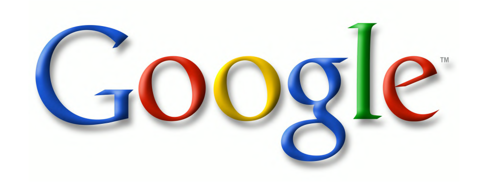
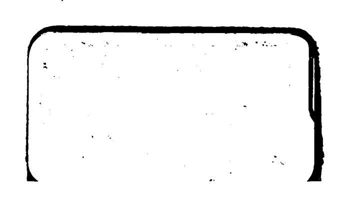





DOMI NUS ILLU
MINA TIO MEA
Taylor Institution.



L'ART
D'ÊTRE MALHEUREUX

L'ART
D'ÊTRE MALHEUREUX

A M. J. T. DE SAINT-GERMAIN

Londres, le 13 mars 1857.

Monsieur,

Ce n'est qu'hier que j'ai reçu votre lettre avec le bon petit livre, l'*Art d'être malheureux*, que vous avez eu la bonté de m'adresser; je vous en remercie de tout mon cœur.

Son esprit et ses idées, si éminemment catholiques, porteront, j'espère, la consolation à beaucoup d'âmes, et attireront la bénédiction du ciel sur son auteur.

Je vous prie, monsieur, d'agréer l'expression de mes sentiments très-affectueux.

N. cardinal Wiseman.

PARIS. - TYP. SIMON RAÇON ET COMP., RUE D'ERFURTH. 1.

L'ART
D'ÊTRE MALHEUREUX

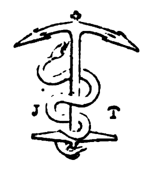
LÉGENDE

PAR

J. T. DE SAINT-GERMAIN

Et noluit consolari.

TROISIÈME ÉDITION



PARIS
JULES TARDIEU, ÉDITEUR
13, RUE DE TOURNON, 13
1859



EX VOTO

A ANNA

Je te dois la première pensée comme la première offrande de ce petit livre, à toi dont la vie s'écoule avec sérénité dans l'oubli de toi-même, dans le dévouement à la famille et à l'amitié.

Le soir, lorsque les êtres aimés reposent d'un bon sommeil, tu veilles en t'occupant de leurs besoins; le matin, quand ils dorment encore, ta sollicitude déjà les entoure. Prenant tous les soins d'une mère, d'une amie, d'une sœur de charité, tu épargnes et tu diminues leurs peines.

Tu n'as ni cherché ni trouvé le bonheur ; mais tu as trouvé bien plus. Tu comprendras pourquoi j'ai employé mes premiers loisirs à réunir ces pages, auxquelles l'abnégation de ta vie m'a toujours fait songer.

La nature a emmiellé les bords de la coupe dans laquelle nous devons boire jusqu'au fond. L'enfant qui est né dans la douleur commence sa vie en regardant le sourire de sa mère ; la jeunesse s'avance dans sa joie en donnant la main à la jeunesse ; mais l'enfance et la jeunesse ne sont si heureuses que parce qu'elles ne savent rien de la vie. Si elles pouvaient mesurer les misères et les trahisons de la route, elles s'arrêteraient épouvantées aux premiers pas, et les vœux mystérieux de la Providence ne seraient pas accomplis.

Sans vouloir décourager ceux qui entrent dans la carrière, ne faut-il pas les prémunir contre les embûches du chemin, pour qu'ils ne restent pas faibles et désarmés en présence du danger ? Les illusions et le mirage de la prospérité sont souvent plus funestes que le malheur même, puisqu'ils éveillent les passions mauvaises et engendrent les fautes et les remords.

Le bonheur s'apprend tout seul. L'homme, altéré de bien-être, s'abreuve des joies éphémères que la clémence de Dieu a laissées tomber sur les chemins, comme la plante desséchée boit la rosée du matin ; mais c'est l'*art d'être malheureux* qu'il faut apprendre : c'est le seul qu'on n'ait pas encore enseigné ; il sera nécessaire un jour à ceux mêmes qui se disent aujourd'hui les heureux.

Ces pages ne sont pas à moi. — Elles ne sont qu'un pieux souvenir de l'homme simple que nous avons aimé, du digne pasteur que nous avons vénéré. Si parfois j'y ai mêlé le témoignage et l'autorité de quelques opinions imposantes, c'est pour établir que ni la nature, ni l'isolement, ni la société, ni la révolte, ne peuvent soustraire l'homme à l'inexorable destinée. C'est dans le sentiment du devoir (qui veut dire souffrance) et de la charité (qui veut dire amour) qu'il faut chercher la seule récompense, la seule paix, le seul repos en compensation d'inévitables malheurs. — Tu le savais avant nous.

Un tel sujet est bien fait, j'en conviens, pour éloigner les esprits satisfaits qui craignent de

s'attrister, et les gens délicats qui se détournent volontiers pour ne pas toucher celui que le malheur a frappé près d'eux.

« Mais, dit l'Évangile, un Samaritain passant « son chemin à l'endroit où était cet homme, il « fut touché de compassion. Il s'approche donc « de lui, verse de l'huile et du vin dans ses « plaies, et les bande, et, l'ayant mis sur son « cheval, il l'emmena dans l'hôtellerie et eut « grand soin de lui. »

L'Évangile a porté ses fruits ; la charité a touché les cœurs; et plus d'un bon Samaritain s'arrête aujourd'hui et se penche sur le chemin pour secourir celui qui est tombé.

J. T.

20 février...

I

LA DESTINÉE ET LE MALHEUR

LA DESTINÉE

ET LE MALHEUR

Malheur à ceux qui ne connaissent
pas leur misère!
IMITATION DE J. C.

Le joli village des Églantiers, un des plus anciens des environs de Paris, s'étale en amphithéâtre sur le versant de la montagne, au pied d'un vieux château dont le profil sévère se découpe sur l'horizon. Les maisons du village, inégales et irrégulières, descendent par des rues étroites, tortueuses et escarpées, jusqu'au bord du beau fleuve qui serpente dans la plaine.

Si, de la campagne qui s'étend sur la rive op-

posée, on regarde le village des Églantiers, les maisons, ornées de vigne et couronnées de bouquets d'arbres, paraissent superposées comme celles d'Alger ou de Naples. Les habitants savent être pauvres, ce qui est la vraie richesse. Ils possèdent quelques cultures et quelques plants de vignes dans le voisinage. Les fabriques et les élégantes maisons de campagne des environs fournissent du travail aux hommes valides et des secours aux indigents. La contagion de l'envie n'a pas encore pénétré dans cet asile, dans ce refuge de la paix.

L'église, ancienne et vénérée, est comme perchée tout en haut du village, sur les terrasses délabrées d'un château neuf dont les splendeurs sont oubliées, et dont on retrouve à peine quelques ruines, tandis que le vieux château élève encore vers le ciel sa masse imposante et ses lourds pavillons noircis par le temps.

Devant l'église est ménagée une plate-forme qui est comme un large palier suspendu sur cette pente rapide. De l'autre côté est l'étroit cimetière. Avec le progrès de notre civilisation avancée, c'est seulement à l'habitant des campagnes qu'il

est encore permis de reposer après sa mort sous la protection des temples saints.

Qu'on doit bien dormir, en attendant le dernier réveil, sur cette douce colline, sous ces acacias habités par les fauvettes, à l'ombre de la vieille tour qui ressemble au *doigt qui montre le ciel*, dit le poëte anglais[1] ! Peut-être on entend encore le son argenté de la cloche qui invite les fidèles à la prière du matin et du soir, à la prière dans laquelle les chers morts ne sont pas oubliés : c'est bien là qu'il faudrait vivre et qu'il faudrait mourir.

Le long de l'église et du cimetière reprend la pente rapide entrecoupée d'escaliers qui desservent les maisons suspendues au flanc de la montagne.

C'est dans la plus humble de ces maisons qu'il vivait. Les habitants du pays n'ont pas encore oublié son nom, et montrent en passant la maison de l'abbé Paul. Que de fois, en descendant à leur vigne ou en revenant, ils ont déposé leurs outils et se sont assis sur cet escalier tortueux,

[1] S ire whose silent finger points to heaven.

sur ces marches usées et en ruines, pour écouter les bonnes paroles qu'il leur adressait de sa petite terrasse, qui était sa véritable chaire à prêcher!

Et les laveuses qui revenaient de la rivière avec leur fardeau de linge mouillé, combien d'heures ont-elles passées sur ces marches hospitalières, à demander et à recevoir d'utiles conseils! Et les petits enfants qui revenaient de l'école! ils ne pouvaient plus quitter ce réduit, qui était comme leur salle d'asile en plein vent, et d'où ils rapportaient toujours, avec quelques mots d'amitié, quelques images ou quelques gâteries.

Comme cet abbé Paul aurait fait perdre du temps à tout ce monde-là, s'il n'avait tâché, en compensation, de leur donner des encouragements, des consolations, des avis salutaires, tout ce qu'il possédait, c'est-à-dire toute son âme!

Quand nous l'avons connu, il était sans doute depuis longtemps dans le pays, car il connaissait tous les habitants comme sa propre famille. Il avait la plus frêle apparence; ses cheveux blancs accompagnaient sa figure amaigrie, mais une sérénité et une bienveillance inaltérables rayon-

naient dans sa physionomie, qui, dans cet âge avancé, avait conservé toute la candeur de la jeunesse.

Comment vivait-il? car il oubliait presque de vivre. Le sonneur, qui cumulait avec ses fonctions celles de sacristain, était encore l'intendant de son ménage et son jardinier. Sa santé, ébranlée l'avait réduit depuis longtemps au régime d'un anachorète : un peu de lait, de riz, le miel de ses ruches, quelques fruits de son jardin, étaient son ordinaire, qu'il partageait encore avec le premier offrant. Aussi on ne lisait dans ses traits rien d'humain et de charnel : c'était comme l'enveloppe transparente et fragile d'une âme qui ne tient presque plus à la terre.

Et cependant que de force et d'énergie dans une si frêle nature !

On se souvenait dans le pays que l'abbé Paul avait eu autant de peines qu'une créature humaine peut en supporter sans mourir, et qu'ayant perdu tout ce qui l'attachait au monde, loin de se laisser abattre par le malheur, il avait résolu de consacrer le reste de ses forces à aimer, à secourir, à instruire les pauvres gens ; et c'est ainsi

qu'il avait retrouvé une famille qui ne pouvait jamais lui manquer.

N'est-ce pas là le vrai remède contre le désespoir? Si tous ceux qui dédaignent la vie voulaient seulement en donner une petite part pour les autres, tous seraient soulagés, et la volonté de Dieu serait faite sur la terre comme dans le ciel. L'indolent et l'égoïste seulement peuvent chercher l'emploi de leur temps et de leurs mains; mais que de choses à faire pour celui qui veut tout faire!

Le matin, ne fallait-il pas faire le catéchisme aux jeunes garçons et ensuite aux jeunes filles? « *C'était*, dit le digne historien de saint François de Sales, *un contentement non pareil d'ouïr combien familièrement il exposait les rudiments de notre foi : à chaque propos, les plus riches comparaisons lui naissaient en la bouche; il regardait son petit monde, et le petit monde le regardait; il se rendait enfant avec eux pour former en eux l'homme parfait selon Jésus-Christ*[1]. » C'est bien

[1] *Vie de saint François de Sales*, vêque et prince de Genève, par M. e curé de Saint-Sulpice.

aussi ce qu'on aurait pu dire de notre modeste pasteur.

Il fallait ensuite visiter tour à tour toutes les familles pauvres, encourager les malades et consoler les mourants, car il était comme un lien entre le ciel et la terre. Partout où il passait, le malheur était allégé. Ce n'était pas tant l'importance de ce qu'il pouvait donner que l'effusion de son amitié qui réjouissait ces pauvres gens.

Il fallait bien aussi voisiner avec les gens aisés du pays, pour leur rappeler, s'ils l'oubliaient, que bien des misères les entouraient de l'autre côté de la haie de leur jardin. Et comment refuser l'abbé Paul quand il entrait tenant un petit enfant de chaque main, et disant d'un air candide et souriant : « *Ce sont mes aînés ;* j'en ai encore cent à nourrir dans le village. » Toutes les bourses lui étaient ouvertes et tous étaient heureux : le riche jouissait avec plus de sécurité de son bien-être en versant en des mains si pures une part de son superflu ; le pasteur, tout joyeux, portait la bonne nouvelle, et l'indigent, consolé et rassuré, s'endormait en remerciant le riche compatissant, le prêtre charitable et le Dieu miséricordieux.

Il faut que la charité soit bien un don divin, puisqu'elle seule a su changer en un plaisir pur et sacré le malheur et la souffrance, tandis que l'égoïsme transforme nécessairement et forcément l'abus des plaisirs en regrets, en dégoûts, en remords. Que cette religion est sainte et élevée qui nous a dévoilé ces choses, et qui, en nous imposant la loi commune du *malheur*, nous a dit : *Aimez-vous les uns les autres*, c'est-à-dire : partagez la douleur, pour en alléger le fardeau!

Ce n'est pas à la bourse qu'il faut s'adresser, c'est au cœur. Celui-là même qui ne veut pas qu'on lui prenne un denier donnera une pièce d'or. Et c'est bien là le secret de la charité. Cherchez, comme on l'a fait ailleurs, à taxer, à imposer le riche pour secourir l'indigence, aussitôt les pauvres se multiplient ; ils ont un état : ils sont pauvres; ils se parent de leur misère et arborent un drapeau. Mais, au nom de la religion, faites l'appel le plus humble à la pitié, tout grandit, tout s'élève, les cœurs se dilatent, les larmes viennent aux yeux, les mains fermées sont ouvertes ; cet or qui se cachait reparaît et circule ; les crèches, les asiles, les ouvroirs, les maisons

de secours, les sociétés de bienfaisance, s'établissent; les femmes du monde deviennent des sœurs de charité, elles tendent la main pour les indigents. Et comment les refuser? leur cause est déjà gagnée.

C'est bien là ce que l'abbé Paul avait deviné avec la simple philosophie du cœur ; il savait que charité veut dire amour, et sa vie n'était que charité et amour.

Et cette charité ingénieuse, ce n'était pas seulement aux douleurs du corps qu'elle s'appliquait, c'était aussi aux souffrances, aux infirmités de l'esprit.

Il fallait donc d'abord se concilier les intelligences en descendant à leur portée; il fallait mettre ces gens simples et occupés de leurs affaires en état de le comprendre, non pour les initier aux vérités de la religion que l'Église, cette mère nourrice, leur avait déjà enseignées, non pour en faire des théologiens et des casuistes, mais pour les guider encore sur le seuil de la vie active, pour ouvrir leur cœur à la raison pratique et leur oreille au langage du bon sens. Il comprit qu'il aurait besoin d'auxiliaires.

C'est alors qu'il eut l'idée de fonder la Société de Saint-Paul. Elle se composait de douze membres, qui étaient véritablement les disciples de cet homme du bon Dieu. Le Seigneur ne lui avait-il pas donné cet exemple quand il avait choisi parmi les plus humbles ceux qui devaient transmettre la bonne nouvelle aux générations? C'était l'ambition des plus honnêtes jeunes gens de faire partie de ce cénacle. Si l'un d'eux se mariait ou quittait le pays, il laissait une place vacante qui était transmise par élection.

Il fallait bien prendre quelques engagements pour entrer dans une si bonne compagnie. Ce n'étaient pas seulement des pratiques religieuses qui étaient demandées aux élus; la religion paraissait trop élevée à l'abbé Paul pour que l'*exigence* de démonstrations extérieures fût à ses yeux le seul hommage à rendre à la Divinité; c'était aussi le sentiment religieux qu'il voulait développer, le reste venait après; mais ce qu'il imposait aux disciples de saint Paul, c'était surtout de ne pas perdre leur intelligence dans les tabagies, leur santé dans les cabarets, leur innocence dans des réunions suspectes; c'était de cultiver leur esprit

et d'acquérir des connaissances, pour être plus aptes à remplir leurs fonctions dans les conditions les plus humbles, enfin, pour être plus utiles à eux et aux autres.

Et voyez quelle est la conséquence de l'idée la plus simple, alors qu'elle est inspirée par le sentiment de la charité! C'est bien peu de chose, n'est-ce pas? de réunir douze simples ouvriers à la porte d'un presbytère de campagne; mais la semence qui est répandue au nom de la religion est féconde. Ces douze enfants sont déjà soustraits à bien des influences pernicieuses; leur esprit se développe, leur jugement se forme, leur cœur s'élève; ils savent qu'ils servent d'exemple; ceux qui aspirent à faire plus tard partie de l'Œuvre de Saint-Paul en pratiquent déjà les préceptes. Les cabarets, les lieux de perdition et de démoralisation, sont abandonnés; la force qui était dépensée pour le mal est utilisée pour le bien.

Les disciples de saint Paul aidaient leur maître à rechercher et à connaître les besoins de chacun, à distribuer les secours, à visiter les malades; et, quand il fallait faire une *corvée*, semer le champ ou labourer la vigne d'un vieillard, pas un n'y

manquait : c'était leur droit, et la besogne était bientôt faite. Les plus beaux épis, les plus riches moissons, se reconnaissaient là où avaient passé les enfants de saint Paul.

Essayez donc de faire une loi qui impose à douze paysans l'obligation d'être corvéables à merci pour cultiver le champ d'un voisin qui se repose dans son lit, et vous reconnaîtrez que la charité qui obtient ces résultats sans efforts n'est pas une loi humaine.

L'abbé Paul n'a jamais rien écrit, mais il pratiquait la vie d'action, et, suivant en cela l'exemple de son divin Maître, il croyait à la force du verbe. Quelques-unes de ses paroles, jetées au vent, comme une semence féconde, du haut de la montagne, ont germé en bonne terre. La destinée de l'homme sur la terre était son thème préféré, car il pensait avec raison qu'une erreur au point de départ engendre de cruels mécomptes au bout du chemin. Il voulait donc éviter à ses disciples des illusions funestes.

On pourrait s'étonner de voir un curé de campagne aborder des sujets si élevés en présence d'un auditoire si modeste ; mais les ressources de

la jeunesse sont inépuisables quand le contact du vice ne l'a pas encore flétrie. Le cœur est le premier maître de l'intelligence. Tout le temps employé ailleurs en plaisirs grossiers, en intempérance, en débauche, en défis insensés, était utilisé pour les délassements et les plaisirs de l'esprit. Et pourquoi vouer à l'abrutissement de l'ignorance ceux dont le rude travail est plus utile que nos sciences et nos arts? Il s'agit seulement de mettre l'instruction à la portée des faibles. Une bibliothèque choisie circulait dans ce cénacle et lui avait rendu familiers les premiers enseignements de l'histoire et quelques chefs-d'œuvre de notre littérature. Le goût du beau et du vrai s'était ainsi formé et épuré. L'ironie et le doute n'avaient pas pétrifié ces natures simples, et la jeunesse dorée, instruite à l'école du monde, tout occupée de ses joies et de ses triomphes d'un jour, aurait peut-être secoué en souriant la cendre d'un cigare et aurait pris en pitié ces austères entretiens, dont quelques fragments ont été recueillis avec piété et respect par un des disciples de l'abbé Paul.

Il se promenait, un soir du dimanche, entouré

de ses fidèles compagnons, dans ces belles campagnes qui bordent la rivière.

— Ces grands spectacles vous charment, leur disait-il; vous êtes frappés d'admiration et de reconnaissance pour celui qui a créé ces choses, qui vous a dispensé ces biens, qui vous a donné la vie, la force, la santé, la jeunesse. Le souvenir des faibles secours que vous avez aidé à répandre sur ceux qui souffrent réjouit votre cœur, et vous vous sentez heureux. Jouissez de ces courts instants; mais faut-il vous laisser croire que tel est le but de la vie? Demandons-le au premier venu.

Et, arrêtant un petit garçon qui passait :

— Enfant, lui dit-il, pourquoi Dieu nous a-t-il créés et mis au monde?

Le petit enfant, ôtant sa casquette et la tenant respectueusement, répondit sans hésiter ces paroles du catéchisme :

— Pour le connaître, l'aimer et le servir, et, par ce moyen, obtenir la vie éternelle.

L'abbé Paul l'embrassa et lui remit sa casquette sur la tête.

— Voilà, dit-il, un docteur qui en sait plus que

les sages et les philosophes. Si ceux qui nous promettent le bonheur suivaient le précepte de l'enfant, l'humanité serait sauvée.

Et, s'étant assis au pied d'un arbre, il continua à peu près en ces termes :

— Enfants, voulez-vous voir ou ne pas voir? Voulez-vous vivre de la vie des sens ou de la vie de l'esprit? Cherchez-vous seulement à vous isoler dans votre égoïsme si vous êtes aujourd'hui à l'abri du malheur? Vous contentez-vous de satisfaire vos goûts et vos besoins comme la brute qui n'a reçu que le don de l'instinct, ou voulez-vous demander à votre âme, dont l'essence est divine, le secret de votre destinée?

Trouvez-vous un plus noble but pour votre intelligence que de demander au silence de la na? ture et à la voix intérieure qui résonne en vous le mystère de votre origine, la cause de votre exil, le but de votre pèlerinage à travers ce monde- D'où venez-vous? où êtes-vous? où irez-vous? Voulez-vous le savoir?

Vous êtes les enfants de la douleur, demandez-le à vos mères. Le temps et les hommes sont les

anneaux d'une chaîne mystérieuse. L'anneau de fer scellé entre deux anneaux n'est qu'une matière inerte tirée de la poussière par le travail imparfait de l'homme, et que la rouille réduira en poussière; mais les anneaux qui relient l'humanité sont forgés d'une main divine, ils sont sympathiques, et, si vous ne voulez pas rester aussi durs, aussi froids, aussi inertes que le fer, vous ressentirez le lien qui vous attache à l'humanité, qui vous rend solidaires du passé et responsables de l'avenir.

L'homme, en contemplant les grandeurs et les merveilles de la nature, élève sa pensée vers l'Auteur des choses; il voit le ciel ouvert et s'étonne du poids qui l'attache à la terre. Il souffre du froid, du chaud, de la faim, de la soif, de la maladie et de toutes les passions mauvaises qui viennent aggraver ses maux; il souffre pour naître et pour mourir; il cherche la raison de son impuissance.

« Si quelque chose, a dit un grand écrivain, est capable de nous donner une idée de notre faiblesse, c'est l'état où nous nous trouvons immédiatement après la naissance. Incapable de faire

encore usage de ses organes et de se servir de ses sens, l'enfant qui naît a besoin de secours de toute espèce : c'est une image de misère et de douleur; il est, dans ces premiers temps, plus faible qu'aucun des animaux; sa vie, incertaine et chancelante, paraît devoir finir à chaque instant; il ne peut se soutenir ni se mouvoir; à peine a-t-il la force nécessaire pour exister et pour annoncer, par des gémissements, les souffrances qu'il éprouve, comme si la nature voulait l'avertir qu'il est né pour souffrir, et qu'il ne vient prendre place dans l'espèce humaine que pour en partager les souffrances et les peines [1]. »

Oui, enfants, à vous j'ose le dire, car vous aurez assez de courage pour l'entendre : *L'homme est né pour être malheureux*. Sa faiblesse, son impuissance, son ignorance de l'avenir, la brièveté de sa vie, la dépendance dans laquelle il se trouve exposé à toutes les attaques, à toutes les douleurs, à toutes les pertes de ce qui lui est cher, le poids qui l'attache à la terre en lui montrant au-dessus un espace sans limites, ses vains

[1] Buffon.

désirs, ses inquiétudes, ses excès, ses souffrances, ses regrets, ses repentirs, ses remords, tout lui enseigne qu'il est soumis ici-bas à la loi inflexible du malheur.

Tous les spectacles que la nature fait passer sous ses yeux enseignent à l'être qui pense et qui raisonne qu'il est, comme tout ce qui l'entoure, dans un monde d'expiation et de transformation.

Il appartient seulement au bœuf ruminant, couché dans ses pâturages, de jouir du calme de la vie animale, en attendant le fer qui doit le frapper; il appartient à l'oiseau, dans son nid, de chanter sans souci le réveil de la nature, en attendant l'épervier qui doit lui faire sentir sa serre cruelle et détruire sa couvée. La fleur aussi se balance à vos pieds et étale ses plus riantes couleurs sans prévoir l'orage qui va l'effeuiller avant la fin du jour. — L'homme, l'homme seul, a le pressentiment de sa destinée. Il peut fermer les yeux pour ne pas voir, mais viendra le jour du réveil !

Ou bien l'homme n'aime rien que lui-même, et alors toutes les appréhensions, les terreurs des

maux qui le menacent, de la mort qui s'avance, l'empêchent de jouir des biens présents, et son égoïsme même lui est à charge; ou bien, selon les lois divines, il porte ses affections sur ses semblables, et alors le malheur des autres est aussi son partage, et il prend sa place à ce grand banquet de la douleur.

L'homme qui regarde autour de lui ne voit dans la nature que l'image de la destruction, de l'inégalité, de l'injustice, de l'oppression, de la cruauté, de la lâcheté, de la trahison. Il rêve au bord d'un ruisseau d'un aspect ravissant : les poissons qui y prennent leurs ébats deviennent, sous ses yeux, la proie d'un plus puissant habitant des eaux. Il se repose sur l'herbe toute brillante de fleurs; mais sous l'herbe se livrent des combats meurtriers. Un insecte inoffensif est enlevé par une hirondelle qui s'envole en chantant; un vautour s'élance sur le faible oiseau et s'empare de cette proie facile qu'il va porter à sa jeune famille, lorsqu'un aigle se précipite du plus haut des airs :

« Le vautour s'en allait le lier, quand des nues
Fond à son tour un aigle aux ailes étendues. »

Ce que l'homme voit dans le monde physique, ne le retrouve-t-il pas trop souvent dans l'humanité déchue? le grand domine le petit; le petit envie le grand; toutes les mauvaises passions tendent, tendent sans cesse à rompre les liens que Dieu a établis parmi les hommes en les soumettant aux mêmes misères. Et ces mauvaises passions, dont nous voyons tous les jours les tristes effets, nous les retrouvons dans l'histoire de tous les temps : les premières pages de l'Écriture nous racontent un meurtre semblable aux fratricides de nos jours.

La religion seule apprend à l'homme à supporter ses semblables, à les aimer et à les secourir; elle apprend à l'homme le secret de la vie, et ce secret, c'est le *malheur*.

Si vous admettez ce seul mot, tout devient facile, tout rentre sous les lois de la réalité; la vie se développe selon la volonté de l'Auteur des cho ses, qui, dans ce lieu d'exil, nous éprouve, nous épure, nous transforme et nous prépare à de plus nobles destinées.

Que de vaines protestations contre ces grandes et immuables lois de la Providence! Des hommes

sont venus à bien des époques, et encore de nos jours; nous les avons vus à l'œuvre, nous les avons écoutés avec curiosité, avec complaisance : ils annonçaient des temps nouveaux, le bonheur devait enfin luire sur l'humanité; plus d'oppression, plus d'inégalités de conditions ou d'intelligences, plus de différences injustes dans la répartition des richesses, plus de misère, le bien-être et le bonheur pour tous. — Mais que sont le malheur et la souffrance auprès des sacriléges qui se sont accomplis sous l'inspiration de ces novateurs?... C'est alors qu'un saint pasteur, se jetant entre les combattants avec un rameau d'olivier, a donné son sang pour son troupeau. — « Que mon sang soit le dernier versé, » dit l'homme de Dieu; et, pour cette fois encore, les armes tombèrent.

Quel plus noble exemple pourrions-nous choisir de l'abnégation chrétienne, et quelle preuve plus éclatante de la puissance de la charité? Quand l'aube blanche du martyr fut teinte du sang pur et innocent, les armes ensanglantées se baissèrent vers la terre, la pitié se fit jour dans les cœurs les plus endurcis, le sacrifice com-

mença de porter ses fruits, le malheur fit naître dans les esprits les plus opposés le germe de cette union qui fonde les grands empires. A mesure que les temps s'avanceront dans l'avenir, cette gloire paraîtra plus pure, et cette page des annales de la religion sera plus sublime.

En déposant l'homme nu sur la terre nue, Dieu l'a condamné, depuis sa chute, aux plus rudes travaux, et lui a commandé d'arroser la terre de ses sueurs et de ses larmes pour obtenir le pain du jour.

Cette rude loi du travail a été acceptée dans tous les temps, avant que le christianisme fût venu nous enseigner la soumission et la résignation à la destinée. *Res sacra miser :* le malheur est une chose sainte, disaient les anciens. Il y aura bientôt deux mille ans qu'un grand poëte écrivait : « Oui, si le râteau infatigable ne tourmente sans cesse la terre, vainement tu contempleras les richesses du voisin ; il te faudra, pour apaiser ta faim, secouer le chêne des forêts[1]. »

[1] Quod nisi et assiduis terram insectabere rostris,
Heu ! magnum alterius frustra spectabis acervum
Concussaque famem in silvis solabere quercu.

Et il disait encore : « Nos plus beaux jours, malheureux mortels ! s'envolent les premiers ; bientôt viennent les maladies, la triste vieillesse et la mort implacable qui nous enlève [1]. »

Un ancien disait aussi, ayant déjà dans son ignorance un pressentiment de la destinée humaine : « Le limon dont Prométhée forma l'homme, il ne le pétrit point avec de l'eau, mais avec *des larmes*. »

« Que la paix vienne, dit Isaïe, et qu'il repose dans un lit, celui qui a marché dans la douleur. » .

Nous n'aurons compris la vie que du jour où nous aurons reconnu qu'*il faut* souffrir. Nous n'avons pas été appelés à vivre pour nous-mêmes. Nous ne sommes que les préparateurs de l'avenir. Nous ne sommes que les anneaux d'une chaîne dont nous sentons la force et la puissance, mais il ne nous est pas donné d'en voir l'extrémité. Tout dans la nature trahit cette préoccupation de l'avenir : la fleur qui nous paraît si bril-

[1] O plana quæque dies miseris mortalibus ævi
Prima fugit ; subeunt morbi, tristisque senectus,
Et labor, et duræ rapit inclementia mortis.

lante ne vit pas pour elle-même ; dès qu'elle a enfanté et nourri de sa substance le fruit qui doit lui survivre, elle se fane et disparaît ; elle n'est qu'une promesse d'avenir. Elle porte dans son sein, en naissant, le germe de sa mort, et les germes imperceptibles et incalculables des êtres qui doivent lui succéder.

« Ainsi le faible gland renferme un chêne immense ! »

Tous les êtres ne sont que des transmetteurs d'existences ou de pensées ; leur individualité disparaît toujours, selon les lois de la nature, devant le grand intérêt des nations à venir. Le Christ lui-même nous l'a annoncé, lorsque, prenant un petit enfant et l'ayant embrassé, il dit : « Quiconque reçoit en mon nom un petit enfant me reçoit. »

Soyons donc les serviteurs des temps inconnus, non pas comme le mercenaire et l'esclave qui entassaient pierre sur pierre pour laisser sur le sable du désert la morne pyramide, l'énigme sans nom : soyons comme l'ouvrier chrétien des anciens âges, qui élevait avec un art mystérieux des temples sublimes dont la religion seule a inspiré

les divines beautés : il ciselait la pierre en fleurs, en festons, en couronnes, équilibrant des flèches de marbre jusqu'aux nuages en chantant des hymnes sacrées, en mangeant un pain noir mouillé de sueur, et il mourait sans dire son nom, ce nom que nous cherchons encore en errant sous les ogives des cathédrales grandioses dont l'aspect confond notre faiblesse ; soyons l'ouvrier *silencieux* et inconnu de l'avenir.

« Seul le silence est grand, tout le reste est faiblesse ! »

Le silence est plus grand et plus puissant que la parole. Ce qui n'a pas été dit est plus éloquent que ce qui a été répété par les générations. Recueillez-vous seulement, vous entendrez la voix mystérieuse du cœur ; c'est Dieu lui-même qui parlera en vous. Les soupirs plaintifs de la harpe éolienne ébranlée par le vent ont plus d'expression qu'une voix habile.

« Rien n'est beau de ce qui est écrit, a dit un homme de génie ; ce qu'il y a de plus divin dans le cœur de l'homme n'en sort jamais. »

Et, quand nous parlons de silence, d'abnégation et de sacrifice, nous n'entendons pas imiter

le fatalisme de ce musulman qui se repose accroupi devant sa porte en regardant brûler la maison de son voisin, et qui dit : « Dieu est grand; il était écrit que cette maison brûlerait. » — La sagesse des nations avait dit : « *Aide-toi, le ciel t'aidera*. Le précepte évangélique, apportant dans le monde un élément nouveau et un sentiment inconnu, a dit : *Aide tes frères*, et le ciel un jour te le rendra. » Et saint Paul écrivait aux Romains : *Ne vous laissez pas vaincre par le mal; mais travaillez à vaincre le mal par le bien.*

Si donc notre voix s'élève vers le ciel, que ce ne soit pas pour nous plaindre de nos destinées, mais pour accepter et pour glorifier le malheur.

Oui, je vous le dis. enfants, et vous le direz un jour : *Que le malheur soit béni!* C'est lui seulement qui élève l'homme au-dessus de tous les êtres animés. Le bien-être universel n'eût engendré que l'égoïsme et l'isolement; c'est à nos douleurs et à nos misères que nous devons le sentiment divin pour lequel il est encore doux de vivre et de souffrir : *la charité!*

Il était permis aux anciens de répéter cette énervante maxime : *Tant que vous serez heureux,*

vous compterez beaucoup d'amis; quand les temps deviendront orageux, vous serez seul. La lumière du christianisme n'avait pas lui; l'esprit de charité et de solidarité inspiré par l'Évangile était encore inconnu parmi les hommes; pour moi, c'est depuis que le malheur m'a frappé que j'ai trouvé des vrais amis, des frères inconnus [1]; un poëte ne l'a-t-il pas dit avant moi, et mieux que moi, en deux vers charmants :

> « Le bonheur m'a prêté plus d'un lien fragile,
> Mais c'est l'adversité qui m'a fait un ami. »

Je ne veux pas dire que les mauvaises passions perdront les anciens droits que le péché leur a donnés sur le cœur de l'homme. Notre vie sera toujours un combat, et l'Église elle-même, qui est d'origine divine, l'Église, qui est si puissante, que *les portes de l'enfer ne peuvent prévaloir contre*

[1] Dans ces entretiens familiers qui n'avaient aucun caractère dogmatique, mais qui étaient plutôt des leçons paternelles de morale et de philosophie pratique, on voit que l'abbé Paul, qui avait beaucoup lu, aimait à invoquer ses souvenirs, et prenait ses autorités en toute liberté, où il les trouvait sans s'astreindre aux textes sacrés, comme il l'aurait fait dans l'exercice de son ministère. En dehors des fonctions de son sacerdoce, il croyait pouvoir en appeler au témoignage de l'humanité, puisqu'il instruisait la génération qui devait vivre, non dans le cloître, mais dans le monde.

elle, n'est-elle pas *militante* en ce monde, et ne paye-t-elle pas chacune de ses conquêtes du sang de ses confesseurs et de ses martyrs?

Il est trop vrai qu'il existe au sein de notre pays des misères lamentables; mais ces misères, dont vous êtes quelquefois les témoins et les consolateurs, elles sont inséparables de la faiblesse humaine, et partout adoucies par les progrès des mœurs et des institutions. On en parlait bien moins alors qu'il en existait davantage, et, avec elles, beaucoup moins de ressources pour y porter remède.

En mesurant, d'un côté, toute l'horreur des misères passées; en voyant, de l'autre, la charité et la civilisation, sous la bannière du christianisme, adoucir, consoler les maux inhérents à notre nature et améliorer successivement la condition des classes souffrantes, on aura peut-être plus de courage pour supporter une part de ces maux, on respectera peut-être davantage cet antique édifice social que les novateurs trouvent si chancelant et qu'ils nous menacent à tout propos de renverser d'un souffle populaire pour y substituer les rêves de leurs imaginations malades. Ceux qui souffrent sont toujours empressés d'écouter les prometteurs

de bien-être, et l'ignorance des temps peut donner une grande force à l'esprit du mal.

Le sage Montaigne, dont je vous ai lu souvent des extraits, a écrit ces paroles judicieuses : « La mutation est à craindre en toutes sortes de choses; mais notamment en ce qui regarde les institutions humaines, qui, plus elles vieillissent et nous dérobent les traces de leur origine, plus elles prennent de force et acquièrent de véritable crédit[1]. »

Mais qui se soucie du passé et qui s'inquiète de l'avenir? Il faut jouir et faire une rapide fortune. Là est vraiment la source féconde d'un mal plus grand que tous ceux qui menaçaient notre nature.

La vie humaine n'est-elle pas une lutte dans laquelle le bien et le mal se disputent notre âme? L'âme sait bien distinguer la vertu et le vice et donner à chacun son véritable nom; mais le mal l'attire et la séduit : *Je vois ce qui est bien et je l'approuve*, disait un ancien, *et cependant j'imite ce qui est mauvais*[2]. De là des douleurs certaines

[1] E. Catalan, *Manuel des honnêtes gens*, philosophie pratique de Montaigne.

[2] . . . . Video meliora proboque,
Deteriora sequor.

OVIDE.

et des plaisirs incertains, un travail dur, un repos inquiet, des réalités pleines de misère et de fausses joies vides de bonheur.

On comprend dans quelle faiblesse et dans quel découragement doivent tomber les esprits sans croyance à la vue de tant de souffrances et de tant de crimes impunis. *Tant de ténèbres au terme de tant d'épreuves !* Oui, c'est bien là le secret de cette révolte de l'homme sans foi contre les maux de la condition humaine, contre l'ordre et les lois de l'univers. Mais pour vous, qui avez puisé aux sources pures de la vérité, le nuage est déchiré, la lumière s'est faite. Il faut que ce qui est écrit s'accomplisse : *Homme, tu mangeras ton pain à la sueur de ton front, tu déchireras péniblement le sein de la terre, sorti de la poussière, tu retourneras en poussière, et toi, femme, tu enfanteras dans la douleur.*

Celui qui conteste l'existence absolue et inévitable du malheur en ce monde commet une double faute : il irrite les frères les uns contre les autres, car les hommes s'attribuent réciproquement les maux dont ils souffrent, et ils ne respirent plus que pour l'envie et pour le ressentiment. En se-

cond lieu, celui qui réclame la *justice* en ce monde circonscrit notre destinée dans le cercle étroit de notre existence et met en doute la vie future et le Dieu rémunérateur.

Attendons, a dit saint Pierre, *de nouveaux cieux et une nouvelle terre, dans lesquels, selon la promesse du Seigneur, habitera la justice*[1].

Écoutez encore cet aveu d'un grand poëte qui se dit expert en malheur :

« Il n'y a, au fond, que deux philosophies dans le monde : la philosophie du plaisir et la philosophie de la douleur ; la philosophie de la sensualité et la philosophie du dévouement. La philosophie de la douleur, sanctionnée par l'acceptation et consolée par l'espérance, c'est la philosophie du christianisme.

« L'homme est un insecte éphémère né des ténèbres et de la douleur pour mourir dans les ténèbres et dans la douleur un soir. Il ronge pendant quelques évolutions du soleil l'épiderme du petit globe auquel il est attaché, puis il y rentre pour féconder cette épiderme de sa poussière. . .

[1] Novos cœlos et novam terram, secundum promissa ipsius expectamus, in quibus justitia habitat.

« Il ne connaît l'éternité, l'espace, le temps, la science, le bonheur, que de nom. Il n'est qu'un point sensitif et douloureux dans la création. Sa plus grande douleur est de s'ignorer lui-même. Toute sa nature semble en contradiction avec la bonté de ce Créateur qu'il est forcé, par sa raison, de croire infiniment bon. Il cherche à s'expliquer à lui-même cette contradiction, qui ne peut être qu'apparente. Il pense, il conjecture, il imagine, il conclut. Que conclut-il? Mystère[1] ! »

Mais à nous, chrétiens, la religion donne la clef de ce *mystère*. La foi répand sa vive lumière à travers ces ténèbres, dévoile à nos regards les perspectives infinies de l'espérance, et emplit nos cœurs des joies pures de la charité.

Dans la destinée humaine, le bien et le mal ont une part incertaine et variable. L'homme peut sans doute augmenter le bien et diminuer le mal : tel est le but de sa vie, tel doit être l'objet constant de ses efforts; mais, je vous le dis, sur cette terre d'exil, l'homme ne saurait vaincre et détruire le mal, car, selon la volonté divine,

[1] De Lamartine.

le *mal* est nécessaire. Le Sauveur nous a donné ce grand enseignement, en ne nous laissant que le souvenir de ses douleurs.

Si ce témoignage ne vous suffit pas, si vous doutez encore, perdez-vous dans les problèmes qu'il n'est pas donné à l'humanité de résoudre. Voyez les peuples misérables à l'état sauvage, ayant à peine la notion du bien et du mal, se déchirer et se détruire. Voyez-les améliorer leur sort par la civilisation et combattre le mal par le bien. Une douce sécurité protége les familles, la fortune publique augmente, l'accroissement de la population vous donne la mesure de la prospérité des États, — jusqu'à ce que la population excessive devienne le fléau des empires et que le malheur reprenne tous ses droits.

« Hélas! a dit Chateaubriand, misérables insectes que nous sommes, bourdonnant autour d'une coupe d'absinthe où par hasard sont tombées quelques gouttes de miel, nous nous dévorons les uns les autres lorsque l'espace vient à manquer à notre multitude. Par un malheur plus grand encore, plus nous nous multiplions, plus il faut de champ à nos désirs. De ce terrain qui diminue toujours

et de ces passions qui augmentent sans cesse doivent résulter tôt ou tard d'effroyables révolutions. »

L'homme qui ne vit aujourd'hui que par le désir du *bien-être* sait se faire des besoins insatiables plus ardents et plus exigeants que les nécessités très-bornées de notre nature, et pour satisfaire ses besoins sensuels et ses passions d'un jour il livre son âme immortelle.

Chaque époque a produit une idée puissante qui guidait les masses vers un noble but, vers un intérêt commun. Il semble que notre civilisation raffinée ait amoindri les esprits et fait dégénérer les cœurs. Où sont donc les nobles sentiments qui pourraient aujourd'hui captiver la foule? Une seule idée l'entraîne, idée dominante, maladie morale de notre siècle : c'est le besoin de jouir, la passion effrénée du *bonheur*.

Cette soif du bonheur, cette aspiration qui ne peut trouver à se satisfaire en ce monde, est comme ce mirage qui égare le voyageur et le fait succomber, vers le soir, de lassitude, de découragement, quand il a reconnu son erreur fatale. C'est la passion la plus persistante, la plus invétérée et en

même temps la plus stérile. C'est l'élément le plus dissolvant des civilisations en décadence.

L'ivraie et le chardon se multiplient dans une terre inculte ou épuisée, y entrelacent des racines inextricables et étouffent toute bonne semence; c'est ainsi que tout sentiment juste et honnête, tendre et doux, beau et vrai, est étouffé et anéanti par le besoin de posséder, par la passion de jouir. Les lois sont impuissantes pour réprimer les passions effrénées; le bien et le mal, le juste et l'injuste, deviennent, pour les apôtres du bonheur, des mots vides de sens. La justice humaine peut encore effrayer les faibles et châtier les coupables; mais elle ne saurait ni convaincre ni ramener au bien les esprits pervertis.

Quelle est donc la puissance merveilleuse de cette religion sainte qui grandit au milieu de cet abaissement, qui plane au-dessus de toutes ces faiblesses, qui conserve comme un dépôt sacré la tradition des grandes vérités divines et morales, qui allume un flambeau dans ces ténèbres, qui verse dans ce monde égoïste et sur ces cœurs glacés les trésors inépuisables du sacrifice et du dé-

vouement, les flammes pures de la charité et de l'amour? — Mes amis, mes frères, regardez sans cesse cette lumière. Suivez cet astre brillant, c'est lui qui vous montre la bonne voie et qui vous conduira vers le port du salut.

Le bonheur est stérile et n'a rien produit. Le malheur nous a tout donné, et sa fécondité même prouve sa nécessité et sa raison d'être. Depuis le Christ, ce divin maître du malheur, voyez d'où sont sortis toutes les grandes idées, tous les nobles caractères.

Parmi ceux qui ont poursuivi à tout prix le rêve insensé du bonheur, vous trouverez des hommes célèbres par leur ambition, leurs excès, leur folie, leurs vices et leurs crimes ; mais, parmi ceux qui ont sacrifié au malheur, vous rencontrerez tous les héros de l'humanité, les poëtes et les écrivains illustres, les savants, les inventeurs, les guerriers intrépides, les magistrats intègres et irréprochables. Leur demanderez-vous s'ils ont été *heureux?* Alors demandez à Jeanne d'Arc quel prix elle a reçu pour avoir écouté la voix divine. Demandez à l'humble prêtre qui assiste et console les affligés, et qui veille près du lit des mourants, s'il attend

de vous sa récompense. Demandez à la sœur de charité, qui a vendu sa liberté pour une robe grise, et qui va bien loin secourir les pestiférés et ensevelir les morts, si elle cherche le bonheur en ce monde; demandez-le au missionnaire qui répand la sainte parole avec son sang chez les barbares; au soldat qui veille sur le rempart; au matelot qui cherche dans le ciel une étoile pour guide; au mineur qui languit dans les abîmes de la terre; demandez-le à tous ceux qui suivent la loi du devoir.

Le bien-être émousse les facultés et même les plus simples instincts; le malheur, le danger, la douleur, la nécessité, provoquent la pensée, aiguisent la réflexion. Pour prendre un exemple parmi les êtres les plus infimes, le renard, poursuivi par les chasseurs, parvient à donner à son instinct la puissance de la pensée, et sait alors déjouer et mettre en défaut l'intelligence de l'homme. La poule, dans le calme de nos basses-cours, est remarquable par sa timidité; mais, si son instinct est surexcité par la tâche que la nature lui a imposée d'élever une nombreuse cou-

vée : si, déjà épuisée, elle rencontre pour ennemi un oiseau de proie qui menace un seul de ses petits, cet être naguère si craintif se transforme sous l'influence de la douleur, de la plus grande douleur que puisse éprouver une mère ; elle attend alors avec intrépidité un ennemi vingt fois plus fort qu'elle, elle qui ne chercherait qu'à fuir en toute occasion, et son courage est si grand, que le faible triomphe du fort.

Mais, si vous sacrifiez au malheur et au devoir, ne demandez pas à ce monde la récompense de vos bonnes actions. Tout dévouement qui a reçu sa récompense a déjà perdu la moitié de son mérite : *J'ai aimé la justice et haï l'iniquité*, disait un sage, *c'est pourquoi je mourrai dans l'exil.*

On lit dans les livres saints ces paroles prophétiques et terribles : « Tout est réservé pour l'avenir et demeure incertain, parce que tout arrive également au juste et à l'injuste, au bon et au méchant, au pur et à l'impur, à celui qui immole des victimes et à celui qui méprise les sacrifices. L'innocent est traité comme le pécheur, et le parjure comme celui qui jure la vérité. — C'est là ce qu'il y a de plus fâcheux dans tout ce qui se passe sous

le soleil, que tout arrive de même à tous. De là vient que les cœurs des enfants des hommes sont remplis de malice et de mépris pendant leur vie, et après cela ils seront mis entre les morts[1]. »

Il est aussi écrit : « Tout arbre qui ne produit pas de bon fruit sera coupé et jeté au feu. » Mais ce n'est pas en ce monde que doit s'accomplir cette menace de la justice divine. Voyez cet arbre stérile et inutile, il n'a encore subi aucune offense, tandis que celui-ci, chargé de bons fruits, est criblé des coups de pierre des passants.

Un proverbe indien dit que l'arbre de sandal, dans le moment où il est abattu, couvre de parfums la hache qui le frappe ; c'est ainsi que le chrétien doit subir les injures du sort ; c'est ainsi que l'innocent doit tomber devant les oppresseurs.

« Rien ne fait mieux voir jusqu'où va la vertu d'un chacun que l'adversité, » dit l'Imitation de Jésus-Christ. Mais, si on répète que l'adversité éprouve l'homme, ne serait-il pas aussi juste de dire que le malheur instruit l'homme, et que le

[1] *Ecclésiaste*, chap. IX.

bonheur l'éprouve? Tel qui a résisté aux étreintes du malheur succombe à l'enivrement de la prospérité.

Le poëte Pétrarque, victime du malheur, n'en redoutait pas moins les périls de la prospérité, et écrivait, dans le quatorzième siècle, un livre intitulé : *Remède contre l'une et l'autre fortune.*

« O suprême bonheur! ô souffrances extrêmes!
Que vous vous ressemblez! que vous êtes les mêmes! »

Le monde, qui ne croit pas au malheur, dit à son élève : « Brille, captive la fortune, à tout prix il faut sortir de la foule et *parvenir.* » Le philosophe, qui se croit plus sage, dit prudemment à son disciple : « Pourquoi user ta vie à poursuivre la fortune? jouis sans retard ; conserve la modération, l'insouciance et la gaieté ; les émotions douces entretiennent la vie, et font l'effet d'un souffle léger sur la flamme. Les passions tumultueuses et les soucis rongeurs sont deux sources de maux que la sagesse éloigne. » Celui qui se croit sage se fait ainsi à son usage un petit monde à part. « Unissons, dit-il, à la famille quelques personnes dont les mœurs soient aimables et les

goûts simples, et nous aurons achevé de peupler notre univers. »

C'est ainsi qu'on a essayé de révéler le secret du bonheur et de le mettre à l'usage des esprits exclusifs. Nous conviendrons bien qu'en jouissant sans retard, en éloignant les soucis rongeurs, et en se retranchant dans son indifférence comme dans une arche de salut, loin des orages qui grondent sur l'humanité, on peut arriver, dans certaines conditions exceptionnelles, à un *bien-être* enviable; mais est-ce bien là la véritable destinée de l'homme? Pour que ce bien-être fût complet, il faudrait aussi fermer les yeux et les oreilles, et surtout le cœur, aux plaintes déchirantes du malheur.

« *Je suis homme,* a dit un païen, *et rien de ce qui est humain ne doit m'être étranger.* » Cette belle morale est comme un pressentiment du christianisme. Elle doit être pratiquée surtout par ceux qui ont reçu le don divin de l'Évangile.

Acceptez donc la vie, non pour ses plaisirs éphémères, non en dépit de ses douleurs, mais pour ses souffrances mêmes, puisque c'est à ces souffrances salutaires qu'elle doit sa noblesse; puisque c'est par elles que germent, croissent

et se produisent les pensées fécondes et les généreuses volontés. Le malheur, qui n'est autre que le devoir, ne semble intolérable qu'aux cœurs faibles. Les anciens employaient le même mot pour dire *vertu* et *courage*.

Ce ne serait pas connaître et pratiquer l'art d'être malheureux que de se laisser accabler par la tristesse et d'en laisser voir les signes à ceux dont on est le soutien, à ceux auxquels on doit l'exemple et l'encouragement de la fermeté. Montaigne, le grand maître du bon sens, le comprenait ainsi et disait : « Je suis des plus exempts de cette passion, et ne l'aime ni l'estime, quoique le monde ait entrepris, comme à prix fait, de l'honorer de faveur particulière ; ils en habillent la sagesse, la vertu, la conscience, sot et vilain ornement. »

« Regardez, a dit Cicéron, une âme qui s'est agrandie, qui s'est élevée jusqu'au plus haut point, et dont la supériorité brille surtout dans le mépris de la douleur ; regardez-la comme l'objet le plus digne d'admiration. Je l'en croirai bien plus digne encore, si, loin des spectateurs, elle ne veut que se plaire à elle-même. Rien de si louable

que ce qui se fait sans ostentation et sans témoins. » Ces pensées sont grandes et nobles; elles étonnent venant d'un homme qui n'était pas éclairé par les lumières du christianisme. Mais quel éclat Cicéron eût donné à cette morale s'il eût considéré la douleur s'effaçant devant le dévouement, devant la charité, devant le besoin d'être utile !

« Venez à moi, vous qui souffrez et qui portez un pesant fardeau, venez, et je vous donnerai la *paix.* » Cette belle parole de l'Évangile ne veut pas dire : je vous donnerai le bonheur, mais : je vous apprendrai à souffrir. Le Christ, qui est venu pour nous sauver, ne nous a rien promis en ce monde. « Heureux ceux qui pleurent, nous dit-il, parce qu'ils seront consolés. — Aimez-vous les uns les autres, » dit-il encore. Tel est le précepte qui résume toute la morale divine. — Aimez-vous les uns les autres, c'est-à-dire partagez la douleur de vos frères. Celui qui pratiquera cette maxime pratiquera l'art de vivre, c'est-à-dire l'art d'être malheureux.

La voix de l'humanité n'était, depuis Adam,

qu'une longue plainte. « Puisse périr le jour où je suis né, dit l'Écriture, et la nuit en laquelle il a été dit : Un homme a été conçu ! » — Mais, depuis que la lumière s'est faite, le malheur est glorifié, la souffrance est divinisée.

Le *roseau*, symbole de faiblesse et d'humiliation, est devenu plus puissant que le sceptre d'or.

La *couronne d'épines* a jeté plus d'éclat sur le monde qu'un diadème de perles et de diamants.

La *croix*, signe du dernier supplice, est le prix envié de la gloire.

L'infortune est devenue une auréole ; et, pour citer le plus grand exemple de notre histoire, le rocher de Sainte-Hélène est un trône plus resplendissant que le trône aux abeilles d'or. Il ne manquait à une si haute destinée que la consécration du malheur.

« Il faut à l'homme un malheur, un devoir, » dit le poëte de nos jours [1].

« Et la palme des vers, qu'on niait à sa vie,
A fleuri d'elle-même au fond de son cercueil [2].

[1] Sainte-Beuve.
[2] Ch. de Bernard.

« La prison, dit un autre, est une excellente chaire pour prêcher une idée nouvelle [1]. »

« Celui-là ne vous connaît pas, puissances célestes, *celui-là qui n'a pas mangé son pain dans les larmes,* » a dit Gœthe.

« La douleur est un pays dont les naturels gardent le souvenir, pays pauvre, stérile, sans soleil, mais *qui fait s'entr'aimer ceux qui y sont nés ensemble* [2]. »

« Par ce mystérieux pouvoir inhérent à la *souffrance,* Dieu a-t-il voulu nous montrer qu'elle doit être *un des plus constants éléments de la destinée humaine* [3]? »

Voyez quelle transformation s'est faite dans les esprits; le malheur n'est déjà plus regardé comme la faiblesse de notre nature, mais comme notre force et notre puissance. La voix des premiers chrétiens ensevelis dans les catacombes a traversé ces voûtes profondes et a retenti dans l'univers, parce qu'elle célébrait la souffrance et divinisait le sacrifice.

[1] Th. Gautier.
[2] Léon Gozlan.
[3] X. Marmier.

core votre enfant ; et la mort lui prit son enfant.

Ceux qui nous promettent le bonheur, que pourraient-ils répondre à une mère penchée sur un berceau vide, et qui redemande son fils ? Quelle théorie pourraient-ils mettre à la place de cette grande image du malheur ? Pour moi, qui ai assisté à tous les désespoirs, je n'ai jamais vu une plus profonde et plus inconsolable douleur que celle d'une mère qui cherche son fils. La religion a presque divinisé cette souffrance en honorant la vierge Marie, la mère du Sauveur, agenouillée au pied de la croix. Pourquoi, selon la loi de Dieu, ce désespoir d'une mère est-il le plus grand de ceux qui affligent l'humanité ? c'est que la mère, ce vase de douleur, tient à l'enfant par toutes les peines, les veilles, les inquiétudes, les larmes, les angoisses ; c'est que les générations ne s'élèvent que sous la protection de cette douleur. C'est que Dieu a dit à la femme : Tu garderas et tu sauveras à tout prix le fruit que tu as enfanté dans la douleur, ou bien *tu ne pourras être consolée*.

Aussi la pauvre mère, qui avait employé et usé ses dernières forces à aimer, à soigner l'enfant,

dernier lien qui l'attachait à la terre, la pauvre mère ne pouvait se consoler. Elle avait tenu dans ses bras le corps glacé de son enfant; mais bientôt sa tête affaiblie ne comprit même plus l'étendue de sa perte, et elle croyait son enfant égaré. « Je le retrouverai bien, » disait-elle toujours en cherchant et en riant toujours; et ce rire faisait peine à voir.

Un jour, dans l'église, je faisais le catéchisme aux petits enfants. Ils chantaient un cantique, et leur voix claire et perçante s'entendait au dehors. Tout à coup une femme est entrée dans la plus grande agitation. C'était Magdeleine. Elle se dirigea vers moi, les yeux fixes. « Il est ici, me dit-elle à voix basse, je viens d'entendre sa voix en passant devant l'église ; ne me dites rien ; je vais bien le retrouver. » Et, me prenant par la main, elle passait silencieusement dans les rangs, regardant attentivement chaque petite figure. Elle s'arrêta devant un charmant petit garçon qui tendait les bras vers elle en disant : *Ma mère !* C'était justement un orphelin cherchant aussi sa mère, qui venait de mourir. Voyant l'hésitation de Magdeleine, je fis sortir des rangs le petit enfant. « C'est

bien lui, s'écria-t-elle; c'est mon fils! Je vous disais bien qu'il n'était pas perdu! » Et, le pressant sur son cœur, l'entourant de tous les soins de la mère la plus tendre, elle emporta son trésor en toute hâte.

Que faire? le pauvre enfant était depuis quelques jours sans famille et bientôt sans abri; et puis, me disais-je, c'est dans le temple du Seigneur que la mère a retrouvé un enfant et l'enfant une mère. Les voies de Dieu sont mystérieuses. — Je fis seulement suivre ses pas et observer sa conduite pour que notre orphelin ne fût exposé à aucun danger; et je la recommandai à la sollicitude de notre docteur.

Depuis ce temps elle ne quitte plus l'enfant, et regardez comme ils s'aiment. Vit-on jamais mère plus tendre et plus attentive, plus calme et plus prudente?

Nous pouvons la plaindre d'avoir perdu la raison et de ne plus vivre que de cette illusion. Mais il faudra la plaindre bien plus encore si elle reconnaît un jour son erreur, si, retombant sous le poids de l'inexorable réalité, elle abandonne le pauvre orphelin qui fait aujourd'hui toute sa joie. Que

Dieu lui garde son erreur, cette erreur clémente qui rend un fils à la mère et une mère à l'orphelin. Faites silence ; laissez passer cette infortunée, ne la réveillez pas, craignez pour elle le retour de la raison.

En attendant, son cœur renaît à la charité et à l'amour, c'est-à-dire à la vie. Peut-être Dieu, dans sa pitié, lui réserve ce refuge. La religion pourra pénétrer plus tard dans ce cœur éprouvé par la souffrance et y verser ses consolations. Le besoin de servir et d'être utile lui rendra peut-être un jour la force d'être malheureuse.

La souffrance a eu ses adeptes et ses fanatiques, comme le plaisir. Les convulsionnaires subissaient les plus cruels supplices avec le sourire de l'extase. — « *Morituri te salutant*, — Ceux qui vont mourir te saluent, » disaient les esclaves à César, en s'avançant sans pâlir dans le cirque qu'ils allaient inonder de leur sang. « Cela ne fait pas de mal, » disait la femme romaine après s'être frappée d'un poignard qu'elle présentait à son mari. Les moines indiens se soumettent volontairement à des souffrances inouïes.

Mais il ne suffit pas de périr pour une cause, il faut que cette cause soit sainte. Il y avait quelque chose de divin et de transfiguré dans la voix sonore du martyr qui confessait sa foi en prononçant devant les bourreaux les mots sacramentels : « *Christianus sum.* » Cette soumission et cette abnégation deviennent une force indomptable. Cette voix expirante retentit dans le monde, et les échos des générations répètent : « *Christianus sum.* »

La révolte n'a jamais rien fondé. La science, dit saint Paul, enfle et n'édifie pas. Avant de réformer les autres, il faudrait se réformer soi-même. Les réformateurs échappent difficilement à ce vice de leur origine. Unis pour la destruction, ils ne savent pas reconnaître une foi commune ; la proscription a quelquefois mieux servi leur importance que ne l'a fait leur doctrine.

Rien de durable ne se fonde que par l'amour, qui est aussi inséparable de l'humilité que l'orgueil l'est de la révolte ; et cette humilité même est la source de la vraie liberté. — « Esclave des passions, l'homme n'est libre que par la prière, » a dit un philosophe dans un moment lucide.

Quand on ose se livrer à ces réflexions sur notre

faible nature, quand on appelle à son aide la raison, l'expérience, l'évidence, quand on a le courage d'ouvrir les yeux et d'envisager de sang-froid ces vérités palpables, il faut bien le reconnaître : ce faste, ces pompes, ces plaisirs, ces illusions qui déguisent sous un manteau d'or les misères de l'humanité; ces cris de joie, ces éclats de rire qui étouffent les cris de l'angoisse et du désespoir, sont semblables à ces riches végétations qui cachent les abîmes, à ces brillants tapis de fleurs nouvelles sous lesquelles il n'y a que poussière, à ces sépulcres blanchis sous lesquels il n'y a que vanité.

Mais, en général, on détourne son esprit de ces préoccupations, si différentes de celles qui règnent dans le monde. La réponse est même toute prête (l'ironie est une arme étincelante dont le faux éclat égare et trouble le regard incertain de celui qu'elle menace) : « Sommes-nous dans un cloître, dit-on plaisamment, pour nous répéter jusqu'au soir : Frère, il faut mourir? » Aussi ceux qui instruisent les jeunes gens, et qui leur montrent la carrière dans laquelle il faut vaincre ou périr, leur laissent-ils rarement deviner les embûches qui les attendent dès les premiers pas. On leur enseigne

beaucoup de choses; mais qui donc est chargé de leur apprendre à vivre, ou du moins de les préparer aux rudes combats de la vie? On leur apprend quelquefois à briller et à séduire par d'aimables dehors et par des talents agréables; on leur apprend surtout et avant tout à *parvenir* à tout prix; on leur montre le but qu'il faut atteindre, et ce but, c'est la fortune qu'il faut conquérir. On tient leur esprit en éveil et leur cœur en oubli. En leur promettant un avenir qui est si incertain, on ne leur laisse pas entrevoir les dangers et les malheurs certains qu'ils rencontreront sur la route. De là tant de troubles, de déceptions et de désespoirs.

. . . . . .

On nous dit bien que le progrès des sciences et de l'industrie et l'adoucissement des mœurs doivent amener successivement le *bien-être universel* et que le malheur sera vaincu par la puissance du travail. Certes, nous ne nions pas ces progrès, et c'est notre devoir de les provoquer, puisqu'ils ont pour but le soulagement de l'humanité dans la mesure réservée à notre faiblesse; mais, si la civilisation devait nous donner le secret du bonheur, verrions-nous encore, après tant de siècles

de progrès, tous les maux qui nous entourent?

Comme la nature obéit aux lois de la pesanteur, nous obéissons à la loi du malheur, nous portons le lourd fardeau de la vie jusqu'à ce que son poids, dépassant nos forces, retombe sur nous et nous accable. Nous l'avons dit : ou bien l'homme, oubliant la voix de sa conscience, végétera dans un égoïsme qui deviendra un jour la source la plus amère de ses maux, ou bien il ouvrira son cœur à la charité; et les douleurs de ses semblables seront les siennes.

Vous croyez encore à l'égalité! Voyez ce chêne et ce brin d'herbe; souvenez-vous de ces climats où la nature féconde répand à profusion tous ses dons et tous ses enchantements; où les hommes, sans besoins, reposent à l'ombre des orangers; puis reportez-vous à ces retraites souterraines et enfumées où des hommes affamés, ensevelis sous les glaces du pôle, tâchent de réchauffer leurs membres engourdis.—Voyez, dans notre Europe, ces races privilégiées qui ont le don de l'intelligence la plus développée et qui sont éclairées par la lumière divine du christianisme, et puis reportez-vous à ces races abruties, à ces êtres incom-

plets qui vivent à l'état sauvage, à ceux qui languissent dans les ténèbres de l'idolâtrie, à ceux qui succombent sous le poids de l'esclavage ou sous le poids aussi difficile à porter d'une liberté dont ils n'ont pas fait l'apprentissage.—Ils sont les enfants d'Adam, ils sont vos frères. Direz-vous que Dieu, qui leur a partagé si inégalement le bien et le mal, a voulu en faire des *égaux?* — Ces différences existent encore dans une même contrée; et cependant, selon la loi providentielle, chacun reste attaché au sol qui l'a vu naître. Il y aura partout et toujours des privilégiés et des déshérités.

Vous parlez de l'adoucissement des mœurs, et nous n'en contestons pas le progrès; mais vous, qui entrez à peine dans la vie, avez-vous vu toujours l'ordre maintenu, la loi respectée, l'autorité inviolable, la fraternité pratiquée?

La fraternité! Avant de prononcer ce dernier mot, et pour qu'il ne soit pas une dérision pleine d'épouvante, avez-vous essuyé les traces sanglantes que nos discordes civiles ont laissées dans les rues de nos cités? avez-vous essuyé les larmes des veuves, des mères et des orphelins?

Vous rêvez les douceurs de la paix, qui est le

premier des biens; mais ne suffit-il pas d'un incident lointain pour que la moitié de l'Europe prenne les armes au nom du droit et de la justice; et pour que le plus pur de notre sang soit versé sur la frontière des barbares?

Vous aspirez, au moins dans votre pays, au bien-être universel, et nous admettons la puissance de la civilisation; mais un fléau pestilentiel parcourt périodiquement l'Europe, frappe, ravage, décime, moissonne les familles, puis disparaît, puis revient comme la foudre. La terre refuse ses produits aux efforts du laboureur. La vigne ingrate n'est plus fécondée par les sueurs du vigneron découragé. Les tremblements de terre dévastent des contrées entières ou des inondations les engloutissent; et puis, quand l'orage est passé, les hommes reconstruisent, sur ces décombres pétris de larmes et de sang, l'édifice chancelant de leur prospérité. — Quels fléaux attendent-ils encore pour comprendre les voies de la Providence, pour s'incliner devant l'autorité du souverain Maître, pour confesser leur impuissance et leur néant?

Voyons cependant quelles sont les conséquen-

ces finales du malheur que l'homme ne peut et ne pourra ni fuir ni vaincre. Ces fléaux mêmes, qui sont des instruments mystérieux dans la main puissante de la Providence, révèlent et mettent en évidence et en action les plus nobles qualités de l'humanité; l'esprit de dévouement et de sacrifice resserre les liens qui doivent unir les hommes et les cœurs; l'esprit de charité grandit la créature, qui tend à s'amoindrir dans l'indolence de la prospérité.

La *hurpa*, c'est l'eau du ciel, le fléau qui descend en torrents impétueux des montagnes de l'Inde. Quand la hurpa se déchaîne dans les plaines fertiles du Gange, les inonde et les dévaste, la haine même des animaux les plus ennemis est éteinte, et la même branche sert de refuge à la colombe, au vautour et au serpent; ainsi les méchants abattus semblent perdre leur fatale puissance, tandis que, par un contraste providentiel, les bons redoublent de force et d'énergie tant que dure le malheur commun.

Quand un choléra implacable décimait les populations, la charité publique a fait de pieux efforts pour adoucir les malheurs des familles; les

orphelins ont été recueillis, adoptés et élevés; le chef de l'État, les médecins, les prêtres, les sœurs de charité, les citoyens, les femmes du monde, ont touché sans pâlir la main défaillante des pestiférés.

Quand l'inondation détruit en un jour les habitations et les récoltes, et couvre de ruines une contrée florissante, que de dévouements, que d'efforts, que d'héroïsmes inconnus, pour arracher à la mort tant de faibles victimes! Que de sympathies, de sacrifices et de privations pour consoler et adoucir tant de douleurs!

Quand les déserts brûlants ont été abreuvés du sang des chrétiens armés pour réprimer et détruire le brigandage, l'esprit de charité a commencé à germer, même chez les barbares; les vaincus, confondus avec les vainqueurs, ont partagé les bienfaits de la civilisation, et le sol conquis par les armes a été fécondé par le travail commun des colons et des indigènes, également protégés par nos lois.

Quand la guerre réunit sur les champs de bataille lointains, pour la défense du faible et de l'opprimé, deux nations autrefois rivales, d'anciennes

inimitiés sont éteintes, un esprit de fraternité protége et encourage les combattants, le sentiment religieux se fait jour dans les cœurs, et nos défenseurs, oubliant sur ce vaste théâtre les petitesses de la comédie humaine, marchent à la victoire sous l'invocation de Dieu et du bon droit.

Nous supposons donc admise et incontestable la loi générale du travail, de la souffrance et du malheur. Mais, nous dit-on, *il y a des heureux en ce monde*, — et on aspire encore à faire partie des exceptions. La richesse, source de jouissances, paraît un port assuré, à l'abri de la plupart des maux; aussi tout le monde veut être riche; tout le monde veut être la rare exception. De là naissent des maux plus grands, plus irréparables, que ceux qui nous étaient destinés par la Providence...

Pendant ce discours, l'auditoire s'était recruté de quelques passants attardés qui se groupaient derrière les arbres autour de l'orateur, et qui paraissaient écouter avec étonnement et défiance ces austères vérités.

Le soleil était depuis longtemps couché derrière

la montagne lorsque le bon prêtre remonta lentement au presbytère, appuyé sur le bras du plus jeune de ses disciples et suivi de ses compagnons, qui devisaient et méditaient sur ces graves enseignements, si différents de ceux qu'on donne aujourd'hui à la génération qui va entrer dans la vie active.

II

LA RÉVOLTE ET LES CHERCHEURS D'OR

LA RÉVOLTE

ET LES CHERCHEURS D'OR

Ils ont fait un veau d'or; ils se sont prosternés devant lui, et lui ont sacrifié.

Ce doux pasteur, qui ne craignait pas de révéler aux *forts* la loi du malheur, pour les prémunir contre les menaces de la destinée, passait sa vie à raffermir les *faibles*, à encourager les timides, à pleurer avec les mères affligées, à sourire avec les enfants insouciants, à prier avec les morts.

Combien de fois l'avons-nous vu, arrêté sur la place de l'église, captivé par les cris joyeux d'une bande de jeunes garçons, prenant part à leurs

discussions, donnant, au besoin, son avis sur un coup douteux ! Nous l'avons vu aussi, le soir, assis à la table des paysans, pour célébrer un événement de famille, et trouvant le secret de donner aux conversations les plus insignifiantes une direction utile, d'y mêler un sage enseignement. Et puis c'était lui encore qui, dans la famille en deuil, apportait quelques consolations et servait de père aux orphelins.

Il y a bien longtemps, quand il était arrivé dans le village, il avait trouvé le temple du Seigneur presque abandonné. Le souffle impur du doute et du mépris avait aussi passé sur ce pauvre clocher. Quelques femmes âgées venaient, par habitude, assister aux instructions religieuses qui, pourtant, s'adressent plutôt aux chefs de famille, aux jeunes gens, à ceux qui vivent de la vie active et qui ont encore de grands devoirs à accomplir en ce monde.

Il faut remarquer que, bien souvent, le prêtre prêche des convertis, et qu'il ne manque à son auditoire que ceux-là mêmes pour lesquels est élevée la chaire de vérité. Le hasard offrit à l'abbé Paul un moyen vraiment singulier de rappeler à lui la foule des indifférents.

Cette âme tendre ne trouvait pas toujours dans la parole une expression suffisante pour l'élévation de sa pensée. La grandeur de la nature, la glorification de la puissance divine, la plainte du malheur, les accents pathétiques de la foi, les aspirations infinies de l'espérance, les effusions de la charité et de l'amour, sa pensée comprenait et embrassait ce cycle immense, plongeait dans ces profondeurs sans limites ; sa parole était impuissante. L'art divin de la musique servait alors d'interprète aux sentiments qui débordaient de cette âme pure.

L'abbé Paul, lorsqu'il était encore presque enfant, avait été recueilli dans un de ces célèbres couvents d'Italie, où les beaux-arts se développent et grandissent sous l'aile tutélaire de la religion. Il avait fait son noviciat aux *Camaldules*[1]. Il y avait rencontré un jeune religieux qui avait renoncé à l'avenir brillant que son admirable talent lui promettait dans le monde, pour se réfugier à l'ombre de l'autel et pour demander à Dieu le pardon et la paix. Le moine des Camaldules, déjà

[1] Ordre religieux fondé en Italie au commencement du onzième siècle par saint Romuald.

souffrant et fatigué, éprouvait une douce sympathie pour le jeune novice ; et, étonné de son intelligence musicale, il en avait fait son fidèle compagnon, son élève bien-aimé, et lui avait transmis tout le secret de son art. Ce secret, c'était la pensée, c'était la piété, c'était l'amour, c'était l'expression.

La musique n'est-elle pas comme un interprète divin des sentiments les plus nobles ? Ce n'est pas l'agilité merveilleuse des doigts, ce n'est pas la vivacité fiévreuse de l'archet, ce n'est pas la combinaison savante de certaines cordes plus ou moins tendues et touchées en mesure, qui font un virtuose. La musique, c'est l'expression, c'est la voix qui pleure, qui aime, qui gémit, qui glorifie, c'est le cœur qui palpite de joie ou qui saigne de douleur ; rien n'en survivra que la pensée ; c'est le lien entre la terre d'argile et les espaces infinis, incommensurables. La musique ne pouvait naître et se révéler que par le christianisme. C'est lui qui a ouvert nos yeux à la lumière et nos oreilles à la mélodie. On peut dire que cet art n'existait pas chez les anciens, et il n'est encore qu'un vain bruit chez les nations infidèles. Il semble que les anges

aient voulu faire entendre aux croyants un écho des concerts célestes. La musique est comme un ressouvenir de la voix divine, et son triomphe sera toujours la louange du Seigneur.

Le religieux des Camaldules tomba bientôt dans un état de langueur causé, soit par une peine cachée, soit par les austérités auxquelles il se soumettait. Il mourut bien jeune en laissant à son cher novice tout un héritage : c'était le *violon* admirable avec lequel il avait prié Dieu dans cet asile de paix et de réconciliation. Le jeune Paul ressentit une grande peine de la perte de son protecteur, et quitta bientôt l'Italie pour rentrer en France, où sa famille le rappelait, et il emporta ce trésor incomparable, qui demeura le plus cher souvenir de sa jeunesse, le compagnon fidèle de sa vie d'abnégation et de dévouement.

.... Après tous les soins donnés à son cher troupeau, quand tout dormait ou devait dormir, quand l'abbé Paul était retiré le soir dans son humble presbytère, les passants attardés entendaient quelquefois les accents argentés de la corde vibrante, qui semblait ébranlée, non par une main humaine, mais par un souffle de la pensée. Il était alors im-

possible de ne pas s'arrêter ; les esprits les plus distraits se trouvaient bientôt captivés et enchaînés sur ces marches tortueuses. Cette voix du violon des Camaldules était si bien une prière, que plus d'un passant, entraîné par une impression à laquelle il ne pouvait se soustraire, ne quittait cette place que pour aller toucher la porte de l'église qui domine le presbytère et pour s'agenouiller dans la méditation sur le seuil.

L'abbé Paul remarqua avec surprise cet auditoire qui grossissait à chaque instant sous sa fenêtre, et son plan fut bientôt fait.

Un samedi soir, que la foule était plus grande encore que de coutume, et que tous les habitants, qui semblaient s'être donné rendez-vous à cette place, étaient silencieux, attentifs, groupés au clair de lune sur les terrains en pente qui entourent la modeste demeure, il commença une douce et fraîche mélodie qui parlait aux cœurs les plus naïfs, aux esprits les moins exercés ; c'était comme un tableau champêtre et animé, où tous les bruits de la nature changeante semblaient successivement se faire entendre.... et puis la voix magique cessa tout à coup de vibrer dans l'espace.

L'abbé Paul se montra alors sur les premières marches du presbytère, et, s'adressant à ceux qui se trouvaient le plus près de lui :

— Mes enfants, leur dit-il, la soirée est avancée ; vous entendrez le reste *demain*, — *à la grand'-messe*. Je vous y donne rendez-vous à vous tous qui vous trouvez encore ici à cette heure indue, et même à tous vos amis. N'y manquez pas, et maintenant, enfants, allez dormir en paix.

La nouvelle circula dans la foule, qui s'écoula lentement, en riant de l'innocente *malice* du bon curé.

Le lendemain était le dimanche de la Fête-Dieu. L'église était ornée de fleurs et d'enfants, ces jeunes fleurs de la vie que nous aimons tant à voir respirer et fleurir sous la voûte du temple. Tout le monde fut de parole, et aussi l'abbé Paul. L'église était remplie, la foule silencieuse et encore un peu incrédule. Cette annonce si étrange d'un curé qui allait *jouer du violon* à ses paroissiens dans une église avait mis en émoi tous les gens qui se préoccupent d'un événement inaccoutumé, si petit qu'il soit, c'est-à-dire tout le monde. Les villages voisins et les maisons de campagne des

environs avaient fourni leur contingent. C'était bien ce que voulait l'abbé Paul.

Au milieu de l'office divin, il monta en chaire d'un air radieux, et, après une courte invocation et un remercîment au Seigneur :

— Je vous tiens donc, dit-il, mes frères, mes amis inconnus, mes brebis égarées ; avec mon violon, j'ai fait rentrer mon troupeau dans ma bergerie, comme fait le berger avec son chalumeau.

Vous l'entendrez encore, cet instrument que vous voyez au pied de l'autel, entouré de fleurs ; vous l'entendrez, puisque vous l'aimez mieux que la voix de votre pasteur ; mais c'est à la condition que vous écouterez aussi mes paroles de paix et d'amitié. Dieu me pardonnera, je l'espère, si c'est manquer à la dignité du pasteur que de toucher vos oreilles pour arriver à votre cœur. Mais j'en accepte la responsabilité ; sa miséricorde n'est-elle pas infinie et ses voies mystérieuses ? Si la Providence a mis dans ma main ce moyen de vous attirer dans mes bras, qu'elle soit bénie ! Aujourd'hui que vous êtes entrés dans ce temple, vous m'appartenez, vous êtes mes enfants, et je vous prédis

que vous y reviendrez, non pas pour moi, mais bien pour le Seigneur.

Il leur tint ensuite des discours si simples, si bien appropriés à cette première entrevue, il sut leur parler de leurs enfants et de leur famille avec des accents si tendres et si vrais, que plus d'une mère se mit à pleurer, et, parmi les hommes eux-mêmes, assez indifférents en pareil cas, quelques-uns ne pouvaient dissimuler leur émotion et leur étonnement.

Après le sermon, l'abbé Paul se mit à genoux devant l'autel, prit son violon couronné de fleurs d'églantiers, et l'éleva vers le saint sacrement, qui resplendissait sur l'autel, comme pour demander pardon à Dieu d'un acte si inaccoutumé ; — ce fut un moment solennel dans sa simplicité,—puis, se tournant avec effort vers l'auditoire, il recommença, comme en extase, la belle mélodie champêtre qu'il avait interrompue la veille dès les premières mesures.

C'était le chant qui convenait le mieux à la circonstance. La nature était en fête. L'église était remplie de fleurs qui rappelaient les beautés de la campagne ; leur odeur se mêlait au parfum de l'en-

cens, tout semblait concourir à l'émotion. La fin de cette mélodie, que l'abbé Paul tenait du moine des Camaldules, était évidemment une sublime invocation, une harmonieuse action de grâces pour toutes les merveilles de la nature que Dieu a prodiguées à l'homme, comme s'il voulait lui faire entrevoir, dès ce monde de misère, les magnificences de l'autre vie. On y distinguait, par intervalles, jusqu'au tintement de l'*Angelus* du soir, qui imitait à s'y méprendre la voix même de la cloche argentée de la vieille tour ; ce public simple et ignorant le comprit tout de suite, et l'auditoire était agenouillé, et tous les fronts étaient courbés vers la terre, lorsque le bon prêtre, épuisé d'émotion, remit le violon à son acolyte et continua le service divin[1].

Par combien de nouveaux amis fut accueilli l'abbé Paul en sortant de l'église ! par combien de lèvres ses faibles mains furent baisées ! combien de fleurs trouva-t-il sous ses pas jusqu'à l'humble presbytère ! L'affection de tous lui était gagnée, et

[1] Cette anecdote est historique et a été déjà racontée dans un journal religieux.

c'est ainsi que la corde d'un violon attira plus de fidèles que la cloche de la tour.

Depuis ce temps, quelquefois encore l'abbé Paul, dans les grandes fêtes solennelles, apportait son violon et empruntait à cette voix mystérieuse les accents les plus purs pour honorer le Seigneur et pour toucher les cœurs. Mais les fidèles qui avaient entendu ses entretiens paternels étaient demeurés ses auditeurs assidus, et, chaque dimanche, il versait sur cette population attentive la consolation de sa parole sympathique.

Il continuait cependant, avec les disciples de la Société de Saint-Paul, des enseignements plus graves et plus austères, et, reprenant un soir, sur le seuil de son étroit presbytère, son thème sur les incertitudes de la destinée humaine, il leur parla en ces termes :

— Enfants, nous avons épelé ensemble le code inexorable du malheur ; nous avons reconnu que chaque siècle, par ses amères souffrances, avait acheté son progrès : et que, si le bien et le mal se livraient un combat éternel sur la terre, s'il n'est pas donné au bien de triompher du mal, si la peste,

la guerre, la famine, et la peste plus cruelle des mauvaises passions, peuvent encore ravager le monde, le christianisme et ses saints préceptes ont du moins apporté lentement et par degrés un grand adoucissement dans les mœurs et dans la condition humaine. Nous n'avons pas écrit aux portes de la vie : « Laissez toute espérance, vous qui entrez, » mais nous avons prémuni la génération qui s'avance contre les espérances stériles et les vœux insensés.

L'ignorance procède par la révolte et ne produit que des fruits amers.

L'expérience porte des fruits tardifs, mais mûris par le temps.

Le passé est au présent ce que le présent est à l'avenir. Il faut donc lire dans le passé pour prévoir ce que la Providence réserve aux générations.

Notre esprit ne saurait comprendre autrement la marche des siècles civilisés, depuis l'isolement du sauvage, disputant sa vie aux éléments et aux bêtes féroces, jusqu'à la protection et au bien-être que les hommes réunis en société se sont procurés par l'association de leurs travaux et de leurs efforts. C'est ainsi seulement que nous reconnaîtrons

et compterons les richesses immenses que nous devons aux générations passées; la poussière humaine que nous foulons est féconde.

Ces beaux arbres qui vous protégent de leur ombre et qui vous prodiguent leurs fruits, qui vous donnent des matériaux pour vos habitations et vos besoins, ceux qui les ont plantés ne sont plus.

Ces chemins faciles et sûrs, ces palais, ces temples, ces canaux, ces fontaines salutaires, tous ces monuments utiles, ceux qui les ont construits ne sont plus.

Ces inventions admirables, ces sciences, ces arts, ces chefs-d'œuvre qui appartiennent à tous, ceux qui les ont créés ne sont plus.

Ce grand héritage est à nous, riches ou pauvres; les trésors réunis de tous les empires ne pourraient les payer; et cet héritage, que nous devons transmettre à nos successeurs, a été accumulé et conservé à travers les fléaux, les douleurs, les souffrances inouïes des temps écoulés.

Que serions-nous par nous-mêmes si nous n'étions ces opulents légataires du passé? Nous serions encore comme *l'homme nu sur la terre nue* des premiers âges; mais il faut voir à quel prix et

au milieu de quels périls ont été accomplies ces conquêtes du temps.

Et, quand nous parlons de civilisation, y comprendrons-nous encore ces siècles fastueux du paganisme, dont le faux éclat a laissé un reflet jusqu'à nous, temps barbares où la dignité de la femme était méconnue, où la liberté n'existait que de nom et ressemblait à une vaine ironie, où l'esclavage implacable réduisait la plus grande partie du genre humain à la condition la plus vile et la plus abjecte? Serons-nous toujours dupes de cette fausse grandeur basée sur l'iniquité et la violence? Il s'est écroulé, selon les prédictions, le colosse au front d'or, aux pieds d'argile! Que sont devenues ces grandes puissances qui ont occupé l'univers? le faste de l'Asie, le gouvernement théocratique de l'Égypte, la gloire brillante de la Grèce, la puissance gigantesque des Romains? Il reste de tout cela des pyramides, des fragments de statues, des aqueducs en ruine, comme pour attester leur vanité, pour nous faire mesurer leur courte durée.

Les orgueilleuses républiques d'Athènes et de Rome ont été policées, cultivées; mais elles n'ont pas été civilisées.

« C'est le christianisme qui a civilisé le monde, dit Donoso Cortès, et il l'a civilisé par trois moyens : en faisant de l'autorité une chose inviolable ; en faisant de l'obéissance une chose sainte ; en faisant de l'abnégation, du sacrifice, ou, pour mieux dire, de la charité, une chose divine. »

En effet, que reste-t-il de plus vif, de plus nouveau, de plus *actuel*, dans les souvenirs de l'histoire? Il reste un Dieu crucifié. Que voyons-nous debout sur la terre, lorsque tout est ébranlé et renversé? Nous voyons une croix qui étend ses deux bras sur le monde ; nous voyons un temple dans lequel trône encore le successeur de saint Pierre, le représentant du Christ sur la terre. Cette croix, c'est le phare qui conduit au port ; ce temple, c'est l'arche de salut.

Il n'est pas nécessaire de remonter à une antiquité si reculée pour trouver et suivre la trace des malheurs qui ont affligé les générations qui nous ont précédés. Ouvrons seulement au hasard les annales sanglantes de notre pays, et, si les temps dont nous avons à parcourir l'histoire viennent à blesser la délicatesse de nos mœurs, il faudra nous souvenir que chaque siècle est solidaire

de ceux qui précèdent ; car nous ne pourrions pardonner à une époque ses fautes et comprendre ses crimes si elle-même n'avait hérité des erreurs des temps antérieurs.

En feuilletant à ce point de vue les lamentables chroniques de l'humanité, nous aurons plus de pitié que de malédictions pour ceux dont la tâche était de conduire et de diriger la société, et dont l'ignorance avait obscurci l'intelligence et endurci le cœur. En gardant tous nos mépris pour le crime, toute notre aversion pour l'erreur, nous aurons quelque pitié pour le criminel, quelque indulgence pour l'homme égaré, en souvenir des maux qu'ont soufferts ces laborieux artisans du passé.

Nous nous garderons surtout de mettre sur le compte d'une religion de charité et d'amour les aberrations, les crimes des hommes ignorants et grossiers. Il faut savoir distinguer les hommes et leurs fautes de l'institution divine. Il faut oser envisager leurs erreurs sans en rendre la religion responsable et sans croire qu'elle peut en souffrir. Ceux mêmes qui, dans les livres destinés à la jeunesse, ont caché ces erreurs ou ont voulu les dé-

fendre en altérant les faits, nous paraissent avoir mal compris la cause qu'ils voulaient soutenir. Si le catholicisme n'avait une origine divine, il aurait depuis longtemps succombé sous le poids des faiblesses humaines. — Celui qui a pu imposer à la vanité des hommes l'adoration d'*une croix*, instrument du dernier supplice, — celui-là est un Dieu, et la religion qu'il nous a enseignée est divine.

Si nous nous arrêtions sur les scènes terribles de l'histoire, nous aurions à décrire les désastres des armées, les dévastations, les guerres civiles, les invasions, les ravages de la peste, les supplices, les massacres, les horreurs de la famine; mais, pour que le tableau fût complet, nous aurions aussi à mettre en évidence l'influence incessante du christianisme, source de tout progrès, et les nobles dévouements qui, même à ces époques à demi barbares, ont surgi pour sauver la civilisation naissante.

Ainsi, pour ne parler que de notre pays et pour citer les pages les plus néfastes de nos annales, au cinquième siècle, la France, à peine naissante, allait être étouffée dans son berceau. Déjà elle avait

épuisé ses forces à lutter contre des nations guerroyantes, lorsqu'une invasion plus épouvantable, sortie de l'Orient, s'avança pour l'anéantir. C'était Attila, le *fléau de Dieu*, conduisant ces hordes inépuisables, aussi nombreuses que les grains de sable du désert, aussi furieuses que les vagues de la mer. Tout disparaissait sur leur passage. Il ne restait sur la terre désolée que l'incendie, la ruine et la mort. — C'est alors qu'une gardeuse de moutons, la vierge de Nanterre, trouva dans son cœur la foi qui persuade, l'espérance qui soutient, l'amour qui enflamme, le dévouement qui combat, la force qui triomphe. — D'un signe de sa houlette, sainte Geneviève montra au barbare le chemin de l'abîme qui devait l'engloutir, et à Clovis l'église de Reims, où il devait entrer pour recevoir le baptême, et d'où il sortit chef et fondateur d'un grand empire.

Cependant, à la fin du dixième siècle, le malheur était au comble et avait perverti la raison chancelante des populations, l'Europe attendait dans la stupeur la fin du monde annoncée par d'obscures prédictions; les désordres, la licence effrénée, les brigandages, l'immoralité, rédui-

saient l'humanité à la condition la plus honteuse et la plus abjecte. — C'est alors que le christianisme suscita la réhabilitation, l'affranchissement et le respect de la femme, source pure de charité et de régénération; fit naître le noble esprit de chevalerie, protection de l'opprimé, et inspira l'idée des *croisades*, tendance d'unité, idée religieuse substituée aux grossiers instincts de la matière.

Quelques siècles plus tard, la France était encore retombée dans la crise la plus désespérée. Charles VI était insensé, la nation elle-même était en démence, la France presque entière, livrée aux plus déplorables égarements, était au pouvoir des étrangers ; tout était perdu. — C'est alors encore que la Providence se révéla par l'avénement de Charles VII, par l'inspiration et le dévouement de Jeanne d'Arc, qui donna jusqu'à sa vie pour sa croyance ; c'est alors aussi que se répandit dans le monde le plus beau livre sorti de la main des hommes, l'*Imitation de Jésus-Christ*, qui devint le refuge des affligés.

Que d'exemples, et des plus récents, nous pourrions accumuler pour témoigner que la France a trouvé dans chaque péril extrême, et au moment de

succomber, l'être providentiel qui devait la sauver!

Au milieu de toutes les douleurs, à travers les plus rudes épreuves, la France a marché d'un pas lent, mais assuré, dans la voie du progrès. Mais ce n'est pas à la violence, toujours inféconde, que nous devons ce progrès, c'est au dévouement et à la souffrance. Les résultats que la Révolution du dix-huitième siècle s'est attribués, comme les ayant créés par l'insurrection, n'étaient-ils pas acquis et prédestinés? Ils étaient l'enfantement de plusieurs siècles d'efforts. La Révolution a brisé prématurément la coquille de l'œuf d'où la liberté est sortie sanglante; elle en serait sortie pure, si elle eût attendu son heure; car le désir de la réforme était partout, dans les mœurs, dans la littérature, dans l'esprit même de ceux qui profitaient encore des abus, dans le clergé, dans la noblesse, dans la royauté, trop faible pour accomplir cette tâche de transformation; la réforme était dans l'air qu'on respirait[1].

[1] « Quelques hommes, à la tête desquels se placent Mounier, Malouet, Lally-Tollendal, Clermont-Tonnerre, obtiendront un éloge de la postérité, pour avoir, aux premiers jours de la Révolution, prescrit les idées législatives dont la France s'est rapprochée lorsque, après de longs orages, échappée aux fureurs de

La réforme attendait, pour surgir et pour porter ses fruits, l'être providentiel que la France rencontre toujours dans ses heures de crise. Mais la révolte et le crime édifient sur le sable et ne savent rien fonder. Aussi ce n'était pas à ces puissances impures qu'était réservé l'honneur de rouvrir les temples du vrai Dieu et de rendre au pays sa dignité, sa sécurité et sa grandeur...

En étudiant l'histoire à ce point de vue religieux, la destinée de l'homme ne flotte plus au gré du hasard. Dans sa faiblesse, il peut reporter sa pensée avec certitude vers un Dieu protecteur, comme le matelot ne perd pas de vue l'étoile rassurante. Il serait beau de voir l'humanité tout entière s'avancer dans cette confiance vers les siècles futurs. C'est être déjà moins faible que de connaître sa faiblesse; c'est le comble de l'impuissance que de se croire fort contre la destinée.

l'anarchie, au joug du despotisme, elle a de nouveau cherché la liberté. Certes, il y a de la gloire à devancer ainsi ses contemporains, à leur offrir les conseils de la modération, qui les dispenseraient des leçons du malheur. Combien nos destinées et celles de l'Europe auraient été différentes si la France, en 1789, plus éclairée et moins aventureuse, eût adopté les vues de ces hommes, dont les factions lui firent dédaigner la sagesse et les lumières! » (Droz, *Histoire du règne de Louis XVI, pendant les années où l'on pouvait prévenir ou diriger la Révolution française.*)

C'est ici que je veux vous rappeler la belle et noble profession de foi d'un de nos historiens :

« Je suis, dit-il, de ceux qui croient que les nations sont l'œuvre de Dieu comme l'individu, que leur naissance, leur développement, leur décadence, leur mort, ont leur époque inévitablement fixée dans le temps, et que leur existence a un but fixé hors du temps; que, par conséquent, leur vie morale est soumise à des lois qu'elles doivent observer, leur vie matérielle à des conditions qu'elles doivent subir. Je crois que le pouvoir humain qui les gouverne, quel qu'il soit, quelle que soit la forme qui le confère et le constitue, une fois constitué, émane de Dieu et de Dieu seul.

« Les passions nous usent, les malheurs nous abattent, les maladies nous tuent; mais il y a des passions qui élèvent l'âme, des malheurs qui forment l'esprit, des maladies qui régénèrent les forces vitales. Il en est de même chez un peuple : le fanatisme, l'anarchie, les guerres, passions, misères et maladies de la société, sont bien souvent pour lui, sous la main de Dieu qui le protége, des principes de grandeur, des moyens d'éducation, des garanties de force et de durée...

« Nous puiserons dans la connaissance de notre passé ces sentiments qui font la grandeur des nations, et que les plus belles théories ne sauraient inspirer : une confiance absolue dans cette Providence qui veille sur les peuples comme sur les individus, une conviction profonde de nos droits consacrés par tant de siècles, payés par tant de sacrifices, un respect absolu, réfléchi pour l'autorité, principe de force et de puissance, enfin le vrai patriotisme[1]. »

Si nous avons ainsi tourné nos regards en arrière vers le triste tableau des misères passées, c'est surtout pour arriver à cette conclusion, que nous avons bien moins à nous plaindre du présent si nous le comparons aux souffrances, aux sacrifices de nos pères. Ainsi, quand Philippe-Auguste, se penchant à une fenêtre du vieux Louvre, fut révolté de l'odeur pestilentielle qu'exhalait la boue des chemins, et ordonna pour la première fois le pavage des rues, c'est pour nous qu'il préparait les voies. Les hommes qui ont brisé le roc, qui l'ont transporté avec effort, qui l'ont aligné,

[1] Ozaneaux, *Histoire de France.*

courbés sur les chemins, n'étaient que les ouvriers de l'avenir. Depuis, la salubrité des villes a fait successivement d'immenses progrès; la moyenne de l'existence a été de plus longue durée; la protection des citoyens a été assurée par les lois et par l'autorité; le pauvre a trouvé dans la bienfaisance publique et dans la charité privée des secours multipliés depuis le berceau jusqu'à la tombe. Une main paternelle l'a soutenu; la pauvreté ne pouvait disparaître, car elle est selon les lois de l'humanité; mais ses souffrances ont été atténuées. — Et nous voyons aujourd'hui les crèches pour les nouveaux-nés, les salles d'asile pour les petits enfants, les écoles pour le second âge, les cours publics et la propagation de l'instruction gratuite, les hôpitaux et les soins des docteurs les plus expérimentés pour les malades, les hospices et les asiles pour la vieillesse, les secours aux indigents, etc. Les machines, perfectionnées par la science, ont diminué et adouci le travail de l'homme; les forces de la nature ont été utilisées pour remplacer celles de nos bras, et pour multiplier à peu de frais les produits les plus utiles, si bien que le plus petit bourgeois est aujourd'hui mieux nourri,

mieux couvert, mieux protégé, entouré de plus d'aisance et de confort qu'un noble seigneur d'autrefois au milieu de ses serfs et de ses varlets.

Nos pères cependant ont pu vivre sans tous ces biens et au milieu des plus grands troubles. Mais pourquoi la plainte et le besoin, loin de se satisfaire, semblent-ils augmenter à mesure du progrès? C'est que les hommes deviennent sans doute plus faibles à mesure qu'ils sont plus secourus, pour que le malheur ne perde pas ses droits. Or le malheur le plus intolérable de ces temps d'égalité, c'est le spectacle de la prospérité exceptionnelle et passagère de ceux qu'on appelle les heureux. Ainsi, à mesure que la civilisation nous protége, les tourments des mauvaises passions se chargent de combler le déficit de nos douleurs.

Nous avons fait l'inventaire des richesses qui nous sont parvenues par héritage. Mais la nature ne nous a-t-elle pas dispensé gratuitement de plus grands trésors? Tout ce qui vaut quelque chose ne nous coûte rien : la liberté, l'air, la lumière, l'eau, le feu, la santé, la locomotion, le sommeil, l'intelligence, les plaisirs de l'esprit, les douces

affections du cœur, les tableaux admirables de la création, etc. Si tous ces biens pouvaient être évalués au marché comme le manger et le boire, tout l'argent du monde serait donné pour en obtenir un seul. Cela est tellement vrai, que l'homme le plus avide ne pourrait renoncer à l'air qu'il respire pour de l'argent, à l'eau des fontaines pour de l'argent, à la lumière du jour pour de l'argent. — On en a vu cependant renoncer à leur cœur pour de l'argent; mais ceux qui l'ont acheté ont fait une mauvaise affaire!

Ainsi, outre le bien-être gratuit que nous tenons de la civilisation, nous recevons, en don de la Providence et en compensation des misères de notre nature, des trésors d'une valeur incalculable et mille fois supérieurs à tout ce que les riches peuvent obtenir avec leur or (qu'ils commandent seulement au plus habile de leurs joailliers un rayon de soleil comme celui qui vient dorer l'angle de cette masure!). — Mais ces biens réels ne sont plus comptés pour rien, si nous n'y joignons les biens factices qui entourent les riches.

Dans la simplicité de la vie, les besoins seraient limités; mais, dans une société blasée par les

douceurs de la civilisation, la passion du superflu a remplacé la souffrance des privations réelles. L'*inutile* est devenu l'élément indispensable; c'est pour fabriquer l'*inutile* que les paysans désertent les champs et vont grossir la foule bruyante des ouvriers de la ville; c'est pour conquérir l'*inutile* que toutes les classes de la société font aujourd'hui un effort surhumain.

Ils veulent posséder, disent-ils; mais, pendant qu'ils mesurent leur nouveau domaine, acquis par tant d'efforts, quelquefois par tant de hontes, la terre s'ouvre déjà pour les *posséder* eux-mêmes!

« Personne n'a rien, disait un homme d'esprit, rien que le souffle qui passe entre ses lèvres, et l'idée qui traverse son esprit, encore est-ce bien souvent l'idée d'un autre [1]. »

N'avez-vous pas lu, dans les chroniques de la Bretagne, cette vieille chanson qui laisse voir dans sa simplicité touchante la résignation pour ce monde et l'espérance pour l'autre : « Les pauvres seront toujours pauvres; bien fou qui a cru que les corbeaux deviendraient colombes. — Chers

[1] Théophile Gautier.

pauvres, consolez-vous, vous aurez un jour, au lieu de lits de branchages, des lits d'ivoire dans le ciel. »

Mais qu'importe de souffrir, pourvu que l'on aime? Pour celui qui sait écouter la voix divine, les bonheurs passagers, les plaisirs du cœur, sont déjà un pressentiment que la Providence nous envoie, au milieu de notre abandon, pour nous faire deviner la vie future. Les grands spectacles de la nature, les arbres qui tendent leurs bras suppliants, les montagnes qui semblent aspirer au ciel, les oiseaux, rapides messagers qui parcourent l'espace, les nuages qui flottent à l'horizon, les astres qui se balancent aux profondeurs du zénith, tous ces objets de notre admiration sont comme les degrés par lesquels notre nature bornée se détache de la terre et ose s'élancer jusqu'aux pieds du Créateur. Les accents des voix aimées sont comme les accords des anges; l'ordre, l'union, l'amour d'une famille chrétienne, que les hasards de la vie n'ont pas encore dispersée, sont une douce image de la paix des élus et de l'harmonie céleste.

Un philosophe aimable, entraîné par le désir d'être utile, a professé avec charme une morale

attrayante et facile; c'est lui qui a émis cette opinion prudente : « On déclame contre les hommes; je me suis éloigné d'eux, et renfermé dans le cercle d'une société peu nombreuse : il n'est plus pour moi ni sot ni méchant sur la terre. » On ne peut mieux dire; mais nous craignons que ce moyen d'être heureux ne soit pas à la portée de tout le monde. Le pauvre, qui ne peut s'éloigner des hommes, se trouvera encore souvent à la merci des sots et des méchants, sans pouvoir se retrancher dans le cercle étroit de quelques amis, et ce que nous lui demandons, c'est de souffrir ce contact inévitable sans devenir méchant lui-même.

Le Christ, modèle de toute sagesse, a voulu naître au milieu des pauvres et mourir au milieu des méchants. « La foule et les riches de la terre avaient rempli les hôtelleries; il n'y eut plus pour Jésus qu'une étable abandonnée et une crèche pour le coucher. »

Dans des temps bien différents des nôtres, il appartenait aux Pères de l'Église, modèles de toute vertu et de toute abnégation, et revêtus de toute l'autorité de leur caractère, de s'indigner contre l'indifférence et l'égoïsme des riches, et de leur

faire entendre d'une voix austère les préceptes de la charité évangélique. Ainsi saint Ambroise pouvait dire : « O riches ! habitez-vous seuls la terre ? Pourquoi rejetez-vous vos égaux en nature, et usurpez-vous la possession de la terre faite pour tous ? La nature ne connaît pas de riches, elle n'a créé que des pauvres. »

Saint Augustin pouvait dire : « Malheur à vous qui prenez votre repos et vos plaisirs en des lits d'ivoire, qui faites tous les jours bonne chère, qui buvez les liqueurs les plus délicates et les meilleures, et qui ne demandez qu'à vous parfumer des senteurs les plus exquises ! »

Saint Jacques pouvait dire : « Riches, pleurez maintenant, hurlez dans la juste appréhension de vos misères, vos grandes richesses seront changées en pourriture, votre or et votre argent en rouille qui portera témoignage contre vous et vous dévorera comme le feu. Vous avez amassé un trésor de colère pour l'heure de votre mort, vous avez fait bonne chère pendant votre vie et nourri vos cœurs dans les délices, pour mourir de regret dans les douleurs. »

Les prédicateurs et les moralistes pouvaient alors

tonner contre les riches et condamner le luxe avec une violence qui n'est plus dans nos mœurs; mais que les temps sont changés! Ces paroles menaçantes s'adressaient à un état social qui n'est plus le nôtre; elles seraient peut-être imprudentes et dangereuses aujourd'hui que le travail, qui est la vie des nations, est alimenté surtout par les produits *inutiles*, aujourd'hui que le luxe des riches assure le pain des pauvres. Et que deviendront les milliers d'ouvrières, les femmes, les jeunes filles qui, jusqu'au fond de nos campagnes, assises avec calme au sein de la famille, au coin de leur foyer, travaillent du matin au soir à la dentelle et à la broderie et y trouvent un salaire modique, sans doute, mais nouveau, inattendu, providentiel, qui leur manquait autrefois, et qu'elles ne pourraient remplacer? Que deviendront ces femmes, trop faibles pour les rudes travaux de la terre, et qui n'ont plus la ressource de filer le chanvre et le lin, quand vous aurez prouvé aux riches habitantes des villes qu'elles ne doivent plus se parer de dentelles et de broderies? Faut-il encore reprocher aux riches les splendides étoffes de soie et de velours, aujourd'hui que le travail de la soie apporte

le pain quotidien dans un million de chaumières? Nous avons cependant été témoin de ces non-sens, et nous en avons subi les conséquences. Il faut donc accepter le luxe comme une condition nécessaire de notre état social. Il faut être de notre temps, et ne pas ajouter aux souffrances réelles le venin mortel de l'envie, source fétide de maux plus irréparables.

Ce n'est pas, à vrai dire, du luxe que vient le mal; ce n'est pas d'en haut. Le mal vient des efforts insensés que font ceux qui sont en bas pour arriver au niveau de ce luxe et pour s'y maintenir à tout prix. Inquiets et chancelants sur un des échelons fragiles de cette échelle qui s'appelle la fortune, vous regardez en haut, c'est ce qui vous rend si pauvres; voulez-vous être riches, regardez au-dessous.

Des hommes ont arraché aux profondeurs de la mer les perles fines; aux entrailles des rochers l'or et le diamant; c'est pourquoi tout le monde veut avoir des perles, de l'or et des diamants. Si seulement un homme pouvait posséder une étoile, qui donc pourrait se passer d'une étoile?

En reconnaissant avec vous que le luxe de la ri-

chesse est inévitable et même indispensable dans l'état actuel de nos mœurs, je ne vous dis pas que ce soit une promesse de bonheur. Le malheur veut garder tous ses droits. L'homme, si malheureux à l'état sauvage, voit ses maux, non pas disparaître, mais se transformer avec la civilisation; le contraste de tant de superflu d'un côté, de tant de besoins en regard, donne le vertige aux esprits faibles, trouble leur raison, et les fait douter de la justice divine, s'ils en attendent les effets en ce monde; tout repose sur l'inutile, sur le superflu, sur la vanité et l'orgueil; qu'un souffle vienne à renverser cette prospérité factice, tout reste en péril; ces produits éphémères d'une industrie raffinée deviennent inopportuns et surabondants; tout s'arrête, tout languit, tout meurt, et la condition de l'humanité est plus intolérable que celle qui l'attendait dans l'état de nature.

Que faire cependant? Nul ne peut se soustraire à cette marche universelle du monde vers ce qu'on appelle le progrès. Nous sommes encore ici les instruments de la Providence, et nous suivons la loi de Dieu; nous portons le poids des pénibles enfantements de l'avenir; l'industrie est peut-être

la chaîne qui doit relier les peuples par un besoin commun de paix et de concorde. Trois grandes forces ont surgi qui doivent changer la face du monde. Je ne vous dis pas si l'imprimerie, la vapeur, l'électricité, ces trois puissances des temps modernes, sont dans les mains de la Providence des instruments de bonheur pour tous. La science est une branche tombée de l'arbre du BIEN ET DU MAL. Si la science est comme un flambeau de salut dans la main du juste, elle devient une torche fatale dans la main du pervers.

Au moyen des merveilleux instruments que la Providence nous prodigue, le travail pourra être modifié, transformé, facilité; mais sa nécessité est absolue, c'est la loi humaine, c'est la condition de tout progrès; sans le travail, l'abondance même est stérile, et les spéculations des oisifs, basées sur les chances du hasard, et non sur des efforts utiles et productifs, n'engendrent que la démoralisation, la honte ou la ruine.

« Ne vous y trompez pas, a dit une voix éloquente, les temps calmes ont leurs labeurs comme les temps agités. Tout n'est pas fini quand l'ardeur des séditions s'éteint, quand le bruit de la

rue s'apaise, quand la fortune publique se relève avec une splendeur inespérée. Les peuples ne savent jamais user avec sagesse des bienfaits de la Providence. Aux agitations bruyantes et stériles succèdent ce que j'appellerai les misères des temps heureux et les téméraires entraînements de la sécurité.

« Comment la contagion du jeu s'est-elle développée à ce contact de l'industrie laborieuse et honnête; comment est-elle descendue jusque dans les couches les plus profondes de la société? Les maladies sociales puisent leur germe à de mystérieuses origines; les civilisations avancées ont leurs périls en même temps que leurs bénéfices.

« Les excitations du jeu substituent les apparences et les illusions aux faits et aux réalités; elles troublent tous les rapports des choses et créent au profit des *habiles* un monde factice où le bien et le mal, la vérité et le mensonge, la crédulité et la défiance, se mêlent et se confondent. Famille, patrie, conscience, lois divines et humaines, tout cela n'est rien pour celui qui a livré son âme aux avides convoitises et aux brûlantes émotions du hasard. Il regarde en pitié l'honnête

homme qui ne sait pas s'enrichir, il place le succès au-dessus de tous les devoirs. Il accueille avec une joie impie les revers et les calamités publiques, si les revers et les calamités favorisent ses combinaisons; il maudit la gloire et la prospérité de son pays, si la gloire et la prospérité dérangent ses calculs égoïstes. Tout cela a été dit souvent, il faut le redire encore, il faut le redire toujours[1]. »

Pour l'honneur de l'humanité, pour le triomphe de la morale, la voix imposante du magistrat, avant-coureur de la justice divine, a souvent flétri les détenteurs impunis des richesses impures et mal acquises, et, les poursuivant au delà du tombeau, a infligé à leur mémoire le cruel châtiment du mépris :

« ... Que celui qui vient de mourir laisse après lui une succession modeste ou des millions à partager, la mémoire de ses vertus ou de ses chutes lui survit, et il reste à prononcer sur l'homme qui a quitté la terre le jugement moral qui honore ou qui flétrit...

« Dieu se pencha à leur oreille, comme il le

[1] Discours de M. Cordoën, procureur général, devant les Chambres réunies de la cour d'Orléans.

fait pour tous ceux auxquels il donne l'intelligence, afin de leur départir une mission, et il leur dit : Quelle sera votre œuvre humaine? L'or, la puissance, les rêves de l'ambition, les joies intimes de la famille, le pouvoir de faire le bien, la reconnaissance des hommes, les bénédictions du pauvre? et ils répondirent : De l'OR, encore de l'or, toujours de l'or! qu'importent les autres biens? l'or, c'est le mal, l'or, c'est le bien, c'est Dieu et c'est tout. — Il fut fait comme ils l'avaient voulu.

« ... Leurs tombes sont donc sans souvenirs pieux, leurs âmes sans prières, leurs mémoires sans honneur. Ah! c'est qu'ils n'ont cru qu'à l'OR, et jamais à l'âme. Ils n'ont eu dès lors que ce qu'ils ont cherché, ils n'ont obtenu que ce qu'ils avaient désiré, ils n'ont récolté que ce qu'ils avaient semé : c'était la loi. Laissons, laissons passer la justice de Dieu[1]. »

Après les *habiles* qui aspirent à la fortune en spéculant, non sur le travail utile et productif,

[1] Réquisitoire de M. Pinard, devant le tribunal de première instance.

mais sur le désastre des faibles, viennent d'autres chercheurs d'or, qui ont entrepris de changer la destinée humaine et de réédifier sur des ruines le monument éternel de la félicité pour tous.

« C'est une chose commune, dit Montaigne, et pourtant surprenante, que les hommes, peu satisfaits encore des infirmités inséparables de leur condition, se trouvent trop à l'étroit dans le cercle déjà si vaste de leurs misères, et semblent prendre à tâche d'en agrandir les limites par toutes les ressources qu'ils puisent comme à l'envi dans le dérèglement de leur imagination [1]. »

La crainte très-fondée qu'inspire l'esprit exagéré de changement a souvent pour effet d'arrêter et de faire rétrograder le progrès vers lequel les novateurs aspirent.

Une noble et généreuse clameur a protégé la société contre les violences des envahisseurs. Dans ces temps de crise, chacun apportait sa pierre pour consolider le rempart social. Mais détournons nos regards de ces erreurs fatales; j'aurais voulu passer sous silence ces aberrations de l'es-

[1] Catalan, *Manuel des honnêtes gens.*

prit humain. Il n'appartient pas au prêtre de se mêler aux vains bruits de la terre ; sa parole ne doit être que clémence et pardon. Toutefois il est bon et utile de savoir que la raison et le bon sens veillent et restent sur la brèche pour combattre le génie du mal ; car il y a une puissance avec laquelle il faut toujours compter : c'est la *puissance du mal ;* c'est la force du poison. Une goutte de venin pénètre instantanément dans l'organisme et y laisse quelquefois un si grand trouble, que le dictame le plus salutaire reste longtemps impuissant. Le venin mortel d'une doctrine se résume en trois mots : *Jouir*, *haïr* et *mépriser*. La doctrine du christianisme, ce divin dictame, peut aussi se résumer en trois mots : *s'abstenir*, *aimer*, *respecter*.

N'accusez donc pas les esprits égarés et entraînés en dehors de la famille sociale, mais bien les hommes qui leur versent le poison de l'envie, de la haine et du mépris. C'est de ces chercheurs d'or qu'il a été dit : « Tout ce qu'ils veulent détruire, je le veux conserver ; tout ce qu'ils veulent abattre, je le veux maintenir ; tout ce qu'ils nient, je le crois ; tout ce qu'ils blasphèment, je l'adore[1]. »

[1] L. Veuillot.

Il semble qu'un des plus grands orateurs du dix-septième siècle ait voulu les dénoncer aux générations dans ces imprécations prophétiques :

« Convenez de leurs maximes, et l'univers retombe dans un affreux chaos, et tout est confondu sur la terre, et toutes les idées de vice et de vertu sont renversées, et les lois les plus inviolables de la société s'évanouissent, et la discipline des mœurs périt, et le gouvernement des États et des empires n'a plus de règle, et toute l'harmonie du corps politique s'écroule, et le genre humain n'est plus qu'un assemblage d'insensés, de barbares, de fourbes, de dénaturés qui n'ont plus d'autre loi que la force, plus d'autre frein que leurs passions et la crainte de l'autorité, plus d'autre lien que l'irréligion et l'indépendance, plus d'autres dieux qu'eux-mêmes. Voilà le monde des impies ; et, si ce plan de république vous plaît, formez, si vous le pouvez, une société de ces hommes monstrueux. Tout ce qui nous reste à vous dire, c'est que vous êtes digne d'y occuper une place[1]. »

Outre ceux qui demandent la richesse à l'oisi-

[1] Massillon.

veté, au vice et au crime, il y a encore d'autres chercheurs d'or ; ceux-ci, du moins, en courant à leur perte, ne déchirent pas le sein de la mère patrie et sont souvent dignes de notre pitié.

Les impatients qui protestent contre le joug de la destinée, qui ne peuvent voir sans envie et sans ressentiment le spectacle de la richesse, abandonnent aujourd'hui leur pays et rompent les liens les plus chers, non pour fertiliser par la culture une terre nouvelle ou pour demander à un travail utile le pain ou le repos de chaque jour, mais pour aller chercher de l'or ; non pour aller servir et adorer Dieu sur la terre étrangère, mais pour adorer l'or. « Ils se sont fait un veau d'or et se sont prosternés devant lui, et lui ont sacrifié. » Hélas ! ils rencontreront dans ces chemins abrupts et malaisés bien d'autres malheurs.

Quand la terre est inféconde, quand la mamelle de la mère nourrice est tarie, il est touchant de voir une nombreuse famille vendre en pleurant son champ devenu insuffisant pour ses besoins, réunir ses forces et son courage, baiser une dernière fois le sol nourricier, et aller demander à une terre plus vaste et plus généreuse, sous l'invocation de

Dieu, le pain qu'elle y gagnera par un rude travail. Que nos vœux accompagnent les pauvres émigrants, et que Dieu bénisse leurs travaux !

Mais, si l'avidité et l'envie brisent les liens du cœur, dispersent les familles, font oublier les gloires et les affections de la patrie pour fouiller les entrailles d'une terre lointaine et pour arracher à la roche plus dure que le granit un rare filon d'or, il est à craindre que la malédiction et le désespoir soient le partage des transfuges, et les malheurs inouïs qu'ils auront été chercher n'auront pas la compensation du devoir accompli. Leurs ossements seront le premier lit qui fertilisera dans l'avenir un sol ingrat et stérile.

Quels que soient cependant les vices et les crimes des hommes, les voies de Dieu sont immuables, et celui qui va au-devant du malheur pour un intérêt égoïste et personnel, au lieu de le subir pour la cause de l'humanité et de la justice, est encore l'instrument mystérieux des décrets providentiels.

Quand les premières victimes de l'avidité et de l'égoïsme auront disputé à main armée les trésors arrachés aux profondeurs d'une terre pestilentielle ; quand elles auront donné leur corps et leur

âme pour quelques parcelles d'or,—le commerce, l'industrie et la civilisation feront succéder l'ordre et la paix à l'esprit de désordre et d'anarchie. La terre alors se couvrira de riches moissons, et le premier navire chargé de blé que les nouveaux colons enverront à la vieille Europe sera une richesse plus vraie, plus pure et plus utile que les lingots d'or qu'ils se sont disputés.

Non pas que j'aie voulu vous refaire ici le traité trop facile du mépris des richesses : la banalité de cette morale dispense de la répéter. La richesse qui représente l'économie accumulée d'un travail et d'un effort est une grande force qui profite à tout le monde. Le parvenu le plus égoïste, quels que soient ses vains désirs, ne peut multiplier au delà d'une certaine mesure ses besoins personnels ; ses appétits sont bornés par la nature, et son superflu doit déborder au profit de tous ceux dont il réclame les services. L'avare lui-même prépare des ressources à l'avenir. Mais le riche dont le cœur est éclairé par la justice, celui-là tient déjà dans ses mains le soulagement de bien des douleurs et devient l'instrument providentiel de la charité chrétienne et le grand pourvoyeur du travail.

Il faut en venir à cette conclusion : que l'homme ne peut se soustraire à la loi du travail et du malheur, — que nos pères ont souffert de plus terribles épreuves que celles qui pèsent encore sur nous, et nous ont aplani l'avenir au prix de leur sang et de leurs larmes ; — que nous sommes solidaires des obligations de l'humanité, et qu'en acceptant les bénéfices de la vie sociale nous acceptons les devoirs qu'elle impose, — que la pauvreté est la règle et la richesse l'exception, et que celui qui, pour protester contre cette loi, renonce à des occupations utiles et se fait *chercheur d'or* regrettera amèrement le pain grossier que lui fournissait son champ ou son travail.

Si maintenant nous ne pouvons supporter les maux attachés à notre nature ; si d'une part nous nous révoltons contre les devoirs que nous impose notre condition sociale ; si, d'un autre côté, nous avons horreur des dons perfides dont nous menacent les novateurs, abandonnés à nous-mêmes, ne trouvant aucun refuge ni dans la nature, ni dans le monde, ni hors du monde où nous vivons, nous nous inclinerons devant le Dieu juste qui nous a fait cette destinée, et c'est à

lui, à lui seul, que nous demanderons force et secours.

Dans le groupe de curieux qui s'était formé autour des disciples de l'abbé Paul, on voyait depuis quelque temps un homme encore jeune qui paraissait faible et fatigué! Il se fit faire place, et, passant au premier rang des auditeurs : « Mon père, dit-il, c'est bien parler. Que votre voix est douce au voyageur fatigué! que le langage de la raison fait de bien à celui qui a vécu parmi les insensés! J'ai fait bien du chemin sans entendre une seule de ces vérités; j'ai souffert tous les maux que vous avez prédits à celui qui cherche la richesse autrement que par un travail utile. Laissez-moi vous dire ce que j'ai vu; je pourrai peut-être vous servir de témoignage.

L'abbé Paul lui tendit la main avec bonté. — Parlez, enfant, lui dit-il. Si vous êtes malheureux, vous nous appartenez. Vos traits, d'ailleurs, ne me sont pas inconnus, et il me semble que vous avez habité autrefois le village des Églantiers.

— Quoi! mon père, vous me reconnaissez, dit le voyageur, alors que je suis devenu un étranger

pour les compagnons de ma jeunesse?... Amis, vous souvenez-vous de Simon le meunier, vous qui veniez jouer autour du moulin, au bord de l'eau ; vous souvenez-vous du jeune et vaillant garçon avec lequel vous avez fait tant de courses dans les bois, tant de joyeuses parties de pêche? Et vous, mon père, vous souvenez-vous des sages conseils que vous m'avez donnés pour me retenir au moulin près de ma mère? J'ai pourtant voulu partir! Mais laissez-moi vous dire quels rudes chemins j'ai parcourus pour revenir près de vous.

— C'est lui, disaient les assistants, c'est Simon le meunier. Mais qui pourrait le reconnaître? Il était si fort et si brave! Et comme ses yeux sont caves, comme sa taille est voûtée! c'est presque un vieillard.

Quand l'abbé Paul, lui tenant la main, l'eut fait asseoir sur la première marche, le voyageur raconta ainsi son histoire :

— Près de vous, mon père, près des amis de ma jeunesse, qu'il est bon de revenir, de presser vos mains, de revoir le pays, le coin de terre où je suis né, d'être assis au pied de la petite église où j'ai

reçu le baptême! Je suis un des enfants perdus dont vous avez prédit la ruine. Écoutez, écoutez la confession du chercheur d'or.

Faut-il que nous connaissions les biens qui nous sont prodigués seulement lorsque nous les avons perdus! J'étais encore tout enfant quand mon père est mort : je ne l'ai connu que par le souvenir qu'en ont gardé nos amis; mais il me restait une mère.

Celui qui a une mère n'est jamais seul, et la mienne, vous la connaissez! Que de sagesse, et de raison, et de courage, et de charité, et de tout ce qu'il y a de beau et de bon dans ce monde, enfin, ma mère! Vous savez ce qu'elle a voulu faire pour moi et au prix de quels sacrifices! Prenant toute la peine, elle m'a laissé toutes les joies; elle m'a fait instruire, plus même qu'il ne convenait à notre condition. Avec une bonne nature, c'eût été tout profit, et elle eût été récompensée de ses soins; mais, hélas!...

Le monde, dans lequel mon éducation me donnait accès, m'eut bientôt tourné la tête, et, quand mes études ont été terminées, je n'ai pas su m'accoutumer aux rudes travaux de notre métier.

— Simon, me disait ma mère, j'ai fait ton ouvrage pendant que tu t'instruisais; à ton tour maintenant. Ton moulin est-il en bon état, tes charrois bien entretenus, ton clos bien planté, tes prairies bien vertes? Tout le monde sait le chemin du moulin, et de bien loin les sacs de grain pleuvent et s'empilent dans ta grange en attendant leur tour. La roue tourne toujours; tu ne crains ni les grandes crues, ni les basses eaux, ni le chômage; tu n'as plus qu'à la laisser tourner et avoir l'œil à tout. Nos gens sont fidèles et anciens serviteurs, tous de la famille, car nous les avons toujours traités avec justice; et je suis encore là, moi, pour t'aimer et te voir prospérer : ce sera ma récompense. Et puis, quand tu auras trouvé une bonne et honnête compagne, ce qui ne peut manquer, car le fils de Pierre Simon sera en grande estime, je verrai peut-être encore mes petits-enfants courir autour de moi; et, quand mon heure sera venue, j'irai avec confiance rejoindre ton père qui m'attend au ciel, et je te bénirai, mon fils, car tu seras, comme ton père, honnête avec tout le monde, et, comme lui, plein de charité pour les pauvres.

Celui qui est devant vous, continua le voyageur

en baissant la tête et en abandonnant la main de l'abbé Paul, voilà ce qu'il répondit :

— Mère, si j'étais resté au moulin avec nos valets, vous pourriez encore me proposer de porter des sacs de farine, et me faire entrevoir toutes les séductions d'un ménage de meunier; mais il faut bien que je vous dise tout de suite que cette vie me serait intolérable, impossible et mortelle. J'ai des goûts tout différents. Ce qui me revient dès à présent de ma fortune me suffit pour vivre à la ville; c'est là que je trouverai des amis qui me conviennent, des idées en rapport avec les miennes. Les moyens me sont offerts de doubler bientôt ma fortune. Si vous me laissez languir ici, c'est pour y mourir. Vous qui m'aimez, laissez-moi vivre, laissez-moi partir. C'est vous qui serez toujours le modèle des meunières. Pour moi, tout me dit qu'une destinée plus brillante est réservée à mon énergie et à mon savoir-faire.

La surprise et les larmes de ma mère m'étaient pénibles, mais ne pouvaient me ramener à la raison; nos discussions durèrent longtemps, avec les mêmes supplications de la part de ma mère, avec la même obstination de mon côté. Le jour vint

où ma résolution fut inébranlable et où j'eus le courage de lui faire mes adieux. Elle me conduisit, en retenant ses larmes, jusqu'au pont de bois, je m'en souviens comme si c'était ce soir, et, lorsque je l'embrassai sur la rive opposée, l'*Angelus* sonnait au clocher que voilà. C'était la dernière fois que je l'entendais.

Je secouai bientôt toute idée de tristesse ; la liberté, l'argent, la jeunesse, les distractions du monde, c'est plus qu'il n'en fallait pour troubler une tête comme la mienne. Je fus accueilli dans un certain monde avec toutes les prévenances qu'on prodigue à un novice qui a la bourse bien garnie. Un homme que j'avais rencontré dans une réunion suspecte et que, pour mon malheur, je retrouvai sur mon chemin, s'empara de moi et m'appela son ami. Sous les formes les plus séduisantes, était-ce un homme ou peut-être un démon qui s'était attaché à mes pas? Ses compliments et ses flatteries me firent tomber dans des piéges grossiers et m'entraînèrent dans des aventures dont je me croyais le héros, et dont je vous épargne les incidents ridicules.

Ma fortune paraissait faire de rapides progrès ;

mes capitaux fructifiaient dans les plus habiles combinaisons. Ils n'étaient pas dans mes mains, mais je ne pouvais douter de l'excellence des placements en calculant les dividendes qui m'étaient promis et en comptant les énormes valeurs en papier qui étaient dans mon portefeuille. J'avais la plus haute estime pour moi et pour mon habileté, et un profond mépris pour le travail utile et productif, puisque je savais m'enrichir en jouissant de tous les plaisirs.

Tout allait au mieux, lorsqu'une crise politique vint du jour au lendemain porter un coup mortel au crédit public et anéantir les valeurs fictives sur lesquelles étaient basées bien des spéculations aventureuses. J'étais ruiné.

—Venez, dit l'*ami* qui avait entrepris ma perte, mes ressources sont à vous. Tout n'est pas perdu! Je sais de quel côté vient le vent. J'ai des amis partout; il n'y a que les sots qui succombent. La belle chose que l'égalité! mais un parti ne peut vivre sans tête; nous serons la tête, et nous y trouverons notre compte.

Trop humilié de ma chute pour oser avouer mes imprudences et mes fautes à ma mère, trop fier

ou plutôt trop orgueilleux pour implorer du secours, j'étais entraîné et dominé par ce mauvais génie, qui, sans me faire part de ses plans, me faisait entrevoir des mondes nouveaux et des horizons d'une prospérité sans limites. Il m'introduisit alors dans des conciliabules dont il avait le mot d'ordre et dans lesquels il exerçait une certaine autorité. Là, j'entendis des discours étranges, des projets impossibles, des mots qui n'avaient jamais été dits, et qui peut-être ne seront plus dits jamais.

Je compris qu'au-dessous du monde visible où nous vivons, — mais non, je ne vous dirai pas ce que j'ai vu...

... Je m'échappai de cet enfer, dans lequel j'avais été poussé par surprise, et, rentré dans le camp des défenseurs de l'ordre, qui rencontrai-je sous un autre drapeau, déclamant au nom de la sainte cause de la patrie en péril? C'était lui, l'homme sans nom, le génie du mal! Je le regardais avec étonnement et mépris.

— Venez, me dit-il; il ne s'agit pas de vous fâcher, mais de vous sauver. Vous êtes compromis; la partie est manquée, mais tout n'est pas perdu. Ayez confiance, je suis saint Jean bouche d'or! Et,

m'entrainant à l'écart, il me fit part de nouveaux projets. Les temps sont changés, me dit-il; il n'y a plus rien à faire en ce pays; il s'agit de bien autre chose. Nos amis partent pour le pays de l'or; la terre nous livre ses trésors; il n'y a qu'à ramasser. Nous sommes jeunes, forts, intrépides; en deux ans nous ferons fortune.

Que faire? Mes démarches et mes relations imprudentes m'avaient perdu. Je n'osais paraître devant les honnêtes gens; encore moins pensais-je à affronter le regard pénétrant de ma mère. Lié par mes erreurs à cette méprisable créature qui dominait ma destinée, cachant ma honte sous un déguisement, je m'embarquai au Havre pour la conquête de l'or.

Celui qui affronte les dangers avec un cœur sans reproche trouve en lui une grande force; Dieu est avec lui et tout lui est possible; mais malheur à celui qui souffre sans pouvoir s'estimer! Il pouvait encore oublier sa honte, étouffer la voix de la conscience quand il était étourdi par la prospérité ou le succès; demeuré en face de lui-même, il pâlit et il tremble. Vous m'avez connu brave, eh bien, sur ce navire qui m'emportait j'avais peur! Peur

de la mer, peur du ciel, peur de Dieu, peur de moi-même, et pourtant je n'avais rien à perdre, rien que ma vie, inutile et pesant fardeau.

Que de souffrances à bord ! Froissé du contact de mes compagnons, qui, loin de toute surveillance, laissaient voir tous leurs penchants vicieux, je ne trouvais pas un ami auquel je pusse confier mes regrets et mes remords. A mesure que je m'éloignais, je comprenais le prix de ce que j'avais perdu. Je voyais ma mère assise, toute seule, au coin du foyer, découragée, affaiblie, mourante peut-être. Je voyais le moulin, le clos, le village et la vieille tour de l'église des Églantiers. Je pensais aux amis de mon enfance. Je rougissais en redoutant le jugement de ceux qui m'avaient connu, et ce jugement, que ma conscience me répétait, venait me poursuivre et m'atteindre au milieu des flots. Les privations, les maladies, la peste pour ainsi dire déclarée à bord, la famine, le manque des objets de première nécessité, le manque d'espace, le mouvement perpétuel de ce monde plus bruyant, plus agité que la mer qui le portait, tout m'inspirait le dégoût et l'horreur.

Si le désir que j'avais déjà conçu de me purifier

par la souffrance et d'expier mes fautes ne m'avait soutenu; si le sentiment religieux, que je dois à la plus douce des mères et à vous, mon père, n'avait laissé quelques traces au fond de mon cœur, que je sentais battre encore quelquefois pour le bien et le juste, j'aurais peut-être demandé à la profondeur des flots un dernier refuge et la fin de toutes mes douleurs.

Dans l'abîme de misère où j'étais tombé par ma faute, je me souvins, un jour, de la miséricorde infinie. Privé de tout appui et de tout secours, j'osai, oui, j'osai encore regarder le ciel; une voix, je crois que c'était celle de ma mère, me disait de ne pas désespérer. — Dans l'obscurité de la nuit, quittant les étroits entre-ponts où mes compagnons se livraient à leurs querelles ou à leur gaieté plus révoltante encore, je remontai sur le pont, et, agenouillé à l'écart, du côté de l'arrière, du côté du pays que j'abandonnais peut-être pour toujours... Mon Dieu, disais-je, source infinie de toute justice, je reconnais que je souffre par ma faute, et que je suis traité selon mes œuvres; mais vous êtes aussi le Dieu de toute clémence et de toute miséricorde; de vous seul je puis implorer une consola-

tion, une espérance! C'est par faiblesse, vous le savez, ô mon Dieu! et non par méchanceté, que j'ai été entraîné au milieu d'un monde pervers. Je suis devenu complice de leurs fautes aux yeux des hommes, mais je n'ai pas pris part à leurs crimes; les souffrances que j'endure sont peut-être le moyen que votre pitié me réservait pour me ramener au repentir et à tous les devoirs que j'ai méconnus. Conservez-moi ma mère; donnez-lui, Seigneur, la force et l'espérance; faites qu'elle ne me maudisse pas à la fin de sa vie, elle qui m'a tant aimé, et permettez que, purifié par toutes les rudes épreuves qu'il vous plaira de m'imposer et auxquelles je veux me soumettre avec courage, je puisse un jour la revoir, embrasser ses genoux, et par un dévouement, par une tendresse de chaque jour, lui faire oublier tout ce qu'elle a souffert à cause de moi.

O puissance de la prière adressée au Seigneur par un cœur affligé qui s'humilie dans sa faiblesse, trésor inépuisable de paix et de consolation! jamais, au jour de ma courte et fausse prospérité, je n'avais éprouvé de pareils sentiments. Je me sentis bientôt aussi calme et aussi plein d'espérance

qu'au jour où, dans cette église même, vous nous appreniez, mon père, sous les yeux de nos parents, les premiers préceptes de cette religion qui, là encore sur cette mer agitée, lorsque j'avais perdu l'estime du monde et la mienne, devait me consoler et me protéger.

J'étais sauvé! je pouvais encore souffrir et mourir; mais de ce jour mon âme était guérie; je sentais que mon repentir pourrait trouver grâce et que je serais un jour pardonné. Quand je me relevai, je comprenais que j'étais un autre homme; ma pensée m'élevait au-dessus des misères qui m'entouraient. Les injures, les injustices, les sarcasmes grossiers de mes compagnons ne pouvaient plus m'atteindre. Je profitai de la première rencontre d'un navire se dirigeant vers l'Europe pour écrire à ma mère, pour lui dire le changement qui s'était opéré en moi; pour la supplier de me conserver sa pitié et de me promettre son pardon quand je m'en serais rendu digne. Je supportai avec moins de peine les fatigues toujours croissantes de cet interminable voyage : j'étais réconcilié avec Dieu et avec moi-même. Quand nous aperçûmes la terre, nous crûmes à la fin de nos

maux. — Hélas! les souffrances qui nous attendaient étaient plus cruelles peut-être que celles que nous avions supportées pendant la traversée.

Malgré tout le dégoût que m'inspiraient mes compagnons, je ne pouvais songer à retourner en Europe. J'étais sans ressources. L'argent qui me restait au départ avait été employé à m'assurer mon passage jusqu'aux mines d'or, où nous devions faire une si rapide fortune. Il fallut donc, après un repos de quelques jours, reprendre ce pénible voyage. Trompés par le chef de notre entreprise, qui nous avait promis des moyens rapides de transport, et qui ne put disposer que de quelques bœufs et de lourds chariots, nous partîmes de Saint-Louis (États du Missouri) avec des équipages insuffisants. Après quelques jours, nous nous traînions dans des steppes impraticables, abandonnant sur notre route les morts, les malades et les traînards, ayant quelquefois à défendre notre vie contre les indigènes, derniers restes des Peaux-Rouges, dont nous entrevoyions les bandes errantes sur la lisière des forêts primitives.

Nous eûmes à franchir dans ces affreuses solitudes d'innombrables montagnes à pentes abruptes

et d'impétueux torrents profondément encaissés, sans rencontrer routes, sentiers ni ponts. Il fallut traverser les rivières à la nage avec les bœufs et les chariots. Nos provisions étaient presque épuisées ou avariées. Exténués et mourants de faim, nous parvînmes jusqu'au lac Salé des Mormons.

La discorde et la révolte se mirent alors dans cette troupe indisciplinée; elle se divisa en plusieurs petits groupes, qui se dispersèrent et cherchèrent séparément leur chemin dans ces solitudes. Les montagnes devenaient de plus en plus ardues et le sol de plus en plus impraticable. Après avoir longtemps côtoyé le fleuve Humboldt, qui nous coupait le passage, après avoir encore guerroyé contre les Indiens, que nous parvînmes à écarter avec nos carabines, nous atteignîmes le désert du Sahara américain.

D'innombrables voitures y étaient abandonnées, faute d'attelages; des objets précieux, des machines, des outils, étaient épars çà et là au milieu des cadavres. Nous aussi, nous y jetâmes tout ce dont, à la rigueur, nous pouvions nous passer, pour alléger nos chariots, et nous y laissâmes, hélas! un mourant désespéré. Au milieu du désert, nos bœufs

tombèrent aussi épuisés de faim et de soif; car cette terre ingrate n'offrait ni sources d'eau vive ni végétation quelconque. Nos chariots étaient ensevelis sous le sable; notre petite troupe se dispersa de nouveau, chacun se disputant de vive force et emportant les objets les plus indispensables.

Je me trouvai abandonné dans cette immensité, sans abri, sans un morceau de pain. A tous les dangers qui m'entouraient se joignait l'approche de l'hiver, pendant lequel, dans ces parages, il tombe souvent quinze pieds de neige. Dans cette extrémité, je continuai ma route seul et sans guide, me nourrissant de fruits sauvages; j'eus encore la force de franchir la haute chaîne de montagnes qui borde le désert, et, sur le point d'expirer, je rencontrai un campement d'émigrants étrangers qui eurent pitié de moi et me donnèrent l'hospitalité.

Dans la prière que j'osais encore adresser au Dieu miséricordieux : — Frappez, lui disais-je, ô Seigneur ! châtiez celui qui a méconnu vos commandements, qui a oublié les sentiments de soumission, de charité, de devoir, que vous avez mis dans sa conscience; donnez-lui seulement la force

de supporter ces maux et d'expier ses fautes par son repentir.

Un homme du camp, voyant ma pénurie de toutes choses, vint me proposer de conduire ses bœufs. Dans d'autres jours, j'aurais repoussé son offre avec tout l'orgueil de celui qui a la conscience de mériter des fonctions bien autrement relevées; mais alors, moi qui avais été trop fier pour voir tourner le moulin de mon père, je fus trop heureux d'accepter cette proposition. Après avoir traversé plus d'une vallée, franchi plus d'une montagne encore, à la fin de la septième semaine, depuis mon départ de Saint-Louis, j'atteignis enfin, avec mes nouveaux compagnons, le pays de l'*or*, cette Californie à laquelle se rattachaient de si hautes espérances[1].

C'était donc là que devaient finir tous nos maux, que nous devions nager dans l'abondance et ramasser l'or à pleines mains. Je vous le dis, amis, il y a plus d'or dans une poignée de la poussière de ce chemin où nous avons essayé nos premiers pas que dans toutes les mines d'or.

[1] Cette relation est reproduite ici fidèlement d'après le récit des émigrants.

Les deux Amériques nous ont précédés dans cette terre promise, où nous espérions arriver les premiers. Toutes les places sont prises. En avant! en avant! tel est maintenant le cri universel de Valparaiso à New-York. Le délire est au comble. Les États de l'Union fournissent d'innombrables aventuriers qui, par voie de terre ou de mer, à pied ou à cheval, à la voile ou à la vapeur, bravant la faim dans les déserts, le froid dans les montagnes, la tempête sur les flots, le soleil réverbéré par les sables arides, sont partis pour le pays de l'or. La frénésie gagne de proche en proche : l'ouvrier renonce à ses machines, le laboureur à sa charrue, le négociant à son comptoir. En avant! en avant! La croisade qui s'acomplissait autrefois pour une idée religieuse et sainte est entreprise aujourd'hui avec la même ardeur pour la conquête, pour la possession de l'or.

Les habitudes d'intempérance et d'ivrognerie sont fatales aux nouveaux venus. Le prix du temps est si grand, et le travail à la recherche de l'or si absorbant, que des corps restent exposés à l'air, personne ne voulant quitter son travail pour donner la sépulture aux morts.

La maladie décime les mineurs, exposés à des fièvres énervantes. Le prix des vivres est exorbitant; le climat est intolérablement chaud dans l'été et glacial en hiver. Rien n'arrête les fanatiques. Ce qui encourage le vice et le crime, c'est que les régions où on trouve l'or sont éloignées de toute ville, de toute colonisation régulière. Les aventuriers sont à l'abri de toute poursuite; les malfaiteurs, qui arrivent de toutes les parties du monde, sont sûrs de l'impunité. Ces gens, qui ont déjà amassé beaucoup d'or, couchent sur la dure, au pied des arbres, entourés de couvertures. Un homme de la bande fait sentinelle auprès de ses camarades les chercheurs d'or, qui ont l'air de bandits, et auprès des trésors déjà ramassés. Mais qu'importent le crime et son impunité? c'est le droit du plus fort qui prédomine; il faut de l'or, encore de l'or!

C'est dans une de ces bandes que je fus enrôlé. Nous nous enfonçâmes de nouveau dans les défilés les plus sauvages; le hasard parut nous favoriser. La campagne fut heureuse, le trésor grossissait. Nous le gardions avec anxiété, sans protection, dans ces lieux abandonnés.

— Vous plaindrez-vous toujours, homme de peu de foi? me dit un jour, en me frappant sur l'épaule, un mineur dont la voix ne m'était pas inconnue. Ingrat! c'est pourtant à moi que vous devez ces trouvailles. — Je reconnus, sous ce costume de bandit le perfide compagnon qui m'avait entraîné dans ces aventures.

Se présentant à mes compagnons avec beaucoup d'assurance et une apparente franchise, il se fit montrer nos richesses, nous informa qu'il travaillait avec ses amis dans notre voisinage, et nous demanda notre protection en cas de péril, comme nous pouvions compter sur la sienne.

Cette rencontre nous fut encore funeste. Nous faisions bonne garde, mais notre sentinelle fut égorgée pendant la nuit, et notre trésor nous fut enlevé pendant notre sommeil. L'homme suspect avait disparu; nos recherches furent infructueuses, nos plaintes ne furent pas même écoutées, et les magistrats, sans autorité, qui siégeaient dans la ville, nous prirent en pitié et se moquèrent de nos doléances.

Découragé et trop faible pour continuer le rude travail de mes compagnons, qui se remettaient à l'œuvre, et rempli d'horreur et de dégoût pour

cette vie de sauvages, je me réfugiai à San-Francisco. Mon instruction et la connaissance que j'avais de plusieurs langues ne tardèrent pas à me faire rechercher dans cette ville, où se trouvent réunis les émigrants de toutes les nations du monde. Des armateurs m'offrirent un prix énorme pour une occupation de quelques heures. Rentré dans la voie du travail intelligent et sérieux, je vis bientôt s'accroître mes économies. Pour profiter de cet heureux hasard, je ne voulais rentrer en France que lorsque j'aurais doublé, par mes efforts, le patrimoine que j'avais dissipé par mes imprudences; et je me réservais de faire de cette nouvelle fortune un emploi expiatoire, s'il m'était permis de revoir mon pays.

Cependant l'autorité, à San-Francisco, était impuissante contre le désordre; le crime ensanglantait la ville; on n'y était pas plus en sûreté qu'au fond d'un bois; l'incendie la détruisait périodiquement. Le climat m'était tellement contraire, que mes cheveux blanchissaient; je tombais dans un état de langueur qui me laissait à peine la force de prendre un parti, lorsqu'un hasard inespéré vint changer cette position intolérable.

Une colonie de pauvres Alsaciens, établie près de San-Francisco, avait trouvé dans ses souvenirs religieux un gage d'accord et de paix, et dans le village qu'ils avaient créé s'élevait une petite église, construite sur le modèle de l'église qu'ils avaient laissée au pays natal. Depuis mes malheurs, je n'avais pas vu un temple ni une croix. La cérémonie qui nous appelait était le baptême de la cloche, spectacle nouveau et inaccoutumé. Une grande foule était réunie autour de l'église, construite comme celle-ci, sur une colline élevée.

Mais comme notre esprit se berce volontiers d'illusions! Aux premiers accents de cette cloche, mes yeux se fermèrent, et c'était la cloche de notre village, la cloche de la vieille tour que j'entendais: c'était bien le tintement de l'Angelus du soir; c'était ma mère que je voyais, c'était le moulin, c'était le pont de bois, le pont des adieux, c'était vous tous, mes amis, que je voyais comme je vous vois, comme vous voilà.

Aussitôt ma résolution fut inébranlable. Je pris congé, en m'excusant, des négociants qui m'avaient accueilli avec bonté. Je mis à part une somme égale au modeste patrimoine que j'avais dissipé et ce qui

m'était absolument nécessaire pour mon retour; et, jetant au vent le surplus de ces richesses impures, je le distribuai aux plus misérables. Puis je secouai la poussière d'or de mes pieds, pour ne rapporter aucun profit de cette terre maudite. Lorsque je montai sur le navire qui devait m'arracher à ces rivages sinistres, il me semblait que je sortais des portes de l'enfer. Je voulus, cette fois, éviter les steppes mortelles où nous avions semé tant de victimes, et, revenant par le Mexique, je traversai une partie des États-Unis.

Le malheur est donc partout! Ce que je vis sur cette terre de la liberté me parut plus horrible que les souffrances de notre passage à travers des déserts de sable et des montagnes de glace. Nous avions vu l'homme succombant dans le désert sous le doigt de Dieu, sous l'inclémence du climat et les rigueurs de la nature; et je voyais, sur le sol de ces républicains orgueilleux, l'homme fort vendre le faible et le traiter comme un bétail. Que diraient nos pères, qui ont donné leur sang et leur vie pour soutenir l'indépendance de ces États, s'ils savaient qu'ils ont fondé le dernier refuge des vendeurs d'esclaves, le dernier marché de chair

humaine? Je vis ces créatures déshéritées, condamnées par leur couleur, gémissant dans la servitude, et inhabiles à la liberté[1]. On m'assura pourtant que j'étais chez des chrétiens.

Je me hâtai de prendre passage à la Nouvelle-Orléans pour l'Europe. Un tumulte inaccoutumé attira mon attention sur le port. On voyait un homme dans un costume fastueux, porté sur un palanquin, suivi de plusieurs nègres et de nombreux serviteurs chargés de lourdes cassettes, se diriger vers le navire. Ce riche seigneur me jeta en passant un sourire de protection, et je reconnus l'homme odieux dont le contact m'avait perdu et dont l'aspect me poursuivait. Il revenait dans sa patrie chargé de grands biens et peut-être de grandes iniquités. Tout à coup le cortége s'arrête; des officiers de justice présentent un mandat. Le seigneur, renversé de son palanquin après quelque résistance, est emmené sous bonne escorte, tandis que les lourdes cassettes sont déposées dans le temple tutélaire de la justice. J'appris que des mineurs

[1] Le préjugé de race me paraît plus fort dans les États qui ont aboli l'esclavage que dans ceux où l'esclavage existe encore. (A. de Tocqueville, *de la Démocratie en Amérique*.)

américains, qu'il avait dépouillés, avaient suivi sa trace depuis San-Francisco, et avaient réuni tous les témoignages de ses méfaits.

Il y a une Providence. Dans ce pays de l'indépendance, où l'argent est le souverain maître, l'opinion et les juges traitent une question d'argent plus sérieusement qu'une question de moralité ou qu'une attaque contre les personnes, et c'est ainsi que, dans cet asile de la liberté absolue du mal, les dernières victimes de ce misérable auront peut-être obtenu justice.

Me voilà donc, amis, me voilà sur un beau navire dont la proue est tournée vers la France. Un rayon d'espérance était tombé sur mon cœur. Dans les longues heures de la traversée, je repassais dans ma mémoire les erreurs de ma vie. Pourquoi, me disais-je bien tard, n'ai-je pas écouté la voix de la conscience, qui me retenait près de ma mère? Pourquoi ai-je quitté mon moulin?... Pourquoi ai-je touché cette terre maudite, refuge de toutes les passions, de tous les crimes, la terre qui produit l'or? Cet or du moins ne souillera pas mes mains; le peu que je rapporte sera purifié par

l'emploi que j'en veux faire. Ce n'est pas à cette source impure, c'est à un honnête travail que je veux demander désormais le moyen de vivre et de faire vivre les faibles.

Enfin je touchais le sol de la patrie, je touchais les limites du village des Églantiers, et sur le pont de bois je trouvai ma mère ; ma mère était là qui m'attendait.

— Mère, lui dis-je en embrassant ses genoux, j'ai péché contre le ciel et contre vous ; mais Dieu m'a encore fait une grâce, puisque vous vivez. Reprenez ce patrimoine, dont vous m'aviez laissé l'emploi : je n'en veux plus. Que votre main douce et généreuse le distribue, en mon nom, à tous les pauvres, qui sont aussi vos enfants ; je ne suis pas digne d'une si noble tâche. Tout ce que j'ai souffert, je n'y pense plus, si vous voulez me pardonner. Pour moi, je rapporte un grand trésor : ce n'est pas de l'argent, ce n'est pas de l'or, c'est mieux que cela, c'est un cœur soumis et éprouvé qui vous respecte et qui vous aime, et deux bras accoutumés aux plus rudes travaux.

— Enfant, dit ma mère en mettant sa main sur

son pauvre cœur, tout est oublié, puisque je te vois. J'avais voulu augmenter les ressources de ton esprit en te donnant des goûts au-dessus de notre condition; mais je ne croyais pas nuire à ton bon sens et à ton bon cœur. J'ai peut-être fait une faute en voulant trop bien faire. Tu étais trop heureux, et c'est ce qui t'a perdu; mais le malheur t'a sauvé et t'a rendu fort... La roue a tourné en votre absence, reprit-elle en souriant, et tout n'est pas perdu. Allons, Simon le meunier, levez-vous, et faites vivre votre mère et les pauvres.

Que de courage m'ont donné ces bonnes paroles! Après avoir reconduit ma bonne mère jusqu'au moulin, je montais à l'église pour remercier le Dieu qui pardonne, quand je vous ai rencontrés, amis; et, à présent, je ne veux plus vous quitter, et je souhaite que l'expérience qui m'a coûté si cher ne soit pas perdue pour tous.

— Enfants, dit l'abbé Paul, c'est aujourd'hui une de nos heureuses journées, puisque une brebis égarée est rentrée au bercail.

Il embrassa le nouvel enfant prodigue, et, donnant congé à ses amis, le bon prêtre se retira dans sa modeste demeure.

III

LE REFUGE ET LA CHARITÉ

LE REFUGE

ET LA CHARITÉ.

Venez à moi, vous tous qui travaillez et qui êtes chargés, et je vous soulagerai.

S. MATTHIEU, XI, 28.

Il ne restera de la vie simple et cachée du bon pasteur que cet écho fugitif. Ces pages, bientôt oubliées, garderont encore le parfum de sa pureté comme le livre oublié sur l'autel reste imprégné du parfum de l'encens. Quelques traits nous aideront à peindre sa charité naïve et indépendante.

Celui qui n'attend le bonheur que de l'estime et de la considération des hommes est obligé de suivre sans dévier le sentier étroit de l'usage établi et

de se soumettre à toutes les exigences du monde; sa vie est tracée, et, s'il veut un jour agir selon lui-même, il fait toujours trop ou trop peu aux yeux des juges qui l'observent. Mais celui qui n'attend que le jugement de Dieu, ne relève que du devoir et de la conscience; celui-là est fort et jouit de la liberté absolue du dévouement et du malheur.

Avant de se réfugier au presbytère des Églantiers pour s'y livrer sans contrainte aux entraînements de son cœur aimant, l'abbé Paul, depuis son retour d'Italie, avait exercé de plus hautes fonctions, auxquelles son mérite et son instruction le rendaient propre. Une mission, qui touchait aux plus grands intérêts de l'Église, le conduisit en Espagne.

Pendant son séjour à Séville, il fut informé qu'un condamné, attendant son dernier jour sous les voûtes solitaires d'une forteresse, implorait, avant de mourir, le secours et les consolations d'un prêtre français.

Quand l'homme de bien s'éteint au milieu de sa famille, en paix avec sa conscience, affaibli par l'âge et par la souffrance, ayant épuisé les joies

fugitives de la vie, et n'en portant plus que les douleurs, la mort est la délivrance, la mort est l'espérance et la promesse ; et la tâche du consolateur, qui montre, qui ouvre les portes du ciel, est facile ; mais, quand un homme plein de force et d'énergie, en révolte avec Dieu et avec lui-même, avec les lois divines et humaines, avec sa conscience et avec le monde, est livré à l'expiation et ne veut pas mourir, est-il sous le ciel une mission plus terrible que celle de braver ses malédictions et ses blasphèmes, de lui tendre les bras et de lui offrir l'espérance et la paix au nom du Dieu qui pardonne encore, alors même que les hommes doivent punir !

C'est dans les élans les plus purs du sentiment religieux que le prêtre trouve le secret de ce dévouement surhumain. L'abbé Paul s'inclina devant ce devoir fatal.

Le temps était affreux ; il se couvrit d'un lourd manteau et d'un large chapeau, suivit son guide, et parvint, à la fin du jour, à un château fort dont le pont-levis s'abaissa devant lui, et, après mille détours, muni d'un mot d'ordre qu'il fallait répéter à chaque poterne, il fut introduit dans la cha-

pelle abandonnée où gémissait celui qui devait mourir.

La faible lueur d'une lampe éclairait à peine cette scène de désolation. Il fut enfermé avec le prisonnier, lui tendit la main, et garda quelque temps le silence. Ce nouveau personnage, dont on distinguait mal les traits, avait, dans l'attitude et dans la parole, la décision ou l'indifférence de l'homme qui s'élève au-dessus du malheur.

— Mon père, dit-il avec assurance, merci d'avoir répondu à ma prière. Les adieux d'un compatriote sont précieux pour celui qui peut-être ne doit pas revoir son pays. Mais vos vêtements sont mouillés; permettez que je vous débarrasse de vo tr manteau et de votre chapeau, meubles indispensables en cette occasion.

Et, tenant dans ses mains ces deux parties de l'habillement de l'abbé Paul, il les considérait avec attention.

— Mon fils, dit le prêtre avec une émotion contenue, c'est l'heure du repentir. Que toute autre préoccupation ne soit plus digne de vous. Votre patrie n'est plus la France ni l'Espagne; notre patrie commune, c'est le ciel. Vous m'avez demandé,

je viens au nom de celui qui peut encore avoir pitié de vous...

— Rassurez-vous, mon père, dit le prisonnier avec calme, je n'ai besoin ni de repentir ni de pardon, car je suis innocent.

— Malheureux ! croyez-vous donc tromper Dieu lui-même, vous qui n'avez pu tromper les hommes?

— Eh bien, devant ce Dieu qui m'entend à travers ces voûtes profondes, j'atteste et je jure...

— Arrêtez, dit le prêtre en retenant son bras.

— Écoutez, mon père, dit le prisonnier en faisant asseoir le prêtre sur un banc de pierre et en se plaçant près de lui, ou bien je suis coupable, et, si vous le croyez, vous n'avez qu'à me laisser mourir dans mon impénitence, car vous n'obtiendrez pas de moi un aveu ou une prière, et vous avez devant vous un révolté qui veut se perdre pour toujours, quand vous lui tendez les bras, — ou bien je suis victime d'une erreur, je suis innocent, et vous, vous êtes celui que le ciel m'envoie, c'est à vous de me sauver et de me faire sortir d'ici.

— Vous sauver ! et, quand bien même je voudrais laisser à la justice divine le soin de vous châtier si vous êtes parjure, ai-je donc quelque

pouvoir pour désarmer la justice des hommes?

— Que me parlez-vous de la justice des hommes! Eh quoi! vous, ministre du Seigneur, représentez-vous ici autre chose que la justice et la providence divines? N'êtes-vous donc qu'un envoyé des hommes! est-ce un geôlier de plus que j'ai près de moi? est-ce à vous enfin qu'on a donné le soin de me garder? J'estime plus haut votre sacerdoce, mon père: vous êtes l'homme de Dieu, ou vous n'êtes rien devant moi.

— Et quelle preuve me donnerez-vous? reprit l'abbé Paul dans le plus grand trouble et surpris de la tournure que prenait cet entretien.

— Des preuves! à moi vous demandez des preuves! J'aurai donc trois justices: celle des hommes, la vôtre et celle du Dieu qui m'entend! Et, si j'avais voulu fournir cette preuve que vous me demandez, est-ce que je serais ici? est-ce que j'aurais imploré votre secours? Et qui sait si une existence plus noble, plus chère que la mienne, ne serait pas menacée par ma révélation? Si vous demandez des preuves, vous venez donc au nom du greffier! Et quelle preuve me donnerez-vous vous-même de votre sincérité?

— Malheureux ami, dit le prêtre en lui prenant la main, ne croyez pas m'offenser. Vous êtes jeune, vous souffrez, vous êtes irrité ; vos reproches ne peuvent m'atteindre. Pourquoi douter de ma pitié ? Ma plus grande peine est de ne pouvoir rien pour vous. Vous voyez avec quel empressement je me suis rendu à votre demande. Si vous ne voulez pas de mon ministère, dites-moi donc, mon fils, pourquoi vous m'avez appelé.

— A quoi bon vous le dire, puisque, si cette porte était ouverte, c'est vous, l'envoyé de Dieu, qui la fermeriez devant moi ?

— Je n'ai pas dit cela, pauvre enfant ! je ne l'ai pas dit, reprit doucement le bon pasteur en regardant attentivement la porte, couverte d'énormes serrures.

— Mon père, pardonnez ma vivacité. Le temps presse. Admettez, pour un moment, que ce moyen de salut me reste ; demandez à votre conscience et au Dieu que vous servez si c'est vous qui devez m'y aider ou m'en empêcher. Je me livre à vous.

Le prêtre ne pouvait distinguer dans cette salle obscure les traits et le regard de celui qui parlait; mais il semble que, loin des passions humaines, la

vérité ait un accent qui verse la lumière jusque dans les ténèbres ; et puis, outre le sentiment de l'humanité, la voix d'un compatriote malheureux qui demande merci est plus puissante encore quand on l'entend sur la terre étrangère.

Laissant le prisonnier sur le banc de pierre, il alla s'agenouiller au fond de la chapelle, devant un autel en ruines qui s'élevait jusqu'au faîte de la voûte.

— Mon Dieu ! dit-il, source de toute lumière, pourquoi m'inspirez-vous la pensée, la conviction que cet homme n'est pas coupable, vous qui m'avez conduit devant lui à cette heure suprême ? S'il est innocent, ne dois-je pas protéger sa vie contre les erreurs des hommes lorsque l'occasion s'en présente ? Votre justice saura l'atteindre s'il est parjure, et c'est en vos mains que je le remettrais, Dieu puissant, si je pouvais le sauver.

Étant resté quelque temps encore en silence, incliné devant l'autel, il se leva, et, se jetant dans les bras du prisonnier :

— Que faut-il faire ? lui dit-il ; mon ami, mon frère, je suis à vous : Dieu le veut. Ce n'est plus le prêtre qui est devant vous, puisque vous ne

voulez pas l'entendre; c'est un compagnon dévoué, tout prêt à s'exposer pour vous. Où faut-il aller?

Et il se pencha pour prendre son manteau.

Le prisonnier arrêta sa main.

— Vous êtes plus qu'un saint, mon père, lui dit-il. Saint Martin ne donnait que la moitié de son manteau, et vous, vous me donnez le vôtre tout entier, et aussi votre chapeau; il me faudrait encore votre bréviaire.

— Mais parlez-vous sérieusement? dit l'abbé Paul, n'est-ce pas une illusion qui vous égare? Voyez ces verrous! Et, quand cette porte serait ouverte, savez-vous combien de serrures se sont refermées derrière moi, quand j'ai dit le fatal mot d'ordre?

— Ce mot n'est pas fatal: c'est lui qui me sauvera; car vous allez me le dire, mon père, mon bon ange.

— Épargnez-moi, dit le prêtre en tremblant; je ne puis répéter cette parole terrible.

— Eh bien, restons ici, dit avec insouciance le prisonnier en retombant sur le banc de pierre.

— Vous le voulez!... Le mot d'ordre, c'est

Demain, dit le prêtre à voix basse en lui prenant la main.

— *Demain!* il ne sera plus temps, mon père, car, dès aujourd'hui, grâce à vous, je suis libre; et, aussi vrai qu'il y a un cœur qui bat dans mon sein, dit vivement le prisonnier en posant la main du prêtre sur son cœur, c'est Dieu qui vous inspire. J'avais un pressentiment que tout se passerait ainsi. Mais, vous l'avez dit, je ne pourrais, même déguisé sous votre manteau, me faire ouvrir tant de serrures et tant de guichets; aussi n'est-ce point là mon chemin : j'en ai un plus court. Tenez, mon père, voyez ce jour de souffrance, au-dessus de l'autel où vous avez fait votre prière.

— Quoi ! cette étroite ouverture qui touche aux voûtes de la chapelle !

— Vous y êtes, mon père. Je suis déjà monté là-haut, et j'ai pris mes mesures. J'ai calculé que si un homme se tenait debout sur le fronton de l'autel, je pourrais, en montant sur ses épaules, toucher le bord de cette fenêtre, que je n'ai pu atteindre seul. Elle donne sur une terrasse qui conduit, par un escalier en ruines, au chemin de ronde et au pont-levis. J'ai visité autrefois ce château;

j'en connais les détours. Si vous pouvez seulement monter là, vous sauvez mon corps et mon âme, et vous épargnez à tous les miens bien des douleurs.

— Mais le pourrai-je? dit naïvement le bon prêtre en mesurant des yeux avec inquiétude cette énorme élévation.

— Si vous me croyez innocent, dit avec fermeté le prisonnier, vous le pourrez; et puis, je vous aiderai.... Mais voyez où m'entraîne mon égoïsme! Je fais pour la première fois une réflexion cruelle: comment pourrez-vous redescendre quand vous serez seul?

— Eh bien, je tomberai!... et je l'aurai bien mérité, dit avec calme l'abbé Paul, qui avait pris son parti avec toute la résolution du dévouement.

— Vous êtes donc un ange, mon père?

— Si j'étais un ange, dit le prêtre en souriant, je serais vraiment moins embarrassé de l'ascension que vous me proposez. Mais, dites-moi encore: quand on me demandera où vous êtes, que répondre?

— Ne faut-il pas toujours dire la vérité, mon père? — Vous direz que je vous ai pris votre

manteau et votre chapeau et que je suis parti par la fenêtre qui est là-haut.

— Devant Dieu, vous me répondez de votre âme, au moins !

— Vous la sauvez, mon père ! car, si vous me laissiez ici, je mourrais en maudissant la justice des hommes et en doutant de celle de Dieu.

— Silence ! dit le prêtre en l'arrêtant. Dites-moi donc ce qu'il faut faire, et que Dieu me pardonne si la pitié m'entraîne à l'erreur !

Le prisonnier se jeta dans les bras de son sauveur, et, après un long embrassement, l'aida à monter sur l'autel abandonné, de là sur le vieux monument dont il était orné, puis l'éleva, en lui servant de soutien, jusqu'au fronton qui surmontait le tout. Après quoi l'abbé Paul, se retenant avec peine aux angles des sculptures, tendit la main au prisonnier, déjà enveloppé de son manteau et couvert du chapeau à larges bords ; ensuite le prêtre, malhabile à un tel exercice, se tint avec précaution, bien droit, contre le mur, et le condamné, grimpant avec dextérité sur cette cariatide vivante, toucha difficilement un des barreaux du soupirail.

— C'est bien dommage, mon père, lui dit-il, que vous n'ayez pas six pouces de plus. J'y suis, cependant, ajouta-t-il en faisant un effort. Que le ciel vous garde, mon bon père ; je saurai vous retrouver partout où vous serez, et vous aurez bientôt de mes nouvelles.

— Vous oubliez quelque chose, dit l'abbé Paul en lui jetant sa bourse.

— J'oubliais en effet de vous la demander, car ils ne m'ont rien laissé ! Prenez garde, en descendant, mon père ; tâchez de vous mettre à genoux et de descendre à reculons. Adieu, mon sauveur, mon ange gardien !

Et, posant sa main sur ses lèvres, il lui adressa un dernier adieu et disparut à travers l'écartement de deux barreaux de fer usés par la rouille, qui laissaient un espace suffisant, comme il l'avait remarqué pendant ses longues heures de détention.

L'abbé Paul ne prévoyait pas toutes les difficultés qu'il rencontrerait pour descendre de cette élévation sans le secours qui l'avait aidé à y monter. Aussi, après quelques essais maladroits, craignant d'être surpris dans cette position, il fit un

effort, et, s'embarrassant dans les plis de sa longue robe, il fut lancé sur les dernières marches de l'autel, où il tomba renversé et évanoui.

Un silence de mort régnait sous cette voûte profonde. Combien de temps se passa ainsi, nul ne le peut dire. Le guide, perdant patience, vint avec le geôlier écouter à la porte, et, n'entendant aucun bruit, ils entrèrent enfin. Un spectacle effrayant les frappa. Le prêtre, inanimé, était baigné dans son sang qui coulait d'une large blessure.

L'alarme fut donnée en toute hâte. Le concierge du pont-levis raconta que le prêtre était parti depuis longtemps, d'un pas lent, tenant son bréviaire à la main et son mouchoir sur les yeux, tant il était encore ému des tristes fonctions qu'il venait de remplir; et on l'avait entendu sous la porte répéter en sanglotant le fatal mot d'ordre: *Demain, demain!* Quant au prisonnier, le concierge affirmait qu'il en répondait et qu'il n'avait pu sortir.

On comprit alors qu'une scène terrible avait eu lieu; que le prêtre avait été renversé, que sa bourse et ses vêtements lui avaient été arrachés, et des traces de pas sur la poussière de l'autel en

ruines firent deviner le chemin qu'avait pris le fugitif.

L'abbé Paul fut porté dans une salle du château et entouré des plus grands soins ; un médecin appelé déclara que la blessure n'avait rien de dangereux, et qu'après quelques jours de précautions le malade serait rétabli. Le bon prêtre se garda bien de contredire la version qu'il entendait répéter autour de lui, et laissa croire que tout s'était passé selon le rapport du geôlier et du guide. Il put, à son tour, passer le pont-levis sans manteau et sans bréviaire, remerciant Dieu du succès de son stratagème et comprenant dans son cœur que la Providence l'avait appelé pour délivrer un innocent.

En effet, il était encore à Séville quand il reçut une lettre de Bayonne qui l'informait que son protégé était en sûreté. L'erreur judiciaire, basée sur des aveux volontaires de l'accusé, avait été démontrée par des preuves certaines dont il recevait en même temps communication ; c'était pour ne pas trahir un bienfaiteur et un ami que le prisonnier s'était rendu responsable d'un complot auquel il était étranger.

C'était là un des bons souvenirs de l'abbé Paul, et cet exemple et beaucoup d'autres l'avaient prémuni contre les jugements et les opinions des hommes, et lui avaient inspiré cette tolérance, cette mansuétude du ministre dont le plus noble privilége est d'absoudre, et non de condamner.

Avec quelle réserve, quelle convenance il comprenait la délicatesse de ses fonctions de pasteur ! Il fut un jour appelé par le zèle pieux d'une famille en larmes près du lit d'un mourant. C'était un homme honorable, qui habitait, pendant la belle saison, une des maisons de campagne voisines du village, mais qui vivait éloigné de ses devoirs religieux et qui, en plus d'une occasion, avait exprimé son aversion pour toute pratique extérieure.

— Mes enfants, dit le prêtre, vos intentions sont louables, et la présence du ministre du Seigneur devrait toujours être une consolation pour celui qui va paraître devant son juge ; mais parlez, est-ce votre père qui demande mon secours ?

— Il faut vous avouer que non, mon père, répondit l'aîné des enfants, bien au contraire ; mais

vous, dont la parole est si douce et si consolante, ne pouvez-vous venir le voir, comme vous visitez tous vos pauvres malades, et lui inspirer, par vos discours, le désir de rentrer à cette heure suprême dans le sein de l'Église ?

— Enfants, répondit le prêtre, prenez garde ! La vraie religion n'est qu'une loi de clémence et d'amour ; c'est un secours qui est accordé à ceux qui supplient. S'il s'agissait d'un de nos habitants des Églantiers, accoutumé à ma présence, m'ayant souvent reçu à son foyer comme confident de ses joies et de ses douleurs, comme ami et conseiller de sa famille, ma place serait là où vous m'appelez, et j'y serais déjà.... Encore si vous aviez pu vous-même lui donner le désir de m'entendre ! Mais qui sait si mon costume noir ne lui paraîtra pas le signal de sa dernière heure, à laquelle il est si peu préparé ? Son esprit est maintenant trop faible : ma démarche pourrait l'entraîner à une crise fatale, et nous perdrions peut-être, par notre imprudence, celui que nous voulons secourir et sauver. Attendez au moins le moment favorable. Croyez encore à la miséricorde infinie. Souvenez-vous que la nature est comme une douce mère qui

endort sur son sein l'enfant qui gémit. La vieillesse, la maladie, la souffrance, affaiblissent par degrés les regrets de celui qui va mourir, et, quand son âme est sur le seuil de la vie, son regard, détaché de tout intérêt humain, est déjà attiré vers la source de toute lumière.

— O notre bon ange! disaient les enfants recònnaissants et touchés jusqu'aux larmes, vous croyez donc que, par nos prières, ce bon père, si nous ne pouvons le conserver sur la terre, comme nous l'espérons encore, pourra trouver grâce devant le Seigneur?

— Il faut, sans doute, le plaindre d'avoir vécu et de mourir peut-être éloigné de l'Église notre sainte mère; mais pourquoi douter de la divine Providence? Ne suffit-il pas d'un acte de foi, d'un repentir sincère pour trouver grâce? Et qui vous dit que sa pensée ne s'élève pas en ce moment même vers le Dieu qui lit dans les cœurs? Et pourquoi trembler?... Votre père a fait de bonnes œuvres, je le sais; il a pratiqué la charité et la justice; il a travaillé pour vous; il vous a élevés; il a veillé sur vous; il a passé des jours et des nuits d'anxiété à cause de vous. Tout cela, c'est souf-

frir ; tout cela, c'est prier, c'est déjà se préparer à mourir. La foi peut encore l'éclairer.

— Mais vous, mon père, qui nous rendez l'espérance, ne nous abandonnez pas, dit le fils ; joignez votre prière aux nôtres.

— J'y joindrai aussi ma présence, si vous le demandez, dit l'abbé Paul.

Et le bon prêtre, partant avec cette famille affligée, tout prêt à porter les secours de son divin ministère, passa quelques heures en prières dans une pièce voisine de celle où languissait le malade. Une crise salutaire et inattendue vint bientôt le rappeler à la vie et rendre l'espérance aux enfants, qui restèrent bien touchés du dévouement et de la piété éclairée du pasteur.

La douceur et l'amour ont une grande puissance et trouvent le chemin des cœurs. Quelque temps après, un convalescent, appuyé sur les bras de ses enfants, se présentait à la porte de l'humble presbytère.

— Vous êtes un digne pasteur et un ange de consolation, dit le père en lui tendant la main. Mes enfants m'ont dit comme vous comprenez les fonctions de votre noble sacerdoce. Est-ce à vos

prières que je dois mon salut? Dieu du moins m'a laissé le temps de revenir à lui. Le pasteur veut-il encore me faire une place dans son troupeau?

— Venez, mon fils, dit l'abbé Paul ; l'heure de la foi et de l'espérance vient toujours pour ceux qui, comme vous, ont pratiqué la justice et la charité.

Une autre fois, un événement terrible avait répandu le deuil dans le paisible village des Églantiers. Une pauvre créature abandonnée et trahie avait trouvé la mort dans les flots. C'est un grand crime aux yeux de la religion et de la morale de fuir lâchement l'étreinte du malheur et de détruire de ses mains l'être que Dieu a créé pour le connaître, l'aimer et le servir ; le blâme et l'indignation publique poursuivent les transfuges. Quelques pères de famille représentaient à l'abbé Paul que, pour l'exemple, la dépouille mortelle de cette infortunée ne devait pas paraître dans l'église des Églantiers.

— Amis, leur dit l'abbé Paul, le Christ a dit : « Que celui qui est sans péché lui jette la première pierre. » Êtes-vous donc ses juges? Qui vous dit

que sa mort ait été volontaire? Et puis, si vous condamnez celle qui a péri dans le désespoir, que ferez-vous à celui qui l'a trouvée sans défense, privée de l'appui d'une mère, à celui qui l'a trahie, abandonnée, et qui l'a fait tant souffrir, que la vie lui a paru intolérable? Il faut subir bien des supplices avant d'en venir là! Qui sait si, lorsqu'elle est tombée, cette pauvre créature, ses bras ne s'élevaient pas au-dessus des flots pour demander pardon et merci? Ou plutôt, Dieu, dans sa clémence, pour la délivrer des maux auxquels elle succombait, ne lui avait-il pas enlevé la raison? Aurait-elle abandonné, en pleine liberté d'esprit, tous ses devoirs, toutes ses affections? La justice des hommes ne refuse pas l'assistance d'un prêtre aux plus grands criminels ; serons-nous donc plus sévères? Et pour qui réservons-nous nos prières, sinon pour les pauvres âmes abandonnées qui en ont le plus besoin?

Le funèbre cortège monta donc lentement la rampe sinueuse qui conduit du fleuve à l'église des Églantiers. L'abbé Paul attendait sur le seuil ; il sut faire ressortir de cet exemple une leçon terrible, et pourtant laissa tomber de ses lèvres compatis-

santes une parole de pitié et d'espérance. — Et, lorsque deux enfants, agenouillés et inclinés devant l'autel, commencèrent de leur voix claire, pure et vibrante, cette aspiration sublime de la prière pour les morts qui dit :

« Agneau de Dieu qui effacez les péchés du monde, donnez-lui la paix! — Pieux Jésus, donnez-lui le repos éternel. »

qui aurait pu douter encore de la clémence infinie ?

.... La consolation des affligés était tellement la tâche, le privilége, le domaine de l'abbé Paul, que, dans le voisinage, il ne serait venu à personne l'idée de s'adresser à un autre qu'à lui pour préparer à une grande douleur et pour panser la première blessure d'un cœur saignant. Nous l'avons vu dans cette triste épreuve.

Devant le salon splendide d'un château de plaisance, sur la terrasse élevée qui domine le plus riant paysage, sous les arbustes, au milieu des fleurs, une jeune femme est assise, toute joyeuse, entourée de ses beaux enfants. Elle attend ; elle est chez des amis dévoués qui charment pour elle les

lenteurs de l'absence ; tout lui sourit ; l'image du bonheur est là ! La jeune femme tient et relit une lettre, et cette lettre lui donne les plus heureuses nouvelles. Son époux est parti sur un paquebot rapide d'un des ports de l'Amérique ; il est en route pour la France ; dans quelques jours elle le pressera sur son cœur, et lui présentera ses beaux enfants, ce doux trésor qu'il lui a recommandé dans son dernier adieu, dans son dernier regard.

Cependant une nouvelle fatale, épouvantable est arrivée aux amis qui donnent l'hospitalité à la jeune épouse. Le navire qui ramenait en France tant d'espérance, le beau navire a sombré, et parmi les nombreuses victimes se trouve le voyageur comblé de biens et de prospérités qui rentrait dans sa patrie.

Qui osera, voyant cette jeune femme si radieuse, si sûre de l'avenir, qui osera lui porter ce premier coup peut-être mortel, lui dire enfin que tout est détruit, que tout est perdu sans retour? C'est encore lui ! c'est l'apôtre, le messager du malheur.

— Pauvre enfant ! lui dit-il, en lui tendant la main ; car il la connaissait bien et venait souvent

dans cette maison charitable et hospitalière. — Pauvre enfant !

— Comment dites-vous cela? reprit la jeune femme en riant. Vous ne savez donc pas que je suis toute joyeuse? Je n'ai plus que quelques jours de veuvage! Mon mari est de retour; et elle baisait cette lettre précieuse. — Vous viendrez le voir, dit-elle, car je lui ai bien parlé de vous, et il vous aime.

— Les dangers de la mer sont grands! dit l'abbé Paul avec un soupir.

— Ne parlez pas ainsi, dit-elle d'une voix suppliante, le malheur ne pense pas à nous ; laissez-nous passer inaperçus; nous serons si heureux de nous revoir! Pensez donc; il y a deux ans bientôt qu'il est parti. Comme Louise lui paraîtra grandie ! La trouvez-vous belle ?

Et elle jetait l'enfant dans les bras de l'abbé, comme pour se faire une défense contre toute menace sinistre.

— Je prierai Dieu pour elle et pour vous! dit l'abbé Paul.

Et il recula... Le prêtre recula devant cette tâche impossible, effrayé de cette assurance, épou-

vanté de ce bonheur qui devait s'évanouir au premier souffle de ses lèvres.

Comme le lutteur revient à deux fois contre un ennemi trop vigoureux, le prêtre dut revenir à deux fois contre cette fausse sécurité qu'il fallait détruire pour faire une large place à l'invasion du malheur. Il se présenta de nouveau au milieu du jour.

— Les nouvelles de la mer sont mauvaises, dit-il, de grands vents ont régné sur la côte! Je ne puis entendre parler d'une tempête sans songer à ces pauvres pêcheurs qui s'embarquent par tous les temps. Et combien ne doivent pas revenir! La famille les attend : la mère et les enfants sont sur la plage, et la vague jette à leurs pieds une barque fracassée, et quelquefois même...

Il s'interrompit. Les assistants gardaient le silence.

— Mais c'est affreux ce que vous dites-là! dit la jeune mère en rappelant ses enfants près d'elle et en portant son mouchoir à ses yeux... Je ne comprends plus.

— Personne n'est à l'abri du malheur, dit le

prêtre à voix basse, et notre destinée est dans les mains de Dieu !

Il sortit sans ajouter une parole.

La malheureuse femme commença à se troubler; elle n'obtint de ceux qui l'entouraient que des réticences qui doublaient son effroi.

La tempête de l'automne ébranle l'arbre solitaire, disperse son feuillage, mine et détruit ses racines, et il ne faut plus qu'un souffle de vent pour le faire tomber au fond des abîmes; ainsi tombe le bonheur.

Sur le soir, le prêtre parut encore en tenant un chapelet. La victime *attendait* et se mit à genoux. Le prêtre lui prit les mains.

— Ma fille, lui dit-il lentement et d'une voix éteinte, il vous reste à prier pour lui et à élever vos enfants selon les ordres qu'il vous a laissés. Lorsque votre tâche sera remplie, vous irez le rejoindre au ciel.

Elle pouvait à peine comprendre son arrêt; elle resta quelques instants les yeux fixes, puis jeta un cri et tomba. Quand elle revint à la vie et à la souffrance, le bon prêtre était là, tenant par la main les petits enfants.

O destinée inconnue ! quel changement ! quel contraste ! N'était-ce pas dans ce même salon splendide, qui retentit aujourd'hui de sanglots et de désespoirs, n'était-ce pas à cette même place que se passait, il y a si peu de temps, une scène charmante pour les yeux et réjouissante pour les cœurs?

Une fête de famille avait réuni dans cette maison hospitalière tous les parents, tous les amis et les voisins qui habitaient les nombreux châteaux des environs. Après le dîner, le mauvais temps rappela tous les invités dans les salons. Une brillante société, qui comptait sur les plaisirs de la campagne, s'y trouvait réunie et désœuvrée. On fit un peu de musique, puis on proposa d'improviser un bal de famille pour occuper les jeunes gens et les enfants. L'abbé Paul, retiré dans un angle du salon, s'entretenait avec quelques voisins d'un projet de fondation charitable qui le préoccupait depuis longtemps.

Une jeune dame s'approche de lui, et, l'interpellant d'une voix sonore, avec toute la légèreté et la liberté de son caractère :

— Monsieur l'abbé, lui dit-elle en lui prenant la main, voulez-vous danser avec moi ?

C'était, — oui, c'était bien la jeune mère, la veuve désolée, que nous voyons aujourd'hui tombée à cette même place où elle se montrait naguère si radieuse. — Il y a des natures qui, par leur grâce et par leur attrait, savent se faire tout pardonner. Il eût été impossile de prendre en mauvaise part l'invitation singulière de cette étourdie, tant il y avait de bonté et de respect dans son doux regard.

L'abbé Paul garda la main de la jeune femme dans la sienne, et, après avoir refléchi un instant, il jeta un coup d'œil sur cette brillante assemblée, qui attendait sa réponse.

— Avec plaisir, madame, dit-il sérieusement : mais c'est moi qui conduirai la danse.

Et, lui mettant son chapeau dans la main, il commença à faire le tour des salons.

— Pour les pauvres ! disait-il d'une voix émue et convaincue, pour ceux qui ont faim, pour les orphelins, pour tous ceux qui souffrent en travaillant, et encore pour ceux qui ne peuvent plus travailler !

Et la jeune femme, en s'inclinant, tendait humblement le vieux chapeau du curé.

— Bravo ! s'écria l'assemblée, tout émue de cette improvisation et de cet à-propos.

Et c'était, en effet, un groupe digne d'exercer un noble pinceau. Le cœur se laisse prendre par les yeux. D'un côté, la jeunesse, la beauté, la vivacité du plaisir, le frais costume éclairé en pleine lumière ; de l'autre, la vieillesse, la simplicité, la pauvreté, l'humilité, la noire tunique ! ces deux *idées*, réunies par deux mains qui se touchent, et rendues plus sensibles par ce vieux chapeau à grands bords, dont la tournure avait aussi son éloquence.

En présence de toutes ces parures, de toutes ces vanités, de tout cet éclat inutile, lequel des assistants aurait pu refuser la dîme du malheur ? Aussi quelle pluie sonore d'argent et d'or tomba dans le pauvre chapeau ! On trouva dans le chapeau magique jusqu'à des bracelets d'or et des perles fines. Comme la jeune quêteuse était fière et heureuse en y laissant tomber aussi son offrande ! comme les cœurs étaient soulagés ! comme la fête de famille fut sanctifiée par la douce charité ! La contrariété du mauvais temps qui privait de la promenade fut bien vite oubliée ; tout prit ensuite

un aspect plus riant et plus animé. Et voilà comme l'abbé Paul ne sut pas refuser même une invitation à la danse. — Hélas ! ces joies de la maison furent de courte durée !

Comme il savait encore, le digne pasteur, faire tomber d'un mot les préventions de ceux qui supposent que les devoirs de la religion sont incompatibles avec les exigences de la vie, et qu'il faut être ou dans l'église, loin du monde, ou dans le monde, loin de l'église !

Un brillant officier se présenta, un jour, au presbytère. Et, après avoir contemplé en silence le dénûment de l'anachorète, il fut saisi du tendre respect que la noble pauvreté inspire toujours à un cœur honnête ; il salua le prêtre avec vénération, et lui dit :

— Monsieur, j'habite en passant un des châteaux du voisinage, où je dois bientôt me marier. Une formalité dont on ne paraît pouvoir se dispenser est exigée de moi. Vous me comprenez sans doute... Je vous demande la permission de parler avec la franchise d'un soldat. J'ai le plus grand respect pour la religion, et j'en comprends si bien

la grandeur, que je me reconnais un indigne. Trop de liens m'attachent encore à un monde avec lequel ne peuvent se concilier de telles pratiques; puis, pour tout dire, daignez, de grâce, m'excuser, j'ai trouvé jusqu'ici bien difficile... Bref, continua-t-il avec embarras, on m'a adressé à vous, monsieur, on m'a parlé de vous comme de l'homme le plus tolérant, le plus charitable de tout le canton; je viens du moins payer aux pauvres la rançon d'un homme heureux. Si vous daignez vous en charger, vous ferez une double charité : avec cet argent, vous saurez consoler, en mon nom, bien des douleurs; et n'est-ce pas encore une manière de prier Dieu?

Il déposa sur la table un portefeuille.

— Mon fils, dit le prêtre en lui prenant la main, nous parlerons plus tard des pauvres; mais c'est de vous qu'il faut parler. Il faut d'abord faire nos affaires. A Dieu ne plaise, quand une mouche vient se prendre dans ma pauvre toile, que je la laisse échapper..... Avez-vous aimé? avez-vous souffert? avez-vous des parents, mon fils? ou bien êtes-vous seul sur la terre?

— Je ne suis pas seul, dit le soldat. Mon noble

père est mort sur les champs de bataille ; mais il me reste une mère que j'adore ; j'ai un frère bien-aimé, parti depuis longtemps pour des voyages lointains ; j'ai aussi une fiancée, et c'est ce qui m'amène vers vous ... Oui, j'ai aimé et j'ai souffert.

— Eh bien, vous m'appartenez ! que craignez-vous ? Otez-moi d'abord cette grande épée ; car nous ne sommes pas à armes égales, et il faut que vous soyez désarmé devant moi ; Dieu le veut, mon fils.

L'officier, cédant malgré lui à la puissance de cette parole paternelle, qui l'avait rappelé tout de suite à ses plus chères affections, dénoua lentement le ceinturon de son épée en regardant attentivement le prêtre.

— Maintenant, dit l'abbé Paul en se mettant à genoux, nous allons prier pour ceux que vous aimez. Faites comme moi, mon fils.

Et du doigt il lui montra la place où il devait s'agenouiller ; et le prêtre commença lentement la prière comme parlant au nom du soldat, comme la mère fait prier le petit enfant :

« O mon père ! vous qui n'avez vécu que pour le devoir, qui avez souffert et qui êtes mort pour la

patrie, protégez encore votre pauvre enfant, comme vous le protégiez sur la terre, et écoutez la prière que, dans sa faiblesse, il ose adresser au Seigneur, et répétez-la pour lui dans le ciel...

« O mon Dieu ! je reconnais votre grandeur! Les signes éclatants de votre puissance frappent tous les regards. J'entends la voix de la conscience, qui me dit ce qui est bien et ce qui est mal. Si le mal m'a souvent entraîné, je comprends que j'ai manqué aux commandements que vous avez écrits dans mon cœur, et *je m'en accuse*. (Et le prêtre appuyait à dessein sur ces mots.)

« Mais je crois aussi à votre miséricorde! Vous qui êtes la source de tout ce qu'il y a de beau, de grand et de noble dans ce monde, vous êtes le dispensateur de toute grâce et le Dieu qui pardonne. J'ose donc implorer votre clémence, Seigneur! pour que vous daigniez m'accorder indulgence et réconciliation, et pour qu'ainsi purifié je sois plus digne de la grande tâche que je m'impose en devenant le chef d'une nouvelle famille. Conservez les jours de ma mère, pour qu'elle me voie longtemps digne d'elle et pratiquant ses doux préceptes : protégez mon frère bien-aimé dans les voyages loin-

tains qu'il a entrepris ; enfin, Seigneur, versez vos bénédictions sur celle que mon cœur a choisi : que ma force la protége, que mon respect l'accompagne, et que mon amitié constante soit sa joie dans la prospérité et son courage dans l'adversité... »

Le prêtre se leva. L'officier, tout ému, lui baisait la main, et allait aussi se relever.

— Restez, mon fils! restez à genoux. C'est devant Dieu que vous êtes maintenant.

Et, lui indiquant encore les prières sacramentelles, il écouta le récit de sa vie...

... Lorsque le prêtre, du haut de ce tribunal sublime, qui, dans cet asile de la piété et de la pauvreté, était figuré par une grossière chaise de bois, — ô religion puissante ! — lorsque le prêtre fut sur le point de prononcer les *paroles* qui viennent du ciel et qui vont au ciel, les paroles qui délient sur la terre ce qui doit être délié dans l'éternité :

— Arrêtez, mon père, dit le pénitent ; il reste une faute que je ne vous ai pas dite, car vous en étiez le témoin et le confident. Souvenez-vous de la chapelle de Séville. Je suis celui auquel vous avez sauvé la vie en exposant la vôtre, celui auquel

par votre dévouement, vous avez préparé le retour et le pardon. Je vous ai longtemps cherché ; ne me reconnaissez-vous pas? Avez-vous oublié jusqu'à votre générosité ?

Le prêtre, qui, dans la chapelle sombre, n'avait pu bien voir les traits du prisonnier, fut frappé de cette voix et de ce souvenir ; il appela le soldat sur son cœur, et ces deux belles figures de l'autorité et de l'obéissance, de la force et de la soumission, du courage et du sacrifice, se tenaient embrassées.

Le prêtre, cependant, prononça les dernières formules du sacerdoce, et, rendant au soldat son épée : — Allez en paix, mon fils, lui dit-il ; vous êtes plus grand que lorsque vous êtes entré dans cet humble asile, car il est écrit : « Celui qui s'humilie sera élevé. »

— Et que faire de ce portefeuille? dit l'abbé Paul en retenant le soldat.

— C'est la rançon du prisonnier, reprit celui-ci en souriant. Vous connaissez tous ceux qui souffrent, mon père, l'année est malheureuse ; cet argent sera sanctifié en passant par vos mains, et la bénédiction des pauvres se reportera peut-être sur ma nouvelle famille.

— Non, dit l'abbé Paul, nous visiterons ensemble toutes ces misères ; vous dispenserez vous-même ces trésors de la charité, et, en voyant de près tous les maux qui nous entourent, en cherchant à les soulager, vous apprendrez à être malheureux quand votre jour sera venu [1].

C'est ainsi que cet homme du bon Dieu savait rassurer les faibles, encourager les timides et humilier les forts, sans sortir de la réserve qui est commandée à son ministère de paix et d'amour. Il n'imposait pas la religion par sa sévérité, mais il l'inspirait par sa douceur : il n'en faisait pas le patrimoine exclusif de ceux qui sont déjà éclairés par la lumière de la foi, mais il la faisait naître par sa charité, il la faisait désirer et la rendait facile à ceux mêmes qui en étaient encore éloignés. « *Si j'ai la foi qui transporte les montagnes*, disait saint Paul aux Corinthiens, *et si je n'ai pas la charité, je ne suis rien.* » Et c'est ce que disait aussi le digne disciple de saint Paul.

Ses fatigues, son âge et une maladie menaçante

[1] Les détails de cette entrevue et de celle de Séville ont été communiqués par l'officier reconnaissant qui doit au digne prêtre sa foi et sa vie.

trahissaient souvent son courage; cependant il aimait à revenir avec ses jeunes et fidèles amis sur son thème favori, et, un soir qu'ils étaient réunis sur la place de l'église, il leur dit encore :

— Enfants, ce n'est ni les dogmes, ni les devoirs, ni les pratiques de la religion que je dois vous enseigner. Avec le prêtre, vous en avez fait l'apprentissage dans le temple du Seigneur; avec l'ami, vous restez aujourd'hui sur le seuil. Je voudrais seulement vous la faire aimer et vous la rendre facile, cette religion qui sera votre refuge.

Je lisais dans Massillon ces belles paroles, qui sont encore aussi nouvelles que s'il venait de les prononcer :

« Si le monde entier au milieu duquel nous vivons n'est qu'une tentation continuelle ; si toutes les situations où nous nous trouvons, si tous les objets qui nous environnent paraissent d'accord avec notre corruption ou pour nous affaiblir ou pour nous séduire ; si les richesses nous corrompent, l'indigence nous aigrit, la prospérité nous élève, l'affliction nous abat, les affaires nous dissipent, le repos nous amollit, les sciences nous en-

flent, l'ignorance nous égare, les commerces nous répandent trop au dehors, la solitude nous laisse trop à nous-mêmes, les plaisirs nous séduisent, les œuvres saintes nous enórgueillissent, la santé réveille les passions, la maladie nourrit ou la tiédeur ou les murmures; en un mot, si, depuis la chute de la nature, tout ce qui est en nous ou autour de nous est pour nous un nouveau péril; dans une situation si déplorable, ô mon Dieu! quel espoir de salut pourrait-il encore rester à l'homme, si du fond de sa misère, il ne faisait monter sans cesse des gémissements vers le trône de votre miséricorde, afin que vous daigniez vous-même venir à son secours, mettre un frein à ses passions indomptées, éclairer ses erreurs, soutenir sa faiblesse, adoucir ses tentations, abréger les heures du combat, et le relever de ses chutes? »

Aujourd'hui, comme au temps où Massillon faisait entendre ces grandes vérités, 'homme qui tient à la société par tant de liens, d'obligations et de besoins, reconnaît toutes les vanités de la vie et aspire souvent, au milieu de ses douleurs et de ses découragements, au secours de la foi; mais il se persuade que la religion est en opposition avec les

exigences et les devoirs de la vie active, et il retombe dans son abandon. Comment croire cependant que Dieu inspire à l'homme les instincts et les besoins de la civilisation, et que l'homme, en obéissant à ces lois providentielles, s'éloigne de l'auteur de ces commandements? Comment supposer que Dieu ne reconnaisse pour ses élus que ceux qui se séparent du monde, quand il nous a placés dans ce monde? Il ne peut en être ainsi, et celui qui s'incline dans un temple y puise les sentiments d'une résignation plus soumise et d'une charité plus fervente. Son bras devient plus fort pour cultiver son champ, et son cœur plus courageux pour supporter le poids des jours.

Nous avons reconnu que l'homme, abandonné à lui-même depuis sa chute, tombait dans les plus tristes égarements; qu'il ne pouvait vivre, et qu'il trouvait dans ses passions la source de ses erreurs et de ses mécomptes, nous avons compris que Dieu était son seul refuge; mais, si la vie factice du monde est difficile, la vraie dévotion est aisée. Si Dieu nous a appelés à lui, ce n'est pas pour nous séparer de nos devoirs, et c'est encore le servir que de remplir les obligations qu'il nous a imposées

envers les hommes. Cherchez autour de vous les exemples des grands désespoirs, des dégoûts, des suicides, des crimes; les trouvez-vous dans le monde ou dans la dévotion ?

L'ambition, l'avarice, l'envie, la vanité, mille désirs insensés, rendent la vie intolérable; le devoir accompli sous l'invocation de Dieu rend la vie facile. N'a-t-on pas vu ceux que le monde appelle les heureux devenir eux-mêmes les victimes de leur passion de posséder, et renoncer à la vie, alors qu'il leur restait encore assez de trésors pour sauver bien des familles de la faim et de la misère? N'a-t-on pas vu saint Vincent de Paul, inspiré de l'amour divin, trouver dans sa pauvreté et dans sa charité des ressources inépuisables pour le soulagement de toutes les misères [1] ?

Avez-vous observé la figure bouleversée de ceux que la fortune a trahis ? Regardez maintenant la sérénité de ceux qui accomplissent le devoir sous l'inspiration de Dieu. Que ce soit le pauvre prêtre,

[1] « Caton et Brutus se donnaient la mort pour s'épargner la douleur de voir mourir la patrie; le moyen âge nous montre des martyrs de la foi et de l'honneur; l'industriel des temps modernes se suicide après banqueroute. » (G. de Beaumont, *Marie ou l'Esclavage.*)

partageant dans une campagne isolée la misère de son troupeau, ou le jeune missionnaire qui, sur un ordre de l'Église, va semer la sainte parole dans les contrées inconnues, ou les religieux hospitaliers qui recueillent dans la nuit les voyageurs égarés, ou la sœur de charité qui consume sa jeunesse et sa santé au service de toutes les douleurs, ou la religieuse qui préside à l'éducation des enfants et qui remplace la mère absente, ou le médecin penché sur le lit des pestiférés, ou le soldat qui va mourir pour son pays, ce sont là les disciples du malheur. Avez-vous vu chez les heureux de ce monde une sérénité, une force, un calme pareils? C'est que les mauvaises passions sont oubliées, c'est que l'esprit du mal est vaincu; c'est que tous ces êtres dévoués ont trouvé dans le sein de Dieu et dans la charité exercée en son nom le véritable refuge.

Si la condition du malheur doit être reconnue et acceptée comme une loi essentielle de l'humanité, nous n'entendons pas que le malheur soit un joug qui courbe le front de l'homme; car, sous les yeux de Dieu, l'homme grandit par son malheur même.

gieux un véritable refuge contre nos erreurs, combien le point de vue sera différent ! En effet, si les grandeurs sont relatives à nos yeux, elles sont égales devant l'immensité : un grain de sable se détache du rocher et échappe à nos regards; mais devant Dieu ce sont deux grains de sable.

Voici un domaine entouré de jardins délicieux, arrosé d'eaux vives, et présentant tous les agréments d'une habitation confortable; le bonheur paraît y résider; mais ceux qui le possèdent vivent selon le monde et regretteront toujours le palais et le parc voisins, qui tentent leur ambition. Voilà une masure de chétive apparence; mais ceux qui y vivent devant Dieu chérissent cet asile et partagent le produit du champ avec de plus malheureux. En vérité, je vous le dis, la maison est plus grande que le château, et ceux qui savent y être malheureux sont les véritables riches.

Aux yeux de la multitude, il paraîtra toujours inadmissible que le malheur soit aussi inévitable pour le riche que pour le pauvre. C'est cependant si vrai, qu'il ne faut que vivre pour le voir. « La vie est un drame ou une comédie dont le dernier acte est toujours sanglant, » dit Pascal.

Il y a une autre morale bien plus contestable, et qui, pourtant, a cours dans la routine de l'éducation : c'est celle qui attribue au sacrifice sa récompense en ce monde. Votre dévouement ne me paraît plus qu'une entreprise vulgaire si vous en attendez le salaire. Il nous répugnerait de ne voir dans la pratique de la vertu qu'un *placement* profitable, soit pour ce monde, soit pour l'autre; nous lui connaissons une cause plus noble et plus désintéressée; c'est l'expansion de l'amour divin. — « L'homme pénètre, par son intelligence, dans la pensée divine; il voit que le but de Dieu est l'*ordre;* il s'associe librement à ce grand dessein, et, tout en sacrifiant ses intérêts particuliers à cet *ordre* admirable de toutes choses, il n'attend d'autres récompenses que le plaisir de le contempler[1]. »

Nous avons connu dans nos environs un homme simple dont la vie ne s'est pas démentie dans les épreuves les plus pénibles. Les souffrances qui touchent le cœur sont plus amères que celles qui

[1] A. de Tocqueville, *de la Démocratie en Amérique.*

touchent seulement les intérêts. Celles-ci peuvent s'oublier, les premières laissent des traces profondes, et c'est pour les supporter que l'homme doit invoquer le secours de Dieu et réunir tout son courage.

Un cultivateur avait un garçon de ferme qu'il trouvait toujours aux champs le premier et le dernier.. Après avoir observé en silence, pendant plusieurs années, le progrès de son travail et l'amélioration des terres, le cultivateur alla trouver Pierre à sa charrue et lui dit un jour : — Tu pourrais cultiver la terre pour ton compte, et, après avoir travaillé si bien pour les autres, devenir à ton tour un bon et habile fermier ; mais nous avons passé bien des années ensemble, et tu m'as donné des preuves d'attachement ; ne nous quittons plus, associons nos efforts, et ne t'inquiète plus de l'avenir de ta famille ; après nous, nos enfants nous succéderont, et nous les verrons s'associer un jour pour continuer nos travaux.

— Maître, lui dit Pierre, vous connaissez toute mon amitié ; l'idée de ne plus vous quitter est bien celle qui me plaît le plus, et le travail me sera bien léger tant que je travaillerai pour vous. Vous pou-

vez faire de moi votre associé ; mais vous serez, tant que je vivrai, mon cher et digne maître.

Ils passèrent ainsi bien des années ensemble dans un grand accord, c'est-à-dire dans un grand bonheur ; et les champs prospéraient et les enfants grandissaient, et, en les regardant, ils se disaient quelquefois : « Nos enfants travailleront à leur tour sur cette terre et s'aimeront comme nous nous aimons. »

Cependant le cultivateur se sentait mourir, et il dit à Pierre :

— C'est à toi que je confie l'avenir de mes enfants. Tu leur apprendras à être de bons laboureurs; je recommande à ma famille d'avoir confiance en toi comme en moi-même, et je meurs avec sécurité.

Pierre perdit la moitié de son courage le jour où il perdit son maître, devenu son associé et son ami ; mais il se souvint de la grande tâche qui lui était imposée, et il fit de nouveaux efforts pour protéger des intérêts qui lui étaient plus chers que les siens.

Encore, si ces pauvres enfants avaient eu une mère ! mais, hélas ! elle avait depuis longtemps précédé son époux dans la tombe. Les gens d'affai-

res ne sont pas tenus de reconnaître les dettes de cœur. Quand le terme de l'association fut arrivé, un nouvel intendant fit dire à Pierre, avant la moisson, qu'il eût à quitter la ferme le *lendemain* au point du jour, et qu'on lui tiendrait compte de sa part des récoltes et des réserves.

Pierre crut d'abord n'avoir pas bien entendu. Il ne se souvint pas que son droit était de rester dans la ferme jusqu'à ce que le produit de son travail et de ses économies lui fût rendu, ou plutôt n'y rester que pour surveiller son peu de bien, lui qui n'avait jamais songé qu'à faire valoir celui des autres, lui parut impossible. Il regarda encore cette terre qu'il avait passé sa vie à améliorer et dont il avait vu grandir les beaux ombrages; il pensa à l'avenir des enfants qui lui étaient confiés et aux dernières volontés de son ami; puis, touchant une dernière fois le seuil de cet asile où il avait dépensé une vie sanctifiée par le travail, s'inclinant en passant devant la tombe de celui auquel il avait consacré sa vie, comme pour le prendre à témoin de son impuissance à remplir les vœux de l'amitié, il s'éloigna.

Il s'éloigna, avec sa famille résignée, de ces

champs qui avaient bu ses sueurs et épuisé ses forces, sans faire entendre une plainte ; et, chassant de son cœur tout ressentiment, élevant sa pensée vers le ciel, il alla demander à une terre plus hospitalière la paix et le pain de chaque jour. Il accepta les amertumes du cœur comme une compensation des bienfaits de l'amitié ; il reçut le malheur que Dieu lui envoyait comme un hôte attendu qui, tôt ou tard, doit prendre place au foyer domestique. — La religion lui avait appris l'art d'être malheureux.

Cet art, c'est l'union de la charité qui grandit l'homme et de la résignation qui diminue les choses. Pendant le court pèlerinage de la vie, un ange silencieux marche à nos côtés, et, quand l'heure sera venue, c'est lui qui nous montrera du doigt la pierre qui sera la limite du chemin. Alors seulement nos yeux s'ouvriront à la vérité, le but imaginaire qui s'élève au mirage de l'horizon s'évanouira, et la terre des vivants, vers laquelle nous croyons diriger nos pas, sera déjà derrière nous. — Ne voyez-vous pas comme l'ombre de l'église grandit à mesure que le soleil s'incline à l'horizon;

et, quand il va disparaître derrière la montagne, la croix de la vieille tour restera seule en pleine lumière, éclairée par les derniers rayons.

La nature nous prépare, par les spectacles qu'elle déroule devant nous, à l'idée incessante de destruction et de renouvellement. Dès que l'arbre a donné ses fruits, ses feuilles commencent à tomber, et bientôt les neiges de l'hiver l'enveloppent du blanc linceul des morts. Dès que l'épi est mûr, il pâlit et se penche, et n'attend que la faux du moissonneur. Les hommes tombent aussi, moissonnés comme les épis. Le balancier de l'horloge de la vie est une faux à double tranchant, et chaque battement, hélas! est un coup mortel.

Un navire par jour! Oui, les hommes ont fait ce calcul consternant! Chaque soleil qui se couche dans la mer appelle au fond des abîmes un de nos beaux vaisseaux qui ont quitté le port avec sécurité. Chaque soleil qui se lève radieux vient compter les morts. — Il nous reste à compter les mères désolées, les veuves et les orphelins. Mais personne ne compte avec la destinée, personne ne croit à l'éventualité du malheur!

L'homme, tout préoccupé des intérêts fugitifs

du moment, dénature jusqu'à la valeur de son langage : l'*adieu* que répètent ses lèvres n'est plus, dans sa bouche, qu'une formule banale; c'est comme une monnaie effacée dont on ne voit plus ni l'effigie ni l'exergue. Le sens pieux de cette douce parole est cependant bien digne de l'esprit du chrétien : « Vous que nous aimons et dont nous tenons encore la main, que Dieu vous protége et vous garde ! » Tout s'amoindrit sous cette influence délétère, tout s'abaisse et disparaît. Il y avait un mot pour exprimer le lien le plus intime de l'humanité, les réformateurs ont fait de la *fraternité* une dérision. Il y avait un mot qui voulait dire amour et dévouement; mais être réduit à la *charité*, c'est, aux yeux du monde, tomber au dernier degré de l'abaissement et de l'abandon. La religion rend à ces nobles expressions toute leur valeur, parce qu'elle rend à ces sentiments leur origine divine.

On a bien inventé, célébré et mis à l'essai une devise qui devait être plus efficace que la marche du temps, que l'expérience des siècles, que la morale du christianisme, pour conduire l'humanité dans des voies nouvelles et fortunées; vous les con-

naissez, ces trois mots sonores et impuissants.

Mais de la *Liberté!* alors que nous sommes soumis à tant de servitudes par les conditions de notre nature, nous n'en voulons plus que la liberté du dévouement.

Mais de l'*Égalité!* alors que nous sommes entourés de forts et de faibles, d'êtres si inégalement doués, nous n'en voulons plus que l'égalité du devoir.

Mais de la *Fraternité!* alors qu'elle est imposée par la violence, nous n'en voulons que la fraternité évangélique.

Que faut-il donc écrire sur l'oriflamme de salut? Rien. Il faut y laisser les trois mots qui, depuis le Christ, ont resplendi sur le monde : Foi! Espérance! Charité!

La *Foi*, qui nous élève jusqu'à la Divinité et qui brise les liens grossiers de notre servitude terrestre;

L'*Espérance*, qui nous soutient dans les cruelles épreuves de la vie et qui nous ouvre, par la pensée, nos futures demeures;

La *Charité*, qui nous attache aux êtres qui nous entourent, ouvre nos cœurs aux plus doux senti-

ments, rend faciles les plus grands efforts et légers les plus lourds fardeaux.

« Le christianisme, a dit Chateaubriand, est la pensée de l'avenir et de la liberté humaine ; cette pensée rédemptrice est le seul fondement de l'égalité sociale, qu'elle seule peut établir, parce qu'elle place auprès de cette égalité la nécessité du *devoir*. Le christianisme agit avec lenteur, parce qu'il agit partout ; il ne s'attache pas à la réforme d'une société particulière, il travaille sur la société générale ; sa philanthropie s'étend à tous les fils d'Adam. C'est ce qu'il exprime avec simplicité dans ses oraisons les plus communes, dans ses vœux quotidiens, lorsqu'il dit à la foule dans le temple : *Prions pour tout ce qui souffre sur la terre.* »

Convaincus par ces témoignages, vous admettez la puissance protectrice de la religion, vous aspirez à pénétrer dans ce lieu de refuge pour y vivre, non à l'abri du malheur, mais à l'abri des fautes et des erreurs qui désolent l'humanité. Cependant vous croyez encore qu'il faut rompre tous vos engagements avec le monde, vous retirer à l'écart et vous couvrir d'un cilice. Nous l'avons

dit : Dieu ne demande pas un tel sacrifice des devoirs qu'il nous a imposés lui-même. Celui qui n'est pas appelé par l'entraînement d'une vocation irrésistible, mais qui cherche dans le cloître un refuge contre les fatigues de la vie active, est peut-être moins méritant que celui qui sert Dieu en servant son prochain au milieu du monde.

C'est pour cela que les livres mystiques sur le bonheur de la vie religieuse, sur les délices et les extases des âmes pieuses, ne sont pas toujours, par leur élévation même, à la portée de ceux auxquels on les fait lire. Ces beaux livres, qui expriment toutes les formules du renoncement absolu, ont sans doute leur utilité pour les âmes d'élite que Dieu a détachées des affections terrestres et qu'il a détournées vers lui ; mais ils nous proposent ici-bas une félicité basée sur l'*isolement*, tandis que le Christ est descendu *au milieu des hommes* pour y célébrer, par son exemple, la pauvreté et la souffrance et pour pratiquer la divine charité. Le religieux, loin de se retrancher dans cet isolement, ne doit voir dans sa vocation qu'une abdication de sa volonté et un *dévouement absolu au malheur*. C'est ainsi qu'il peut trouver dans sa

conscience la seule compensation qui lui soit réservée : la satisfaction du devoir accompli.

« Il y a, dit le P. Lemoine, des âmes choisies que Dieu regarde de plus près et plus efficacement que les autres, qu'il échauffe et qu'il purifie d'une façon plus particulière, et qu'il élève par là au plus haut degré de la dévotion. Dans un rang plus bas, au-dessous de ces âmes si fortes et si élevées, il y en a d'autres qui ont moins de force, et qui auront aussi une place dans le ciel. C'est donc une erreur de se persuader que la dévotion soit trop élevée, et il est faux qu'elle ne soit accessible qu'aux nus et aux forts de l'Évangile. Chacun doit prendre la forme de sa vertu et la mesure de sa dévotion sur les devoirs et sur les obligations de son état.... »

Écoutez encore le témoignage imposant de Bossuet : « Si, pour vivre chrétiennement, il faut quitter sa famille et la société du genre humain pour habiter les déserts et les lieux cachés et inaccessibles, les empires seront renversés et les villes abandonnées. Ce n'est pas le dessein du Fils de Dieu ; au contraire, il commande aux siens de luire devant les hommes ; il n'a pas dit : Dans les bois,

dans les solitudes, dans les montagnes seules et inhabitées ; il a dit : Dans les villes et parmi les hommes ; c'est là que leur lumière doit luire, afin que l'on glorifie leur Père céleste. Louons donc ceux qui se retirent, mais ne décourageons pas ceux qui demeurent.... »

« Venez à moi, vous tous QUI TRAVAILLEZ ET QUI ÊTES CHARGÉS, et je vous soulagerai. » Voilà les privilégiés, voilà les préférés de l'Évangile. C'est dans leurs travaux mêmes qu'ils seront soulagés ; c'est le lourd fardeau dont ils sont chargés en ce monde qui sera allégé. Ayez donc confiance, *vous tous qui travaillez;* entrez dans le temple du Seigneur, et, retirés à l'écart, écoutez la voix qui résonnera en vous ; c'est cette voix qui vous donnera la paix.

« Dieu marche avec les simples, dit l'*Imitation de Jésus-Christ*, il se découvre aux humbles ; il donne de l'intelligence aux petits, il ouvre et éclaire l'esprit des âmes pures, et il cache sa grâce aux curieux et aux superbes. »

J'en ai vu, de ces bonnes et simples natures, et c'est vraiment un des plus doux spectacles que

puisse offrir l'humanité. J'ai vu de ces jeunes gens éclairés, pleins de soumission et de respect, accomplir modestement les commandements de la religion; je les ai vus porter dans le monde ce même esprit de discipline, aussi nécessaire à la vie sociale qu'à la vie de famille; se respecter eux-mêmes pour être dignes du nom d'hommes, aimer et respecter les autres pour accomplir les devoirs du chrétien.

Mais, faute de cette confiance en la bonté infinie, nous errons sans guide et sans résolution, et le fardeau de la vie nous accable. « C'est ainsi, dit madame de Sévigné, que nous vivons et que nous marchons en aveugles, ne sachant où nous allons, prenant pour mauvais ce qui est bon, prenant pour bon ce qui est mauvais, et toujours dans une entière ignorance. — Dieu veut notre cœur, et nous ne voulons pas le lui donner : c'est là toute l'affaire. » On ne peut exprimer plus franchement cette incertitude qui laisse sans secours tant d'âmes affligées.

Comme la *simplicité* viendrait en aide à tous ces habiles! Il y a un proverbe breton qui dit, dans sa naïveté touchante : *Si tu veux apprendre à*

prier, va sur la mer, c'est-à-dire : Si tu veux prier, sépare-toi, par la pensée, des petitesses de la vie et sois en présence de l'immensité ; si tu veux prier, regarde le ciel et livre ton âme à Dieu, en tenant le gouvernail d'une main ferme pour protéger ceux dont la destinée est confiée aux caprices des vagues. N'est-ce pas là la vie du chrétien ?

La prière a des accents sublimes, des aspirations puissantes et infinies. Tombé par ses fautes, l'homme se relève par son repentir et retrouve sa liberté par la priére. La prière n'est pas le mouvement des lèvres et l'écho des paroles. Le Christ lui-même a voulu nous apprendre à prier; mais, de ceux qui répètent ces mots vénérés sous les voûtes du temple, combien peu y attachent un sens profond ! nous voudrions que chaque mot de cette oraison admirable fît naître dans l'esprit une pensée religieuse. Et ces interprétations sont à la portée des intelligences les plus simples.

Notre père qui êtes aux cieux. A ces mots nous avons déjà quitté la terre, nous avons franchi la

cime des monts, les nuages fugitifs, les mondes infinis qui roulent dans l'espace, et l'humble créature ose se trouver en présence de l'Auteur des choses.

Que votre nom soit sanctifié. Que le ciel et la terre, et les vivants et les âmes immortelles de ceux qui ne sont plus, célèbrent dans une céleste harmonie le nom du Saint des saints.

Que votre règne arrive. Que le bien triomphe du mal; que le juste soit délivré de ses épreuves, et que le méchant soit réduit à l'impuissance.

Que votre volonté soit faite sur la terre comme au ciel. Que les hommes écoutent votre divine parole et suivent vos commandements comme les astres ont compris vos ordres, et suivent en silence la route lumineuse que votre volonté leur a tracée dans les espaces infinis.

Donnez-nous aujourd'hui notre pain quotidien. Soyez béni pour nous avoir pourvus jusqu'à ce jour, nous, faibles créatures, de tous les secours

nécessaires pour entretenir une vie si fragile; soyez béni pour avoir adouci nos misères par les plus doux sentiments et par les plus sublimes spectacles de la nature qui nous présagent de plus hautes destinées ; et, en attendant, donnez encore aujourd'hui à notre travail le pain de froment et à notre âme le pain des anges.

Pardonnez-nous nos offenses. Vous avez placé dans nos cœurs un témoin sévère de nos fautes et de nos erreurs ; c'est le cri de la conscience qui s'élève vers vous et qui implore pitié pour le repentir.

Comme nous pardonnons à ceux qui nous ont offensés. Et nous, Seigneur! qui retombons toujours dans les mêmes faiblesses, comment serions-nous sans pardon pour les erreurs de nos amis ou les injures de nos ennemis?

Ne nous laissez pas succomber à la tentation. Nous sommes entourés de périls : l'instinct des passions nous entraîne vers l'égoïsme, source féconde d'impuissance, de regrets et de remords;

que votre esprit nous éclaire dans les sentiers de la charité, source intarissable d'amour et de courage.

Mais délivrez-nous du mal. Une première faute nous avait déshérités ; mais le Christ est venu en votre nom, et nous a rendu notre divin patrimoine. Soumis à vos décrets providentiels, nous acceptons avec humilité notre part du malheur en ce monde, en attendant cet héritage ; mais délivrez-nous, Seigneur, des instincts qui nous retiennent encore dans les liens du mal, pour que nous soyons dignes d'élever notre pensée jusqu'à vous.

Ainsi soit-il. Que ces vœux s'accomplissent au nom de notre Père, qui est dans le ciel, du Sauveur, qui est assis à sa droite, et du Saint-Esprit, source de toute lumière.

En vérité, celui qui, dans sa simplicité et son ignorance, élèvera ainsi sa voix avec sa pensée vers le Dieu tout-puissant, celui-là saura être malheureux sans se plaindre.

— Si ma voix n'était épuisée, ô mes amis !

continua l'abbé Paul après avoir pris quelques instants de repos, que j'aimerais encore à vous lire une poésie sublime que je retrouvais ce matin avec admiration dans mon livre d'heures! C'est la paraphrase d'un psaume célèbre. Écoutez : c'est la voix de l'humanité qui crie vers le Seigneur, et c'est un grand poëte qui a interprété l'inspiration du Psalmiste.

Les disciples de l'abbé Paul le suppliaient d'interrompre et de prendre le repos qui lui était si nécessaire; plusieurs lui proposaient de faire cette lecture et lui demandaient le livre.

— Non, dit-il, laissez-moi encore proclamer ces paroles admirables à la louange du Seigneur, sous ce vaste dôme qui nous révèle toute sa grandeur.

Et, ouvrant un vieux livre intitulé : *Office de la Sainte Vierge*, qu'il tenait à la main, il commença à lire d'une voix émue et tremblante :

Ouvrages du Très-Haut, effets de sa parole,
Bénissez le Seigneur;
Et jusqu'au bout des temps, de l'un à l'autre pôle,
Exaltez sa grandeur.
Anges, qui le voyez dans sa splendeur entière,

Bénissez le Seigneur;
Cieux, qu'il a peints d'azur. . . . . [1].

— Courage, l'abbé! je vous y prends encore! dit une voix sévère. Encore parler en plein air le soir! vous voulez donc vous tuer?

C'était le médecin du village, qui revenait de faire sa tournée. Le bon prêtre se retira en faisant un signe d'intelligence à son jeune auditoire, et se dirigea vers le presbytère avec le terrible docteur, qui prit son bras et semblait le ramener à la maison comme un écolier pris en faute.

L'union du médecin et du prêtre, lorsque tous deux comprennent leur noble mission, comme les deux hommes dont nous parlons ici, cette union, dans un pauvre village, n'est-elle pas le symbole le plus complet de la charité? L'un console des douleurs de l'âme, l'autre rassure les inquiétudes de l'esprit et soulage les souffrances du corps; tous deux dépensent leur vie obscure et dévouée devant les scènes les plus lugubres.

Le docteur était un homme aussi robuste que le

[1] L'éditeur a pensé que quelques lecteurs aimeraient à retrouver, à la fin de ce petit volume, cette belle poésie de Pierre Corneille, qu'on rencontre rarement séparée des œuvres complètes.

prêtre était faible, aussi violent en apparence que le prêtre était calme, aussi brusque que le prêtre était doux. Les riches trouvaient ses visites bien chères, mais les pauvres ne savaient pas le prix de ses soins ; il gourmandait et grondait toujours, et faisait la police dans les rues du village.

— Que faites-vous là, père Jérôme, à dormir sur vos chenets ? disait-il à un vieillard; il faut prendre l'air, par ce beau soleil. Allez donc voir jusqu'à vos vignes si j'y suis : ça vous fera du bien.

Sur une porte, il trouvait une femme portant deux enfants.

— Qu'est-ce que je vois là ? Voulez-vous bien rentrer ! criait-il de loin.

— Oh ! monsieur, il n'y a pas de danger, disait la femme en riant niaisement; il fait si beau, que ça leur fera du bien, à ces mignons.

— Il n'y a pas de danger, malheureuse ! des enfants qui avaient hier la rougeole ! Vous voulez donc les perdre !

Et il passait en la repoussant et en semant quelques malédictions.

— Quel brave homme ! disait la femme en rentrant à la maison.

S'il rencontrait sur son chemin un jeune garçon dont la conduite ne fût pas irréprochable, il lui tendait la main ; mais il avait une manière de regarder si fixe et si profonde, que ses yeux perçants semblaient pénétrer jusqu'au fond de cette conscience douteuse : et puis, élevant son petit doigt au niveau de son visage, comme un conseil, il passait en silence. Le jeune homme, confus, baissait les yeux, et ce regard lui valait tout un sermon.

Quand il était près d'un malade timoré et inquiet sans motif sérieux :

— Ah bien oui, disait-il, vous voilà bien malade ! Si c'était la fête aux Églantiers, vous ne seriez pas là. Vous avez la maladie du lundi, entendez-vous bien ? Il vous faut du repos... Et que fait ici cette marmaille ?... Voulez-vous bien vous sauver !

Et les enfants s'enfuyaient en riant et en lui baisant les mains ; car ils n'étaient pas dupes de sa grosse voix.

Mais, quand la maladie devenait grave, quand il craignait de voir son art impuissant, comme cette fausse brusquerie tombait ! Quand on le voyait plus doux, le péril était proche. Cet homme

d'énergie, cet ancien médecin des armées, qui dans le feu des batailles avait amputé tant de braves sans la moindre émotion, il ne pouvait sans faiblir voir au coin du foyer les souffrances d'un malade désespéré, les angoisses d'une famille éplorée. C'était son devoir cependant de cacher son découragement. Il multipliait ses soins inutiles, guettant jusqu'au dernier moment une crise salutaire et disputant à la mort un souffle de vie. Sa sollicitude était celle du père le plus tendre; sa prière était fervente, car il disait comme Ambroise Paré : « Je vous soignerai, Dieu vous guérira. »

Lorsque ses efforts étaient vaincus par le mal, lorsque tout était fini, il s'enfuyait en maudissant cette science inutile, ces remèdes dont il avait éprouvé l'efficacité en certains cas, et qui, dans des cas absolument identiques, devenaient illusoires. Cet homme si prudent et si expérimenté se mettait alors l'esprit à la torture et se demandait s'il avait véritablement fait tout ce que la science pouvait faire, et, trouvant sa conscience en repos, il sentait encore son cœur déchiré; il sortait comme le joueur qui vient de perdre le pain de sa famille, et

malheur alors à l'importun qu'il trouvait sur son chemin !

On lui attribue cette anecdote, qui va bien à la tournure de son esprit, et qui d'ailleurs peut être revendiquée par un grand nombre de ces généreux et dévoués champions de la science.

Une femme l'arrête avec empressement et le supplie de venir voir son mari, honnête ouvrier, qui venait de tomber malade. — Ah ! docteur, dit le pauvre homme tout interdit : savez, j'avais bien défendu à ma femme de vous faire appeler, car nous vous devons toujours vingt francs, pour la maladie de notre petit. Ma femme était sortie, dit-elle, pour emprunter cet argent, car nous ne manquons pas de crédit, savez; mais les femmes...

— Bien ! dit le docteur, l'interrompant avec mauvaise humeur, allez toujours ! épuisez-vous la poitrine ; comme ça nous avance! — *Savez !* je ne sais rien du tout. — Il faut vous taire et vous calmer, et vous coucher et ne pas bouger, et boire ce que je vais vous indiquer sur cette note ; dans huit jours, il n'y paraîtra plus, je reviendrai. — Et puisque vous avez un si bon crédit, savez ! donnez-moi la préférence. — Et il regardait le délabre-

ment de ce pauvre ménage. — C'est vingt francs qui vous manquent pour régler vos comptes? les voici : nous sommes quittes. Buvez bien chaud et, pour Dieu, taisez-vous. Vous me devez dix visites, dites-vous ; quand vous vous porterez bien, vous me les ferez.

Il sortit en donnant encore quelques instructions à la ménagère, en grondant tout le monde, en laissant tout le monde heureux, et méditant à quelle petite maîtresse un peu malade imaginaire il ferait payer les vingt francs du pauvre ouvrier.

— Eh bien, mon cher abbé, dit le docteur en lui tâtant le pouls et en lui faisant sa grosse voix; vous voulez donc vous perdre avec vos imprudences ! Comme vous voilà encore agité ! Vous n'êtes pas plus raisonnable qu'un enfant. Appelez-vous ça de la religion? J'appelle ça, moi, de l'entêtement et de l'obstination.

— Ne vous fâchez pas, bon docteur, dit le prêtre en souriant, je ne le ferai plus. Et puis, quand je ne serai plus là, vous y serez encore, je vous laisserai mes pauvres.

— Certainement, et c'est un joli cadeau ! Pour vous, du moins, la tâche est toujours complète.

Quand j'ai le malheur de laisser mourir ces pauvres gens, vous les recommandez au ciel ; mais, quand je les vois mourir, moi, je me recommande au...

— Rassurez-vous, dit l'abbé Paul en arrêtant le mot au passage, je veux rester encore pour vous aider ; dites-moi seulement, en toute franchise, où j'en suis.

— Devant tout autre, mon cher abbé, je ne sais si je parlerais ; mais vous faites tant de témérités pour votre situation !

— Parlez donc, dit l'abbé Paul, je suis bien un peu docteur ; et je sais à peu près à quoi m'en tenir.

— Vous savez donc qu'au point où vous en êtes..., la moindre fatigue, le moindre effort peut vous briser le cœur. Et, tenez, vous avez encore cette cérémonie que vous préparez et que je voudrais voir je ne sais où ; vous n'êtes plus de force, mon ami !

— Ah ! docteur, laissez-moi encore cette bonne journée, ce sera peut-être la dernière, et puis je me ménagerai.

— Vous êtes un incorrigible et détestable ma-

lade ! Au moins, couchez-vous et reposez-vous !

Et le docteur, s'occupant des détails du ménage, coucha, tout en grondant, son enfant révolté, qui l'entendait encore maugréer en descendant de son pas lourd les marches tortueuses.

C'est fête sur la terre ! c'est le beau mois de juin. La nature a développé avec pompe ses décorations les plus splendides. Les arbres étendent sur les chemins leurs palmes de feuillage ornées de grappes de fleurs. Le temps est doux et pur ; l'air est embaumé ; les gazons sont de riches et épais tapis, le fleuve est un miroir bleu qui reflète le ciel.

C'est fête au ciel ! c'est la *Fête-Dieu !* L'humble église est parée ; les buissons d'églantiers en fleurs masquent les vieux pilastres ; des guirlandes d'églantiers serpentent encore le long des ogives ruinées : ces belles fleurs des bois, qui ressemblent à des étoiles blanches, couronnent le front de la Vierge et remplissent à pleins bords les corbeilles déposées à ses pieds. Le parfum fin, subtil, péné-

trant, la saveur un peu aigre des ces fleurs aimées, se mêlent au parfum de l'encens.

C'est fête dans les cœurs ! c'est la fête de la charité, c'est le jubilé du malheur. L'or de Simon le meunier, expiation du repentir, le riche portefeuille du prisonnier de Séville, rançon de l'homme heureux, le secours des riches, le denier de la veuve, sont convertis, par un ingénieux complot, par les soins des disciples de saint Paul, en une fondation utile et pieuse, depuis longtemps souhaitée dans l'humble village des Églantiers.

Dans la grande prairie qui s'étend en amont du moulin de Simon, dans la situation la plus heureuse, s'élève une construction simple, économique, bien entendue, ravissante pour le regard et réjouissante pour le cœur. Un vaste chalet, supporté par une base de briques, décoré de larges perrons, ouvre ses portiques surbaissés du côté du fleuve et du côté de la montagne. De grands balcons, portés par des pilastres, règnent à chaque étage. Autour des pilastres serpentent des vignes vierges et des glycines qui vont bientôt dessiner jusqu'au sommet leurs arabesques capricieuses

Des fenêtres immenses, à petits carreaux en losange, abritées par les toits avancés, versent la lumière dans les salles bien aérées de l'intérieur. Sur le fronton, on lit : OUVROIR, et au-dessous : « *Venez à moi, vous qui travaillez, et je vous soulagerai.* »

C'est là que les jeunes filles du village doivent trouver, dans des ateliers salubres, instruction, travail et protection. De l'autre côté, on lit : CRÈCHE-ASILE (invention merveilleuse de la charité, qui ne pouvait être inspirée à nos cœurs que par la Vierge sainte). Au-dessous on lit : « *Laissez venir à moi les petits enfants.* » Des gazons, des ombrages, des fleurs, entourent ce domaine de la pauvreté clos de toutes parts par une haie vive.

Des sœurs de charité, préposées à cette bonne œuvre, mettent la dernière main à un reposoir élevé devant la façade principale pour la procession qui va descendre. Elles sont secondées par des habitants empressés. Au premier rang nous retrouvons Simon le meunier et sa mère, le généreux prisonnier de Séville et sa jeune épouse, aujourd'hui fixés dans le pays ; là encore reparaît la bonne Magdeleine à laquelle la charité maternelle a rendu par degrés la raison, et son fils adoptif qui ne la

quitte plus, et encore le docteur qui gourmande tout le monde. Avec quelle vivacité naïve se discutent les préparatifs de cette chapelle en plein air? C'est le Seigneur, le Dieu puissant, qui daigne être le premier hôte de cet asile offert par la charité au travail et à l'enfance.

Heureux jour! heureux jour! apportez les pleines corbeilles, versez à pleines mains les feuillages odorants! jonchez les feuillages de fleurs choisies. Que votre joie s'exalte; c'est la pure, c'est la vraie, c'est la seule : vous attendez le Dieu de paix devant le temple de charité! Le plus indifférent, le plus glacé des cœurs est ranimé par ce spectacle ravissant, et sa main distraite apporte involontairement sa palme devant l'autel. Que sont les pompes de la terre à côté de ces pompes de la religion et du cœur?

C'est grande fête au ciel, sur la terre et dans les cœurs! la cloche de la vieille tour, la cloche argentée, se fait entendre et semble aujourd'hui de l'or, de l'or le plus pur. C'est la procession qui sort de la petite église, qui se forme et s'ébranle, et qui descend le long des haies par les sentiers sinueux; les chantres entonnent leurs graves mélopées.

C'est beau d'entendre le plain-chant répété par les ondes de l'air, de voir la croix argentée, les bannières flottantes et le blanc cortége dessiner leurs détours à travers les vignes, les blés et les prairies. Les enfants reprennent de leur voix perçante. Les enfants, c'est la joie, l'ornement, la richesse de la procession de village.

Voilà les garçons, dont le plus grand porte la bannière, et les plus sages tiennent les cordons bleus qui partent du sommet comme une tente.

Et puis la bannière des jeunes filles, avec l'image dorée de la Vierge et les guirlandes de satin blanc. Les plus pauvres trouvent pour ce jour-là une robe blanche, un long voile et un bouquet de fleurs.

Et les tout petits enfants, qui portent des corbeilles ; et encore ceux-ci, la tête blonde et couronnée de bluets ; ils peuvent à peine marcher, les pauvres petits !

Vient ensuite la Société de Saint-Paul, qui porte des palmes et sème des fleurs ; puis le modeste et glorieux cortége du saint Sacrement, et le bon prêtre, qui a retrouvé un peu de force et de vie pour cette belle fête, et qui élève l'hostie lorsque

les lévites, fléchissant le genou, lui adressent l'encens et les feuilles de roses.

Que ces maisons soient bénies! que ces champs soient fécondés!... Pour celui qui sait voir et penser, que de choses, que d'idées dans ce naïf spectacle!

Que sont devenus la foi, la simplicité, le respect qui permettaient de faire passer dans la ville le Dieu des chrétiens au milieu de la foule des chrétiens? Qui n'a regretté un jour ces pompes, qui rappellent les plus douces impressions de l'enfance?

Le bon prêtre s'arrêta devant le reposoir de la Crèche, fit passer sous l'hostie sainte tous les petits enfants qui lui furent amenés, et consacra par sa bénédiction l'asile où le travail trouvait la protection, et l'enfance l'hospitalité, sous la tutelle des sœurs de charité, ces tendres mères de tout ce qui est faible, de tout ce qui souffre dans ce monde.

. . . .

Le cortége, après s'être arrêté encore devant quelques reposoirs établis sur sa route par la piété des fidèles, remonta lentement par un autre chemin à l'église des Églantiers.

L'office continua avec tout le cérémonial que permet une église de village pauvre et délabrée. Mais que de grandeur dans ce dénûment ! Nous avons prié dans les cathédrales grandioses, et si nous n'avons pas vu Saint-Pierre de Rome, la gigantesque métropole, nous en connaissons du moins les magificences par les livres et par les récits des voyageurs. Mais qui pourrait regretter ce luxe et ces chefs-d'œuvre de l'art dans cet humble asile de la prière ? Les fleurs, l'encens, les lumières, les groupes d'enfants, l'intention, le demi-jour, tout cela dénature ce qui est sous nos yeux : les voûtes s'élèvent, les perspectives se reculent et s'allongent ; tout prend, par la pensée, de larges proportions, et le Dieu qui resplendit sur l'autel de bois est bien celui qui est né dans l'étable, et qu'on célèbre sous les voûtes étincelantes de marbre et d'or.

L'abbé Paul, qui avait tant de choses à dire, essaya de prendre la parole dans cette fête de la charité ; mais la fatigue de cette marche matinale avait déjà épuisé le reste de ses forces, et la parole expirait sur ses lèvres. Dans un fidèle placé debout en face de la chaire, il reconnut le docteur qui veillait

sur lui et qui lui faisait un signe suppliant en plaçant son doigt sur ses lèvres.

Le prêtre descendit de la chaire en souffrant de son impuissance, en essuyant ses yeux, et il demanda son violon, voulant, par cette voix suprême, se faire comprendre encore une fois de ses chers fidèles dans cet heureux jour où ses vœux charitables étaient exaucés.

Le chant magnifique qui suit l'*Ave verum* dans cette belle fête de l'Église est extrait des psaumes; c'est une action de grâces pleine d'élévation adressée au Seigneur pour ses bienfaits. Le chant des fidèles disait :

Dominus regit me et nihil mihi deerit : *in loco pascuæ ibi me collocavit.*

Et le prêtre virtuose disait par la voix de son violon :

« Le Seigneur est mon pasteur, et rien ne me manquera ; il m'a placé dans d'excellents pâturages. »

Son expression devenait plus pathétique à mesure que son instrument chantait ce chant du cygne.

Les fidèles reprenaient :

Nam et si ambulavero in medio umbræ mortis' non timebo mala, quoniam tu mecum es.

Le prêtre pâlit et s'appuya sur un petit enfant qui se trouvait près de lui dans le chœur. On voulut le faire asseoir; mais il se redressa, repoussa tout secours, et, adressant de son archet comme un dernier adieu à la foule palpitante, il traduisit avec une vérité effrayante ces paroles, ces dernières paroles de foi et d'espérance :

« Mais, quand je me verrais au milieu des ombres de la mort, je n'appréhenderais aucun mal, ô mon Dieu ! parce que vous êtes avec moi. »

Et il tomba épuisé dans les bras de ceux qui l'entouraient; il tomba au pied de l'autel comme le soldat au pied du trône qu'il faut défendre.

L'office fut interrompu; les larmes étaient dans tous les yeux; le désordre se mit partout; la terreur régnait dans le fond de l'église. Un homme fendit la foule, s'empara du malade, — c'était le docteur.

— Je l'aurais juré ! dit-il ; il l'a voulu !

— C'est une douce mort, murmura le prêtre, revenant un peu à lui et serrant faiblement la main du docteur.

Puis il éleva vers l'autel, non les yeux de son corps, mais les yeux de l'âme, qui semblaient déjà entrevoir la lumière céleste, et, exhalant un léger soupir, il s'endormit comme l'enfant s'endort en regardant sa mère.

C'est fête au ciel, sur la terre et dans les cœurs; mais c'est aussi la fête de la mort. La cloche argentée semble d'or; mais elle sonne aussi la mort du juste.

Quand cette âme forte fut envolée, le faible corps devint comme une écorce légère ou comme la lampe d'or dont l'huile est épuisée.

Ses funérailles furent simples comme sa vie et silencieuses comme la douleur.

Sa tombe, qui ressemble à celle d'un enfant, est cachée dans les églantiers du cimetière, sous les acacias habités par les fauvettes, à l'ombre de la vieille tour, « semblable au doigt qui montre le ciel. »

Son violon, couronné de fleurs séchées, se voit encore suspendu dans l'église. Son esprit de charité et son cher souvenir planent encore sur le doux village des Églantiers.

LE CHŒUR

I

LA DESTINÉE

Avez-vous entendu le noir messager de malheur? Fi de l'ingratitude! nous sommes les heureux de la terre, chantons nos actions de grâces au Dieu des bonnes gens. Quelle est la voix sinistre qui vient toujours à l'heure noire nous porter malheur?

Amis, la nature est belle et pleine d'amour; la nuit est tiède; le vin est doux aux lèvres et chaud au cœur; la vie est longue, le bonheur coule à pleins bords comme coule l'eau généreuse de ce

beau fleuve. Gaieté, jeunesse, force, santé, richesse, tout est à nous. — La vie, dit-il, c'est la bataille ; mais nous sommes les vainqueurs.

Écoutez la charmante antienne que module le rossignol sous le feuillage ; écoutez la fauvette qui lui répond en riant ; aspirez la brise parfumée qui vient de l'antique forêt ; et, sur vos têtes, admirez la splendide illumination qui s'allume dans le vaste dôme.

C'est grande fête au ciel et sur la terre. — Amis, le vin est doux aux lèvres et chaud au cœur. La vie est longue ; la vie, c'est la bataille, et nous sommes les vainqueurs. Chacun pour soi, et Dieu pour tous.

II

LES CHERCHEURS D'OR

Avez-vous entendu le noir messager de malheur? Nous sommes les déshérités; faut-il encore remercier et bénir la main qui nous frappe? Quelle est la voix sinistre qui vient toujours à l'heure noire nous crier malheur?

La nature est pour nous une nourrice sans lait, une mère sans entrailles. La nuit est obscure et pleine de tempêtes. La coupe de l'envie est amère aux lèvres et froide au cœur. Le malheur coule à pleins bords comme l'eau fangeuse de ce fleuve dont le courant nous entraîne à de funestes pensées. Honte, faiblesse, désespoir, tout est pour

nous. La vie, dit-il, c'est la bataille ; mais nous sommes les vaincus.

Écoutez la voix de la chouette qui gémit dans le creux du vieux saule ! Pliez sous le vent furieux qui nous vient de la forêt dévastée ; voyez sur vos têtes ces nuages noirs qui menacent et surplombent.

Le ciel et la terre sont en deuil. La coupe de l'envie est amère aux lèvres et froide au cœur. La vie est longue ; la vie, c'est la bataille, et nous sommes les vaincus. Où fuir ? toutes les places sont prises. Cachons-nous dans les abîmes de la terre. — Nous demanderons aux ténèbres le secret de l'avenir.

III

LE REFUGE

Avez-vous entendu l'ange consolateur? Avez-vous entendu le doux messager de l'avenir? Nous sommes les humbles, les soumis et les croyants. Nous avons déposé le lourd fardeau de la liberté; nous portons volontairement les chaînes de la charité et de l'amour.

La vie est pour nous le temps d'épreuve et d'expiation. La nuit est obscure et pleine de tempêtes, mais l'étoile de la foi peut encore nous conduire au port du salut. Le calice du malheur est amer aux lèvres, mais doux au cœur.

Le malheur s'écoule comme un torrent rapide

qui entraîne la vase et l'argile, mais qui glisse sur le granit et lui laisse tout son éclat. — Douleur, faiblesse, misère, tout s'écoulera comme l'argile du torrent, notre cœur restera fort et purifié comme la roche de cristal; la vie est courte, la vie, c'est la bataille, et nous sommes les combattants; c'est dans le ciel que nous célébrerons la victoire.

N'écoutons plus les bruits menaçants qui viennent de la terre, et nous entendrons la voix divine qui nous prédit de plus hautes destinées. Osons regarder avec foi la tempête, et à travers les nuages noirs qui menacent et surplombent, nous pourrons déjà entrevoir l'astre radieux de la délivrance; le calice du malheur est amer aux lèvres, mais doux au cœur.

Aimons-nous et secourons les faibles, rappelons par le dévouement les âmes égarées, *prenons une part de toutes les douleurs*. Souvenons-nous des paroles de l'ange consolateur qui nous apprenait l'espérance. — C'est lui qui nous a dit le secret de l'avenir.

FIN

CANTIQUE DES TROIS ENFANTS

(Daniel, chap. III)

EXTRAIT DE L'OFFICE DE LA SAINTE VIERGE

Traduit par PIERRE CORNEILLE, édition de 1670 [1].

Ouvrages du Très-Haut, effets de sa parole,
Bénissez le Seigneur ;
Et jusqu'au bout des temps, de l'un à l'autre pôle,
Exaltez sa grandeur.

Anges, qui le voyez dans sa splendeur entière,
Bénissez le Seigneur ;
Cieux, qu'il a peints d'azur et revêt de lumière,
Exaltez sa grandeur.

[1] Voir la note de l'éditeur, page 209.

Eaux, sur le firmament par sa main suspendues,
Bénissez le Seigneur;
Vertus, par sa clémence en tous lieux répandues,
Exaltez sa grandeur.

Soleil qui fais le jour, lune qui perce l'ombre,
Bénissez le Seigneur;
Étoiles, dont mortel n'a jamais su le nombre,
Exaltez sa grandeur.

Féconds épanchements de pluie et de rosée,
Bénissez le Seigneur;
Vents, à qui la nature est sans cesse exposée,
Exaltez sa grandeur.

Feux, dont la douce ardeur ouvre et pare la terre,
Bénissez le Seigneur;
Froids, dont l'âpre rigueur la ravage et resserre,
Exaltez sa grandeur.

Incommodes brouillards, importunes bruines,
Bénissez le Seigneur;
Frimas, triste gelée, effroyables ravines,
Exaltez sa grandeur.

Admirables trésors de neiges et de glaces,
Bénissez le Seigneur;
Jour qui fais la couleur, et toi, nuit qui l'effaces,
Exaltez sa grandeur.

Ténèbres et clarté, leurs éternels partages,
Bénissez le Seigneur;
Armes de sa colère, éclairs, foudres, orages,
Exaltez sa grandeur.

Terre, que son vouloir enrichit ou désole,
Bénissez le Seigneur;
Et jusqu'au bout des temps, de l'un à l'autre pôle,
Exaltez sa grandeur.

Monts sourcilleux et fiers, agréables collines,
Bénissez le Seigneur;
Doux présents de la terre, herbes, fruits et racines,
Exaltez sa grandeur.

Délicieux ruisseaux, inépuisables sources,
Bénissez le Seigneur;
Fleuves, et vastes mers qui terminez leurs courses,
Exaltez sa grandeur.

Poissons, qui sillonnez la campagne liquide,
Bénissez le Seigneur;
Hôtes vagues des airs, qui découpez leur vide,
Exaltez sa grandeur.

Animaux, que son ordre a mis sous notre empire,
Bénissez le Seigneur;
Hommes, qu'il a faits rois de tout ce qui respire,
Exaltez sa grandeur.

Israël, qu'il choisit pour unique héritage,
Bénissez le Seigneur;
Et, d'un climat à l'autre, ainsi que d'âge en âge,
Exaltez sa grandeur.

Prêtres, de ses secrets sacrés dépositaires,
Bénissez le Seigneur;
Du monarque éternel, serviteurs exemplaires,
Exaltez sa grandeur.

Ames justes, esprits en qui la grâce abonde,
Bénissez le Seigneur;
Humbles, qu'un saint orgueil fait dédaigner le monde,
Exaltez sa grandeur.

Mais, sur tous, Misaël, Ananie, Azarie,
Bénissez le Seigneur;
Et, tant qu'il lui plaira vous conserver la vie,
Exaltez sa grandeur.

Bénissons tous le Père, et le Fils ineffable,
Avec l'Esprit divin;
Rendons honneur et gloire à leur être immuable,
Exaltons-les sans fin.

On te bénit au ciel, Dieu, qui nous fis l'usage
De ton être divin :
On te doit en tous lieux louange, gloire, hommage,
On te les doit sans fin.

TABLE

BIBLIOGRAPHIE

MANUEL DES HONNÊTES GENS, philosophie pratique de MONTAIGNE, par M. Étienne CATALAN. Uu volume grand in-18 jésus, avec portrait. Prix. . . . . 3 »

. . . .

M. Catalan a fait mieux encore que de populariser Montaigne, il l'a vengé et réhabilité : il a prouvé non-seulement que ce philosophe, accusé de manquer de philosophie, en a une admirable, mais aussi que cet esprit, taxé de doute universel, est au fond naïvement et profondément catholique. Ceci résulte en même temps de la vie et des écrits du grand homme.

Ajoutons que M. E. Catalan a eu le talent et le bonheur de traduire la philosophie des *Essais* dans la seule langue qui en soit digne aujourd'hui, dans cette belle et simple langue du dix-septième siècle, enrichie de tout ce qui pouvait s'emprunter à Montaigne. En résumé, ce livre réalise, *pour tout le monde*, le vœu du cardinal du Perron, qui s'écriait dans son enthousiasme : « Le livre des *Essais* doit être le bréviaire des honnêtes gens. »

(*Moniteur universel.*)

LEÇONS ET MODÈLES DE LITTÉRATURE SACRÉE, par M. DE GENOUDE. Un volume grand in-4, orné de vignettes. Prix . . . . 4 »

« Dans les arts, dans les sciences, comme dans la poésie, les hommes qui ont été salués par la postérité du nom de grands ont tous rendu témoignage à cette *lumière* dont parle l'apôtre évangéliste. Il n'y a pas un chef-d'œuvre de l'imagination ou de la pensée qui ne soit une profession de foi catholique. Le flambeau qui éclaire les visions du Dante est le même qui répand ses rayons sur les toiles de Raphaël et de Véronèse. Corneille, Newton, Michel-Ange, Pascal, Milton, Racine, Murillo, Poussin, Malebranche, Leibnitz, le Tasse, Klopstock, J. B. Rousseau, se sont rencontrés au pied de la croix, étonnés de trouver à la même source la vérité et la poésie. » DE GENOUDE.

NOTA. — Dans ses *Leçons et Modèles de Littérature sacrée*, M. de Genoude a réuni les beautés choisies des livres saints et des Pères de l'Église, en les accompagnant de commentaires tirés des auteurs célèbres et de notes instructives. Ce beau volume tient lieu de toute une bibliothèque religieuse.

BIBLIOTHÈQUE ILLUSTRÉE DES CLASSES OUVRIÈRES et des conférences de SAINT-FRANÇOIS-XAVIER,

publiée sous la direction de M. Th. Nisard. Un fort volume grand in-8, orné de vignettes. Prix 2 50

Nota. — Les conférences de Saint-François-Xavier ont propagé dans les classes ouvrières un enseignement moral et des notions utiles. C'est là la vraie littérature populaire; aucune lecture plus attrayante et en même temps plus salutaire ne peut être offerte à la famille. — Le bas prix de ce beau livre, qui contient la matière de six volumes ordinaires, le met à la portée de tout le monde.

LE CALICE, méditations d'une âme chrétienne sur les souffrances et la mort du Sauveur, préparation pour le temps pascal, prières pour toutes les circonstances de la vie; traduit de l'allemand par madame Elise Voïart. Ouvrage approuvé par monseigneur l'évêque de Nancy et de Toul. Un volume grand in-18, sur beau papier, imprimé en caractères très-lisibles, pour les vues fatiguées. Broché . . . . 1 fr.
—En reliure anglaise. 1 60

« ..... Ces méditations, qui parlent surtout au cœur, respirent la plus tendre piété, et sont pleines d'onction et des sentiments les plus affectueux; elles sont donc propres non-seulement à nourrir la piété, mais aussi à toucher les cœurs les plus froids et les plus indifférents, à ranimer la ferveur des âmes les plus insensibles, et à produire ainsi les plus salutaires impressions. »

(Extrait du *Rapport* approuvé par monseigneur de Nancy.)

POUR UNE ÉPINGLE, légende par J. T. de Saint-Germain. (*Cherchez, et vous trouverez*); 4e édition. Un volume grand in-18, avec vignettes, 1 fr.—En reliure anglaise 1.60

MIGNON, légende par J. T. de Saint-Germain. (*Nous avons vu l'égoïsme qui tue; voici venir l'amour qui sauve.*) 2e éd. Un vol. grand in-18. 1 fr.—En reliure anglaise. . . 1 60

LES QUATRE AGES, scènes du foyer, par X. Marmier. Un volume grand in-18. 1 fr.—En reliure anglaise. 1.60

PAYSAGE, DIEU, LA NATURE ET L'ART. (*La nature voile transparent cache Dieu et le révèle*) par A. Mazure, 1 vol. grand in-18, 1 fr. En reliure anglaise. . 1 60

PHILOSOPHIE des trois vertus théologales (*croire, espérer aimer*), par A. Mazure, 1 vol. in-12. . . . . 3 fr.

PHILOSOPHIE DES BEAUX ARTS, par D. Sutter, ouvrage approuvé par l'Académie des Beaux-Arts. Un beau volume grand in-8. . . . . 7 00

